

Université de Montréal

'Épistémè' et 'Archive'
dans l'archéologie du savoir de M. Foucault

Cyuma Mbayiha

Département de Philosophie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Études Supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.) en Philosophie

Août 2000

©Cyuma Mbayiha, 2000



B
29
U5f
2001
v.007

Université de Montréal

Faculté des Études Supérieures

Ce mémoire intitulé :

'Épistémè' et 'Archive'

dans l'archéologie du savoir de M. Foucault

rédigé par

Cyuma Mbayiha

a été évalué par un jury composé des personnes qui suivent

M. Claude Lévesque, président rapporteur

M. Yvon Gauthier, directeur de recherche

M. Daniel Dumouchel, membre

Mémoire accepté le :11...décembre.2000.....

Remerciements :

Le projet de ce mémoire a eu pour berceau un séminaire du Professeur Yvon Gauthier à qui j'exprime mon énorme gratitude pour sa disponibilité, sa patience et... *last but not least* : son sens remarquable du détail ne s'est pas démenti dans l'examen des épreuves de ce travail.

Je suis reconnaissant envers

_ Mme Jocelyne Doyon, responsable des dossiers d'étude ;

_ mes amies Zohra Benaouda et Kristin McLeod ;

Je fais crédit enfin au Professeur Mohamed Sfia de m'avoir insufflé un intérêt durable pour les réflexions portant sur les sciences humaines.

Table des Matières

SOMMAIRE.....	4
INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE 1 L'ÉPISTÉMÈ DE LA RESSEMBLANCE.....	9
1.1 Les quatre formes de ressemblance.....	9
1.2 la signature.....	11
1.3 Caractéristiques du discours de la Renaissance	13
• Discours de la Renaissance sur la nature	13
• Discours de la Renaissance sur la langue.....	15
• Discours de la Renaissance sur les besoins.....	16
1.4 Une immense réorganisation de la culture	18
CHAPITRE 2 L'ÉPISTÉMÈ DE LA REPRÉSENTATION.....	19
2.1. Métaphores littéraire et picturale.....	20
• Don Quichotte	20
• "Les Ménétries"	21
2.2. Caractéristiques Générales de l'épistémè classique.....	25
• L'ordre.....	25
• La représentation redoublée	27
• L'imagination et la ressemblance: leur lien génétique.....	29
• Entre "mathesis" et genèse, la "taxinomia".....	30
2.3. Premier discours taxinomique: la Grammaire Générale.....	32
2.4. Deuxième discours taxinomique: l'Histoire Naturelle.....	35
• La structure	37
• Le caractère	37
2.5. Troisième discours taxinomique: l'Analyse des Richesses.....	39

2.6.	Le quadrilatère fondamental	42
CHAPITRE 3 L'ÉPISTÉMÈ DE L'HISTOIRE		45
3.1.	Phase I.....	46
•	La mesure du travail	46
•	L'organisation des êtres	47
•	La flexion des mots	48
3.2.	Phase II	49
•	Ricardo	49
•	Cuvier	50
•	Bopp	52
3.3.	Naissance de la catégorie "homme".....	54
•	L'analytique de la finitude	55
•	L'empirique et le transcendantal.....	58
•	Le cogito et l'impensé.....	60
•	Le recul et le retour de l'origine.....	62
•	Les sciences humaines.....	64
CHAPITRE 4 ÉPISTÉMÈ ET ARCHÉOLOGIE PRATIQUE.....		67
4.1.	Les anachronismes perpétrés par la “doxologie”.....	70
4.2.	Le concept d'épistémè	74
•	L'épistémè comme facteur de fond.....	78
•	Il n'y a jamais qu'une et une seule épistémè dans une culture et à un moment donné	80
•	Cas où deux phénomènes réputés distincts doivent leur possibilité à la même épistémè:	82
4.3.	Transformations d'un même concept sous des épistémè différentes.	88
CHAPITRE 5 ÉPISTÉMÈ ET ARCHÉOLOGIE THÉORIQUE.....		90
5.1.	L'être du langage comme truchement	91
5.2.	L'histoire nouvelle.....	94

5.3.	Les formations discursives	97
•	Le régime des objets.....	97
•	La formation des modalités énonciatives.....	98
•	La formation des concepts.....	99
•	La formation des stratégies.....	100
5.4.	Définir l'énoncé	102
•	La fonction énonciative.....	102
•	La tâche de décrire des énoncés.....	103
•	Rareté, extériorité, cumul:.....	104
5.5.	L'a priori historique et l'archive	106
•	L'a priori historique.....	106
•	L'archive.....	107
	CONCLUSION : ÉPISTÉMÈ ET ARCHIVE	109
	ANNEXE :	117
	BIBLIOGRAPHIE	118

SOMMAIRE

En 1969, M. Foucault dément formellement ce que dit le titre de son ouvrage de 1966 : il ne s'agissait alors ni de mots, ni de choses¹. Pourtant, à lire *Les Mots et les choses*, les trois époques qui y sont exposées sont étudiées à partir de l'exploration de trois rubriques du savoir : le champ des choses douées de vie, le domaine des choses désirables (ou richesses), l'ensemble des mots articulés en un langage.

On lèverait la perplexité, pour une part, en se reportant au premier mot du sous-titre (« une archéologie des sciences humaines »)². L'archéologie se distingue de l'histoire des sciences en ce qu'elle ne s'arrête pas à la surface des connaissances. Elle n'aborde les savoirs qu'en vue d'en dégager les lois de construction qui les rendent possibles. Un tel ensemble de dispositions déterminantes pour le savoir d'une époque donnée, M. Foucault choisit de l'appeler « épistémè ».

L'intrigant désaveu indique surtout que M. Foucault entend clarifier les traits caractéristiques de l'archéologie. Le travail d'excavation auquel elle se ramène, porte exclusivement sur des énoncés ; il ne vise pas des objets, ni des sujets et leurs phrases ou leurs propositions. « Archive » est l'intitulé de l'ensemble de ces « choses dites ».

Mon propos est de m'efforcer d'isoler la portée et le sens du mot « épistémè » pour déterminer dans quelle mesure il est supplanté _si tel est le cas, par la notion d' « archive ».

¹ *L'Archéologie du Savoir*, p.66; convenons que "AS" est l'abréviation de cet ouvrage.

² le sous-titre peut induire en erreur : les sciences humaines occupent à peine un dixième de tout le livre.

INTRODUCTION

On retient souvent de *Les Mots et les choses* (1966), l'aspect d'un ouvrage qui commence par l'inquiétante encyclopédie chinoise de Borgès, qui défend la thèse structuraliste très discutée de la mort de l'homme, et se termine sur l'image célèbre de l'homme s'effaçant "comme à la limite de la mer un visage de sable". Ce n'est pas inexact. Invitons le lecteur à considérer le livre en question comme une histoire du savoir fondée sur une méthodologie de la discontinuité.

L'histoire des sciences a traditionnellement privilégié des domaines nobles et purs comme les mathématiques, la physique, l'astrophysique. Apparemment moins rigoureux, tous imprégnés de pensée empirique, les champs d'étude des êtres vivants, des langages, et des faits économiques ne promettent pas d'offrir l'histoire rectiligne d'une vérité en émergence progressive. De ces laissés pour compte, M. Foucault choisit de faire l'histoire. *Les Mots et les choses* est donc essentiellement une périodisation du passé récent du savoir en trois âges³ séparés par deux principales mutations: l'apparition et la disparition de la représentation dans le rapport des mots aux choses. Cette apparition se comprend comme la limite entre Renaissance et âge classique et son retrait comme le passage à l'âge de la naissance de l'homme, ou âge moderne.

Après le bref chapitre consacré à la Renaissance (ou "âge de la ressemblance"), M. Foucault oppose l'âge classique dit aussi "âge de la représentation" considéré à travers les théories du langage, de l'Histoire Naturelle et de l'Analyse des Richesses, et l'âge moderne _ "l'âge de l'homme", ou encore, "l'âge de l'histoire"_ corrélatif du développement de la philologie, de l'économie et de la biologie. Une opposition qui rend impossible la continuité entre les trois savoirs classiques et les trois sciences modernes.

³ On peut, comme I. Hacking (IN D. C. Hoy, ed., 1986, p. 31-3) après P. Major-Poetzi (1983, p. 191), distinguer quatre épistémè. Ce qui apparaît là comme âge contemporain est considéré ici comme une deuxième phase de l'âge moderne.

Entre un savoir classique comme l'Histoire Naturelle et une science moderne comme la biologie, il n'y avait ni continuité, ni progrès. Les problèmes en histoire des sciences sont mal posés lorsque l'on parle d'influence ou de progrès. Au contraire de cette continuité floue ou de cette finalité, il faut repérer la singularité de chaque "épistémè", entendue pour l'instant comme savoir ou science.

À l'âge classique, lorsque la nature devient ordonnée par le jeu du redoublement de la représentation, l'épistémè de l'Ordre remplace l'épistémè de l'Interprétation. La Renaissance, l'âge classique, l'âge moderne: ces moments historiques sont caractérisés chacun par la configuration de leur épistémè. Ainsi la vie, la nature et l'homme ne sont pas des domaines neutres, offerts passivement à la curiosité. Pour comprendre une époque il ne suffit pas de raconter ses opinions, qui relèvent du domaine de la doxologie, mais il faut reconstituer le système général de pensée qui rend possible telle controverse savante, ou au sein de celle-ci, tel problème ou telles positions contradictoires au premier abord.

Le projet d'une histoire de la connaissance non formelle ne vise pas à combler quelque lacune dans l'historiographie officielle. Ni à fournir la preuve de l'état d'esprit d'une époque, d'une mode intellectuelle, ni encore à apporter quelque trace d'une intuition mêlée d'archaïsme. Il s'agit, pour M. Foucault, de démontrer que les formes de pensée empiriques, celles précisément dont l'histoire est réputée irrégulière, sont sous-tendues par une régularité bien définie, et que l'on peut dater de manière précise. À un moment historique donné, les lois d'un véritable code du savoir commandent bien des formes de croyance. Elles président aussi à l'invention de concepts, à la réalisation de découvertes, à la collecte de faits pour les besoins d'une tradition.

Cette régularité est l'expression d'un réseau de nécessités prescrites par une configuration déterminée du savoir, l' "épistémè". Ce dernier mot est celui dont nous devons relever la signification précise sous ses diverses utilisations.

Dans la littérature secondaire, Gary Gutting⁴ livre une excellente introduction à M. Foucault l'archéologue⁵, en parcourant avec une patience mesurée les ouvrages " *Histoire de la folie* ", " *Naissance de la Clinique* ", " *Les Mots et les choses* " et " *L'Archéologie du Savoir* ". Une place de choix est accordée, comme le fit D. Lecourt 17 ans plus tôt, à l'influence de G. Canguilhem, et à travers ce dernier, à celle de G. Bachelard. H. Dreyfus⁶ reconnaît en M. Foucault celui à qui revient de droit le mérite d'avoir inventé une méthode nouvelle, à la fois historique et philosophique, qui permet d'éviter les écueils respectifs du structuralisme et de l'herméneutique. Clare O'Farrell⁷, offre une introduction assez bien documentée à l'œuvre de M. Foucault . Karlis Racevskis⁸ consacre un chapitre aux notions d'épistémè et d'archive quoique son intérêt réside beaucoup plus dans son aperçu des polémiques suscitées en France par l'œuvre de M. Foucault . Serge Valdinoci aborde l'archéologie selon ses traits antagoniques au regard de l'archè husserlienne⁹.

De ces ouvrages et de tout un vaste volume d'écrits sur *Les Mots et les choses* et *L'Archéologie du Savoir* auquel ils s'ajoutent, ce travail s'écarte au premier chef par l'étroitesse extrême de son propos : rendre compte d'un concept précis, l' " épistémè ". *Les Mots et les choses* ne le définit jamais ouvertement. Sans doute parce que nous avons affaire avant tout à une enquête empirique guidée par cette méthode originale dite "archéologie", dont les traits n'apparaissent que sporadiquement à la faveur de nombreuses polémiques à l'encontre de ce que M. Foucault appelle péjorativement "histoire des opinions", "histoire des sciences", "histoire des idées", ... L'archéologie du savoir trouve son application à travers des études pratiques¹⁰ bien avant de s'apparaître elle-même comme théorie. Par suite, c'est le contexte qui, d'une manière générale, dictera les lignes interprétatives du terme foucauldien

⁴ *Michel Foucault's archaeology of scientific reason* Cambridge England; New York : Cambridge University Press, 1989.

⁵ et non le généalogue ou le problématisateur, comme il s'intitulera plus tard.

⁶ *Michel Foucault : Beyond structuralism and hermeneutics*, University of Chicago Press, Chicago 1983.

⁷ *Foucault : historian or philosopher?* New York :St. Martin's Press, 1989.

⁸ *M. Foucault and the subversion of intellect* , Cornell University Press, 1989.

⁹ *Les incertitudes de l'archéologie: arché et archive*. Revue de Métaphysique et de Morale, 83, 73-101, 1978.

¹⁰ De là, les expressions « Archéologie pratique » et « Archéologie théorique ».

qui nous occupe.

Cela a pour conséquence la tournure quasi littérale que prend par endroits ce commentaire: il me paraît essentiel d'examiner minutieusement le texte lui-même de manière à déceler en particulier la compréhension de tel ou tel autre usage du mot "épistémè". Comment rendre compte autrement d'un concept dont l'appréciation n'est jamais explicite et dont l'utilisation est variable au sein d'une enquête conduite à l'aveugle, c'est-à-dire., selon les aveux même de l'auteur (AS, 25), sans balisage méthodologique préalable ? Le parti à prendre à mes yeux est celui d'une étude patiente et attentive, immanente au texte touffu de 1966 dans le but d'en dégager les significations diverses.

Dans une première partie, il sera question de dissiper le vertige que l'on peut éprouver face à l'immensité documentaire de *Les Mots et les choses*, tout en prenant connaissance des épistémè de la Renaissance, de l'âge classique et de l'âge moderne. Après quoi, il s'agira d'extraire du foisonnement des éléments empiriques, les traits de la méthode archéologique elle-même. Ce qui devrait faciliter en dernier lieu l'interprétation du terme "épistémè" à partir de ses nombreuses occurrences.

Un deuxième volet est consacré à l'éclaircissement de la notion d' « archive » avec une préoccupation dans l'esprit ; si, comme tout semble l'indiquer, ce dernier mot-clé prédomine dans l'ouvrage de 1969, est-ce pour évincer celui qui le précède de trois ans ? Et si cela est le cas, quelles en seraient les raisons ?

Chapitre 1 L'ÉPISTÉMÈ DE LA RESSEMBLANCE

Le plus clair de l'exposé de M. Foucault est consacré aux épistémè classique et moderne. La Renaissance se loge sous l'empire du principe de la correspondance universelle. "Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, la ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale." (MC¹¹, 32) Connaître, c'est former et articuler entre les choses les éléments d'un réseau complexe de similitudes. La Renaissance est un temps qui apparaît tellement distant de nos manières de penser qu'il prend les aspects d'un commencement imaginaire, quasi-mythologique. Ce n'est qu'une courte étape à laquelle M. Foucault "s'arrête un peu" (MC, 32) le temps de voir la similitude "dénouer son appartenance au savoir et disparaître"(MC, 32) au moins partiellement. Ce qui étonne, c'est que n'y figurent ni les découvertes scientifiques de Copernic, Galilée ou Kepler, ni les percées philosophiques d'Érasme ou Montaigne. Ces personnages illustres, leurs grands noms et leurs contributions demeurent dans l'ombre, voilées par un phénomène étrange: "la prose du monde". C'est le nom de cette unité écrite qui se noue entre mots et choses à partir d'un réseau de correspondances qui, à cette époque, sous-tend le savoir. Pour Foucault l'homme de la Renaissance débite un commentaire érudit et interminable à propos d'un texte d'en-dessous qu'il pense en termes de similitudes selon quatre cas de figure.

1.1 LES QUATRE FORMES DE RESSEMBLANCE

(qui relie tout dans le monde symbolique et magique de la Renaissance: "convenientia", "aemulatio", "analogie", "sympathie").

Telle est l'harmonie ou la cohérence du monde que les choses se rapportent les unes aux autres par un vaste système de ressemblances. Tout ressemble à tout selon une cohorte de liens qui n'a pas de fin. Un principe d'ordination réduit néanmoins cette infinité de relations à quatre modes de ressemblance. En gros, la similitude est pensée de quatre manières différentes à la fin du XVI^e siècle, soit selon la convenance ("convenientia"), l'émulation ("emulatio"), l'analogie ou la sympathie.

¹¹ Convenons que "MC" est l'abréviation de *Les Mots et les choses*.

La première figure de la ressemblance découle de la proximité spatiale. Deux choses proches l'une de l'autre sont convenantes, et ce doublement. Si elles sont voisines, c'est que sourdement elles sont parentes et elles se ressemblent précisément du fait de leur proximité. Par exemple, l'âme est inséparable du corps parce qu'alourdie du péché; de ce voisinage, l'un et l'autre s'altèrent mutuellement. Cela est aussi bien le cas des plantes que des animaux, de la terre, de la mer, de l'homme et tout ce qui l'entoure. Juxtaposées les unes aux autres toutes ces choses forment ensemble une " grande chaîne de l'être ";

Il y a ensuite l'émulation par quoi les choses similaires sont libres de la contrainte du lieu. Ainsi le ciel et ses deux yeux (le soleil et la lune) est émule au visage, comme le sont l'intellect humain et la sagesse de Dieu, les étoiles du ciel et les herbes de la terre. Alors que la rivalité est encore déclarée entre le ciel interne de l'homme et le firmament externe du cosmos;

La troisième forme de ressemblance est non seulement, comme la précédente, affranchie de la distance, mais elle traite moins des choses que de similitudes qui ne sont ni visibles, ni palpables: les rapports. Pour exemple, le rapport de l'herbe à la terre est comparable au rapport des vivants au globe, à celui des minéraux aux rochers, etc... L'homme est le point de croisement de toutes les analogies: il reçoit et transmet les ressemblances du monde.

Enfin, la portée de la ressemblance atteint son terme avec la sympathie: la distance est annulée radicalement. Grâce à elle, chaque parcelle du réel est envisagée comme attirée par une autre, toutes les différences se résolvant dans le jeu de cette attirance universelle. Il en est ainsi du feu qui délaisse la sécheresse terrestre pour devenir nuage et s'assimiler entièrement à l'air. La sympathie rapproche physiquement les choses les plus disparates dont les qualités convergent, par cela seul qu'un processus pratiquement illimité les identifie. Elle lie en particulier le sort des hommes à la trajectoire des planètes, le cosmos à nos humeurs. Telle est la portée de son pouvoir que par elle tous les objets de l'univers risquent de converger en "la même figure du Même" (MC, 39). Heureusement, le monde n'est pas livré à lui-même; l'antipathie contrebalance la sympathie par un jeu d'alternance. Les choses doivent leur propre

intégrité et la distance qui les sépare les unes des autres à l'aversion qui existe entre elles. Ainsi, si le feu est chaud et sec, c'est qu'il y a antipathie entre lui et l'eau qui est froide et humide. Il en va de même de l'air (chaud et humide) et de la terre (froide et sèche), du rat d'Inde et du crocodile, de l'olive et du chou, etc...

1.2 LA SIGNATURE

"Il n'y a pas de ressemblance sans signature." À la Renaissance, le savoir suppose un type spécifique de langue cognitive qui n'est au fond, qu' une autre forme de ressemblance: la signature ou marque de Dieu sur les choses. Comme ces marques divines sont le plus souvent dissimulées, la connaissance de l'ordre des choses ne peut être qu'une herméneutique (divinatio) et une sémiotique (eruditio);

La similitude serait inaccessible au regard, elle demeurerait éternellement enfouie au fond des choses si on ne pouvait la reconnaître par quelque critère visible de certitude ou marque. L'enchaînement des ressemblances est, je cite, "comme un grand livre ouvert" (MC, 42) d'où jaillissent des mots. Un véritable langage anime ce système de ressemblances puisque des signes sont formés et qu'ils renvoient à des choses. Connaître (eruditio), ce n'est ni observer ni démontrer mais deviner (divinatio), soit interpréter ou reconnaître.

Ce n'est pas seulement pour que nous reconnaissons son oeuvre que Dieu a déposé des marques en ce monde. Ces symboles sont autant de dons célestes. Pour s'en convaincre, qu'il suffise d'évoquer la ressemblance qui confère à l'aconit son indication pour les maladies des yeux. Plus précisément, par la Providence, il y a sympathie entre l'aconit et les yeux. Encore faut-il, pour que cette ressemblance soit remarquée, qu'il existe un "signe (...) parfaitement lisible dans ses graines: (...) de petits globes sombres enchâssés dans des pellicules blanches, qui figurent à peu près ce que les paupières sont aux yeux." (MC,42). Donc au fond des graines de l'aconit repose, loin des yeux, le signe de ce qui leur est thérapeutiquement utile. De tous les éléments arborés par l'aconit, ceux qui emportent la décision sont ceux qui ressemblent aux yeux. Leur statut de signe, c'est cette similitude qui en répond. On a donc

deux ressemblances au total.

Mais l'aconit et les yeux se ressemblent différemment, pour ainsi dire, de la manière dont la marque enfouie dans les graines de l'aconit ressemble à l'organe que cette plante est supposée guérir. Les similarités symboliques redoublent les ressemblances de ce qui se dit à travers les signes, hors ceci qu'il subsiste un petit décalage: la spécificité de la "loi de distribution" des premiers qui les empêche de simplement reprendre les derniers:

"le signe de la sympathie réside dans l'analogie, celui de l'analogie dans l'émulation, celui de l'émulation dans la convenance, qui requiert à son tour, pour être reconnue, la marque de la sympathie"(MC,44)

Un langage des choses réclame une divination qui se ramène à une herméneutique. Qu'on parle de sémiologie ou d'herméneutique, toujours il est question de ressemblance. Nulle opposition entre les deux, à cette période matinale de la culture occidentale. Pour percevoir le sens, il suffit de trouver des liens d'analogie, émulation, sympathie, convenance entre les choses. Quant aux règles qui régissent les symboles, elles se réduisent à une seule loi, la loi de la ressemblance. Aussi la similitude est-elle ce qu'il y a de plus caractéristique du savoir au XVIème siècle.

"C'est [la ressemblance] qui a conduit pour une grande part l'exégèse et l'interprétation des textes: c'est elle qui a organisé le jeu des symboles, permis la connaissance des choses visibles et invisibles" (MC,32).

M. Foucault peut à présent ébaucher les traits de la topographie du savoir qui prévaut à la Renaissance. La sémiologie est disposée au-dessus de l'herméneutique. Les signes étant ce que Dieu a ostensiblement placé à la surface des choses et le sens étant cette ressemblance qui demeure cachée au fond des choses. Entre le relevé des signatures et leur déchiffrement, il n'existe pas plus confusion qu'il n'y a transparence de l'une à l'autre. Au plus peut-on parler de complémentarité. Connaître c'est passer d'une rive à l'autre en un 'zigzag indéfini'. Le voile qui s'étend entre les deux bords, c'est le 'décalage des ressemblances' qui en répond. L'activité de connaissance revient à réduire progressivement cet espace d'obscurité en allant de la ressemblance des signes à celle des portions de la nature qu'ils désignent. Elle consiste à

mettre au jour les marques indiquant les correspondances qui combinent les choses, à les répertorier et à révéler les mots les plus semblables à ce qu'ils désignent. Cette navette laborieuse est interminable, tout au moins dans les limites d'une certaine configuration du savoir. Par où le savoir du Semblable apparaît spatialement selon l'image d'un "cran" semi-opaque qui fait le truchement entre deux couches superposées de similitudes. "Telle est, dans son esquisse la plus générale, l'épistémè du XVIème siècle" (MC,45) .

1.3 CARACTÉRISTIQUES DU DISCOURS DE LA RENAISSANCE

Les lignes caractéristiques de l'épistémè du XVIème siècle étant esquissées, il est permis d'en considérer les retombées, pour leur éventuelle mise en regard avec l'histoire traditionnelle de la science. Pour commencer, cette disposition épistémique donne au savoir un caractère "à la fois pléthorique et pauvre". Pléthorique car jamais, rappelons-le, sympathie, analogie, émulation, convenance ne se constituent en certitudes par elles-mêmes. Pour que soient attestés leurs statuts respectifs de ressemblances, elles doivent s'appuyer au contraire les unes sur les autres, elles doivent former une chaîne de certitude. Des éléments de preuve doivent être glânés de tous les coins de l'univers. Cette épistémè doit ainsi sa réputation de surabondance à l'effet d'accumulation ou d'entassement exigé par la moindre connaissance¹². Pauvre, parce qu'au XVIème siècle, on ne connaît que le semblable, on cherche toujours le même qu'on aligne en un cortège infiniment long.

• DISCOURS DE LA RENAISSANCE SUR LA NATURE

Par où vient au grand jour ce qui a rendu nécessaire, à cette époque, cette WeltanSchauung qui enseigne que la terre forme rouleau avec elle-même et que ciel et terre sont miroir l'un de l'autre. La notion de microcosme n'est pas uniquement, comme le veut l'histoire de la science, une vision du cosmos empruntée aux néo-platoniciens. Elle est ce sans quoi on alignerait à perpétuité des ressemblances pour que soit levé le doute. Son rôle est précisément d'imposer

¹² entendons: similitude.

des limites à cette suite indéfinie de similitudes. "Elle indique qu'il existe un grand monde et que son périmètre trace la limite de toutes les choses créées." (MC,47).

Le tort de l'histoire des sciences c'est qu'elle pose comme "important", "fondamental" ce qui n'est que simple effet de surface. Elle "inverse les rapports", cette histoire, en partant du constat que l'expression du microcosme est des plus fréquentes dans la littérature savante du XVIème siècle pour en conclure qu'elle déterminait le savoir de l'époque. Au rebours de cette "étude d'opinions", l'archéologie découvre le caractère second des catégories de microcosme et de macrocosme par rapport à la configuration du savoir. L'aspect pléthorique signalé plus haut imposait que l'on mît toutes les choses de l'univers (et leurs symboles respectifs) en regard les unes des autres. On inventa alors des théories mythiques du cosmos pour révoquer cette obligation.

"Dans une époque où signes et similitudes s'enroulaient réciproquement selon une volute qui n'avait pas de terme, il fallait bien qu'on pensât dans le rapport du microcosme au macrocosme la garantie de ce savoir et le terme de son épanchement" (MC,47).

Autre terrain de discordance entre archéologie et histoire, celui de la magie et de l'érudition. L'opinion qui prévaut à propos de la connaissance du XVIème siècle, est qu'elle est un ensemble difforme où le savoir rationnel dans ses aspects précoces dispute sa place avec le miraculeux et avec l'influence durable de la Grèce antique. En réalité, écrit M. Foucault, les textes grecs ne furent pas passivement reçus. C'est la disposition d'un savoir où les signes renvoient aux ressemblances et inversement, qui exigea, je cite, de "ressusciter" activement le précieux trésor de signes qu'étaient les écrits anciens. L'opposition entre connaissance et magie est pur anachronisme. Au XVIème siècle, connaître c'est faire parler des signes qui recouvrent la face du monde. Partout des marques disent les correspondances cachées entre les choses. Et elles ne peuvent révéler ces liens que parce qu'elles-mêmes ressemblent à ce qu'elles désignent. En sorte que toute action sur les symboles est répercutée sur les choses auxquelles ils renvoient. Ainsi, l'organe de la vue ne saurait être indifférent aux vertus de la plante qui lui ressemble. De même, le serpent se détournera toujours des lieux où l'on prononce ou écrit le mot grec qui le désigne. C'est que cette langue ancienne se joint aux

Écritures Saintes pour constituer un vaste lexique de similitudes ou "vérités éternelles". Le besoin d'une érudition se fait impérieux si l'on doit profiter de cette manne d'interprétations. "C'est pourquoi la nature et le verbe peuvent s'entrecroiser à l'infini, formant pour qui sait lire comme un grand texte unique.(MC,49)" En somme, érudition et magie ne sont ni des formes marginales du savoir de la Renaissance, ni des résidus d'un temps archaïque qui emprisonneraient dans sa coquille un savoir rationnel destiné à les écarter. Elles sont au centre même du savoir de la Renaissance.

• DISCOURS DE LA RENAISSANCE SUR LA LANGUE

À la Renaissance, le langage se donne comme révélation plus ou moins certaine des choses. Il fut un temps où cette qualité d'indication était parfaite. À l'époque d'Adam, telle est la transparence des mots aux choses qu'il est possible de lire la force sur le lion, la royauté sur l'aigle par cela seul qu'un lien de ressemblance renvoie telle qualité à tel animal. Avec la punition babélienne, il se creuse entre les langues cet écart qui nous est familier alors que se perd la similitude du langage à ce qu'il désigne. Pour atténuée qu'elle fut depuis, la connexion entre langage et choses ne disparaît pas pour autant. Il subsiste un rapport d'analogie entre les éléments du monde et le langage: "dans son être brut (...), le langage est déposé dans le monde et il en fait partie" (MC,49). En d'autres termes, marques et ressemblances sont dispersées à travers les plantes, les pierres, les animaux et les éléments du langage.

La science de la nature, l'étude de la grammaire, la divination reposent toutes sur cette donnée première, savoir l'entrelacement du "langage réel"¹³ avec les figures du monde. Les étoiles, les bêtes, les végétaux entretiennent des affinités, des convenances, des analogies. C'est le cas aussi pour les lettres, les syllabes, les mots. Dans le projet encyclopédique de ce temps, qui fut lancé à partir de la même configuration du savoir, on entreprend de reconstruire l'ordre du monde en se fondant sur la succession spatiale des mots. On suppose que c'est sur l'espace du monde que les lettres et les syllabes ont été déposées. Comme ces mots sont inscrits sur les choses, on doit écarter l'élément sonore de la parole comme matériau d'indication et

¹³ une expression aussi étrange se justifie à une époque où l'univers lui-même est un langage.

d'interprétation.

En clair, on observe la primauté de l'aspect graphique à la Renaissance. La parole divine dans les écrits saints, les commandements transcrits sur les pierres, tout cela, soit tout ce qui a pour qualité primordiale d'être lisible, est langage. Si le visible et le lisible coïncident au XVIème siècle, c'est que sur la face du monde sont dispersés les mots de Dieu. Le va-et-vient incessant du commentaire s'opère dans cet espace béant entre les signes réels ou cosmiques et ce qu'ils rapportent. Connaître c'est interpréter, commenter toutes les choses lisibles léguées par Dieu au regard humain pour qu'on le reconnaisse. C'est rapporter le langage des mots au langage des choses et réciproquement. C'est traquer les similitudes entre des animaux et des mots en langue hébraïque (MC,51).

Pour infinie qu'apparaît la tâche d'interprétation, elle n'est pas moins promise à aboutir. Un texte premier attend le jour de son dévoilement, d'une découverte qui ne peut être obtenue autrement que par la multiplication des commentaires. Cette espérance joue pour le langage un rôle isomorphe à celui du microcosme dans la connaissance des choses, savoir la mesure, la limitation.

"De même que le jeu infini de la nature trouve son lien, sa forme et sa limitation dans le rapport du microcosme au macrocosme, de la même façon la tâche infinie du commentaire se rassure par la promesse d'un texte effectivement écrit que l'interprétation un jour révélera en son entier." (MC,57)

- **DISCOURS DE LA RENAISSANCE SUR LES BESOINS**

Les échanges se ramènent aux questions de la monnaie et des prix. On se rappellera qu'à la Renaissance, le langage est réel au sens où les lettres, les syllabes, les mots disent les choses. Ils sont inscrits sur la face du monde et en font partie à côté, ou plutôt à la surface externe des plantes, des pierres, des animaux. Telle est la ressemblance qui lie les choses aux mots qu'ils sont signes à tour de rôle, les uns des autres. De la même manière, en admettant que "similitude" dans l'organisation du savoir se traduit par "échange" dans le système des

besoins, la monnaie est "réelle". Elle est une mesure des richesses parce que toutes les richesses du monde sont dans un rapport d'échangeabilité avec la substance métallique qui les mesure. La monnaie est, à titre de métal précieux, une richesse.

Mais les réformes visant à conformer les valeurs inscrites sur les pièces à leur pesant exact d'or ou d'argent n'ont pas pris sur les rigueurs de la loi de Gresham: la mauvaise monnaie chasse la bonne. Toute monnaie dont la valeur nominale recule au regard de celle du métal, tendra à passer à la fonte. De plus, la monnaie est marchandise. L'afflux de l'or colonial sur les marchés européens induit des fluctuations où entre en jeu la loi de l'offre et de la demande des denrées. C'est dire assez que la monnaie ne peut prétendre à la fiabilité absolue lorsqu'elle évalue les richesses.

La monnaie est donc richesse et marchandise à la fois. Elle apparaît à Malestroit (MC,183) comme une quantité de métal précieux servant à mesurer d'autres richesses. Et comme toute denrée, elle est affectée de deux variables, le prix et la quantité (Bodin). On a là une circularité propre au "régime général des signes" à l'époque de la Renaissance.

"Les signes, on s'en souvient, étaient constitués par des ressemblances qui, à leur tour, pour être reconnues, nécessitaient des signes. Ici, le signe monétaire ne peut définir sa valeur d'échange, ne peut se fonder comme marque que sur une masse métallique qui à son tour définit sa valeur dans l'ordre des autres marchandises."(MC,183)

Qu'on ne s'y méprenne pas. Les réformes monétaires déjà évoquées échouèrent parce qu'elles émanaient de l'entendement humain forcément limité. Et non parce que la stabilisation des variations des prix par l'établissement d'un rapport « réel » entre la monnaie et ce qu'elle mesure est une initiative erronée. Un calcul péremptoire du rapport exact entre métaux précieux et denrées non monétaires ne s'opère avec succès qu'à partir des cimes divines. Ce rapport idéal est peu ou prou analogue à celui du microcosme au macrocosme. C'est qu' "un réseau serré de nécessités lie au XVIème siècle les éléments du savoir occidental" (MC,185), soit tout simplement une même épistémè.

1.4 UNE IMMENSE RÉORGANISATION DE LA CULTURE

À la fin de la Renaissance, la ressemblance perd ses fonctions d'agent médiateur entre signatures et ce qu'ils marquent. Le système ternaire de signes propre à la Renaissance¹⁴ s'effondre au profit d'une organisation binaire des marques caractéristique de l'âge classique et basée sur l'analyse de la représentation. Ce dernier type d'analyse voit le jour alors que signifiants et signifiés se séparent: le langage n'est plus inscrit sur le visage du monde mais réduit à représenter les choses. Du coup, l'étude du langage qui recherchait la rigueur dans la reconnaissance des signes et de ce qu'ils signifient devient "analyse de la représentation". Le signe n'est plus que ce qui transmet la signification, le langage rien qu'une manière parmi d'autres de représenter. Son importance se dissout, l'intérêt se porte désormais du côté du sens, que plus rien ne lie directement à ce qui le porte.

¹⁴ soit l'unité tripartite signature_contenu_réseau divin de similitudes.

Chapitre 2 L'ÉPISTÉMÈ DE LA REPRÉSENTATION

Après avoir brossé le tableau d'un temps ancien où le savoir se ramène à une recherche sans fin des sens premiers, des signatures des mots avant Babel, M. Foucault nous annonce l'effondrement soudain, au XVII^e siècle, de cette épistémè de la correspondance. Plutôt que de rapprocher les choses, il s'agit alors d'établir leurs identités.

Une rupture aux causes mystérieuses frappe tout le savoir; du coup les mots se retrouvent ailleurs que dans le monde. C'est le moment de l'entrée en scène de l'analyse au détriment de l'analogie: le principe d'ordination s'adresse désormais non plus à l'infinité de ressemblances mais à un monde de représentations. Ce qui explique le titre du troisième chapitre de "*Les Mots et les choses*". Depuis le milieu du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle, la certitude visée par l'activité de l'esprit s'obtient désormais au prix d'une mise en ordre qui s'opère selon une méthode universelle d'agencement d'identités et de différences dans l'espace d'un tableau. C'est-à-dire au sein d'un réseau serré requis par trois structures principales: une mathesis qui ordonne des natures simples grâce à des signes algébriques, une taxinomia qui organise des natures complexes par le biais de symboles et une genèse qui décompose la fabrication des ordres à partir des suites empiriques.

"En tout cas, l'épistémè classique peut se définir, en sa disposition la plus générale, par le système articulé d'une mathesis, d'une taxinomia et d'une analyse génétique. Les sciences portent toujours avec elles le projet même lointain d'une mise en ordre exhaustive: elles pointent toujours aussi vers la découverte des éléments simples et de leur composition progressive; et en leur milieu, elles sont tableau, étalement des connaissances dans un système contemporain de lui-même. Le centre du savoir, au XVII^e et au XVIII^e siècle, c'est le tableau." (MC,89)

À propos de tableau, une œuvre picturale et un chef-d'œuvre littéraire annoncent et symbolisent, à croire M. Foucault, l'entrée dans l'âge de la représentation.

2.1. MÉTAPHORES LITTÉRAIRE ET PICTURALE

• DON QUICHOTTE

"Don Quichotte" de Cervantes est le livre du passage entre ressemblance et représentation comme modes du savoir¹⁵. C'est la figure de transition qui signale le terme de l'unité des mots et des choses propre à la Renaissance et annonce le début de l'âge classique où l'ordre des mots représente l'ordre des choses. Cette oeuvre littéraire doit sa situation-limite, sa suspension entre deux ères au fait que d'une part en elle la ressemblance a cours toujours mais qu'elle ne va déjà plus de soi et que d'autre part, en même temps, de nouveaux rapports d'identité et de différence s'y dessinent. Dans la première moitié du roman de Cervantes, Don Quichotte vit dans un milieu où les mots, soit les contes chevaleresques qu'il lit, et les choses, savoir les objets qu'il rencontre dans le monde, sont perçus comme étant les mêmes. Dans la deuxième moitié du texte, le réseau de ressemblances que mots et choses nouent entre eux, a perdu le statut qu'on lui reconnaissait en tant que forme du savoir, pour céder la place à la représentation. Le roman est devenu une entreprise d'auto-représentation.

Don Quichotte erre, tel un fou, à travers le monde. Il est tout à sa tâche d'exhumation des signes confirmant sa propre réalité et attestant celle de ses propres aventures telles qu'elles sont rapportées par les romans de chevalerie. Ces écrits prescrivent son itinéraire et son discours. En cherchant leurs marques dispersées, il s'emploie à les prouver et démontrer ainsi l'évidence de sa ressemblance avec le héros livresque.

Pour que soit établie la parenté entre le personnage fictif et l'acteur palpable, le chevalier de Cervantès est obligé de rechercher et produire les éléments matériels de cette correspondance. À elle seule, cette contrainte indique que la ressemblance en tant que forme de connaissance, a perdu de son éclat et prestige d'antan; l'heure n'est déjà plus à la "prose du monde", à la ressemblance des choses et des mots; l'ère de la similitude a atteint son crépuscule. En pleine Renaissance, la similitude des signes et des choses était manifeste et indéniable. Voilà que

¹⁵ À ce roman, deux hommes ont reconnu la portée d'un événement philosophique : A. Comte et M. Foucault ; c'est du moins ce que nous apprend Canguilhem (1967, p.599).

l'acharnement et la foi d'un témoin sont nécessaires pour que l'extravagance des romans trouve une relation dans la réalité. L'analogie n'a prise désormais que sur les fous ou les poètes. Entre ces deux marges s'étale la norme, soit "l'espace d'un savoir où, par une rupture (...), il ne sera plus question des similitudes, mais des identités et des différences.(MC,64)".

Dans sa deuxième partie, le roman de Cervantes traite la première comme celle-ci agissait à l'endroit des aventures chevaleresques: des ressortissants de la première section font irruption dans la vie vagabonde de Don Quichotte comme les lettres des épopées trouvaient correspondance dans les signes éparpillés le long du chemin. Ce parallèle entre les deux sections appelle une nuance, c'est que maintenant le rôle de démonstrateur auparavant dévolu au témoin des textes est désuet. Les personnages rencontrés reconnaissent eux-mêmes le promeneur comme vrai. Le langage vient d'acquérir de nouveaux pouvoirs: il est capable de représenter. "Les mots viennent de se refermer sur leur nature de signes" (MC,62).

"Don Quichotte" de Cervantès sonne donc la rupture entre le monde du Même de la Renaissance et le monde du différent propre à l'âge classique. Mais le pouvoir de représenter un ordre de choses par un autre est encore plus patent en peinture.

- **"LES MÉNINES"**

Le commentaire que Foucault porte sur cette toile de 1656 est un argument pictural en quelque sorte: il s'agit de montrer, par la lecture originale d'une peinture, qu'à l'âge classique, le sujet en tant que ce autour de quoi tourne la représentation, doit nécessairement rester invisible, échapper à sa propre représentation. Le tableau est l'emblème graphique d'un fait propre à cet âge, à savoir que les signes ne fonctionnent plus comme des symboles mais comme des représentations d'autres signes.

L'analyse s'ouvre par une description détaillée du peintre et sa posture.

"Le peintre est légèrement en retrait du tableau. (...) Le bras qui tient le pinceau est replié sur la gauche, dans une direction de la palette; il est, pour un instant, immobile

entre la toile et les couleurs. Cette main habile est suspendue au regard; et le regard, en retour, repose sur le geste arrêté. Entre la fine pointe du pinceau et l'acier du regard, le spectacle va libérer son volume" (MC,19).

Vélasquez s'y dépeint lui-même en train de regarder le spectateur et ne représente ses vrais modèles, le roi et la reine d'Espagne, qu'indirectement. Il n'est visible que pour autant qu'il interrompt son travail. Il ne peut

"à la fois être vu sur le tableau où il est représenté, et voir celui où il s'emploie à représenter quelque chose. Il règne au seuil de ces deux visibilités incompatibles " (MC,19-20).

Les lignes du regard métallique, pour ainsi dire, du peintre se croisent au point où on se tient en tant que spectateur. Les figures du tableau projetées en ce lieu de convergence ne peuvent naturellement être vues de ce côté-ci de la toile.

"Des yeux du peintre à ce qu'il regarde, une ligne impérieuse est tracée (...): elle traverse le tableau réel et rejoint en avant de sa surface ce lieu d'où nous voyons le peintre (...). En apparence, ce lieu est simple; il est de pure réciprocité: nous regardons un tableau d'où un peintre à son tour nous contemple. (...) Et pourtant, le peintre ne dirige les yeux vers nous que dans la mesure où nous nous trouvons à la place de son motif. Nous autres, spectateurs, nous sommes en sus" (MC, 20).

Puisqu'avant nous, au même endroit se trouvait le modèle du peintre. Mais ce modèle n'est pas plus important que nous.

"En ce lieu précis, mais indifférent, le regardant et le regardé s'échangent sans cesse. (...) le sujet et l'objet, le spectateur et le modèle inversent leur rôle à l'infini.(MC,21)" Une incertitude caractérise le regard du peintre qui ne cesse d'osciller entre modèle et spectateur: "Le peintre fixe actuellement un lieu qui

d'instant en instant ne cesse de changer de contenu, de forme, de visage, d'identité" (MC,21).

S'éloignant un instant du triangle artiste-modèle-peinture, M. Foucault se tourne vers les autres représentations étalées sur le tableau réel. Parmi celles-ci, on compte le miroir.

"De toutes les représentations que représente le tableau, il est la seule visible; mais

nul ne le regarde" (MC,23).

L'attention du peintre est dirigée vers son modèle alors que l'image des modèles est projetée vers l'entrebâillement de la porte ou vers le point de la toile où s'effectue leur représentation. À son tour, le miroir se montre indifférent à l'endroit de l'artiste et de ses personnages. Il devrait, comme le prescrit la tradition hollandaise, ressasser à sa manière le travail de l'artiste. Le miroir fait sortir l'image du cadre, il rend visibles ce qui prend forme de l'autre côté du tableau, soit:

"les figures que regarde le peintre (...) mais aussi bien les figures qui regardent le peintre" (MC,24).

C'est le roi Philippe IV et son épouse Mariana. Une manière somme toute très littérale d'interpréter la leçon du "vieux Pachero (...) dans son atelier de Séville" (MC,24).

Les suivantes de Vélasquez constituent ainsi autant de variations sur le miroir à la fois regardant et regardé. Le tableau a beau mettre en évidence la princesse qui en occupe le centre, il est composé autour du motif de "la représentation [qui] se donne comme pure représentation. " (MC,31). Le roi et la reine, véritable sujet de la toile, en seraient absents n'était le regard du peintre qui, pour contempler ce couple, doit regarder au-delà de la toile, à peu près à l'endroit où nous nous tenons. N'était-ce surtout leur pâle reflet sur la glace au fond dans la partie la plus sombre de la pièce.

"Le visage que réfléchit le miroir, c'est également celui qui le contemple; ce que regardent tous les personnages du tableau, ce sont aussi bien les personnages aux yeux de qui ils sont offerts comme une scène à contempler." (MC,29)

Mais le miroir révèle autant qu'il dissimule. Il montre le portrait royal sur la toile. Mais ni le peintre, ni le couple royal réel ni la haute silhouette du visiteur dans l'embrasure de la porte ne s'y reflètent. Comme s'il n'était pas permis au visiteur ou au souverain de regarder et d'être représenté à la fois, ou au peintre de composer et de figurer sur la toile en même temps.

Cet interdit se réaffirme en un certain point du tableau où se trouvent concentrées les trois fonctions de la représentation. C'est le point d'intersection de deux lignes qui se croisent au-devant du tableau, là d'où nous le contemplons. Du miroir et de la princesse dans sa robe de faste, il "jaillit une ligne inévitable; l'une issue du miroir franchit toute l'épaisseur représentée

(...); l'autre (...) vient du regard de l'enfant et ne traverse que le premier plan" (MC,28). Ce point est aussi le lieu où se tient le couple royal. Il s'impose comme le véritable centre de la composition. C'est vers lui que convergent tous les regards _ceux du miroir et des neuf membres de l'assistance.

"En lui viennent se superposer exactement le regard du modèle au moment où on le peint, celui du spectateur qui contemple la scène, et celui du peintre au moment où il compose son tableau (non pas celui qui est représenté, mais celui qui est devant nous et dont nous parlons)." (MC,30)

Ces individus dont les regards convergent en un point sont quant à eux dispersés sur la toile: le peintre, les personnages, et enfin le curieux. En revanche, ce qui de la scène demeure réfractaire à la reproduction sur le tableau c'est le processus lui-même de représentation. Ainsi l'action de peindre est hors de portée. La main du peintre est visible suspendue en l'air; elle se soustrait au regard dès qu'elle rencontre la surface de la toile. Des souverains, seul un vague reflet apparaît. On les devine situés quelque part en dehors de la peinture, à l'endroit où se croisent tous les yeux des personnages. On les perçoit indirectement en suivant le regard de l'artiste. Pour contempler le couple royal, il doit tourner ses yeux hors du portrait dans la direction où se tient l'observateur de la peinture.

Ce qui est vrai d'un tableau dont les sujets sont absents s'applique à la représentation en général, dont il est l'essence manifestée.

"Dans la profondeur qui traverse la toile, il n'est pas possible que le pur bonheur de l'image offre jamais en pleine lumière le maître qui représente et le souverain qu'on représente." (MC,30)

C'est que pendant l'âge classique, il n'y a pas d'endroit sur le tableau où loger "celui pour qui la représentation existe, et qui se représente lui-même en elle" (MC,319). Il faut attendre la modernité pour qu'en l'homme soit reconnue cette double faculté d'être image représentée et auteur de la représentation.

"Dans la grande disposition de l'épistémè classique, il n'est pas possible (...) que se dresse (...) cette stature étrange d'un être (...) dont le rôle serait de connaître la nature et soi-même par conséquent comme êtres naturels. (MC,321)"

Ce qu'il s'agit donc de retenir de cette toile, ou plutôt de la lecture qu'elle suscite, c'est qu'elle n'est pas une simple juxtaposition d'images. Foucault perçoit, là où d'autres peuvent voir un simple acte de respect, l'effacement du sujet au profit de sa représentation.

2.2. CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DE L'ÉPISTÈME CLASSIQUE

• L'ORDRE

L'âge classique est celui où la mise en ordre, antérieure à toute mesure, prend le dessus sur la ressemblance. Soudain les choses ne se ressemblent plus autant que cela. La ressemblance a perdu de son vernis culturel. Elle a dorénavant l'illusion pour parent. Tout le tort revient à l'esprit qui, aux yeux de Bacon, tend à étendre le manteau de l'harmonie sur les exceptions et différences qui parsèment le monde.

Pour Descartes, similitude rime avec erreur:

"C'est une habitude fréquente lorsqu'on découvre quelques ressemblances entre deux choses que d'attribuer à l'une comme à l'autre, même sur les points où elles sont en réalité différentes, ce que l'on a reconnu vrai de l'une seulement des deux" (MC,65).

Une pensée assurée s'emploie à discerner et non rapprocher. Et ce n'est pas exclure par le même souffle la comparaison. C'est la systématiser parce que comparer c'est ordonner. Toutes les choses se laissent soumettre à l'ordre de la pensée rationnelle dont le propre est de leur imposer une hiérarchie du simple au complexe. Les grandeurs mesurables peuvent être ordonnées selon une série allant des différences les plus élémentaires aux plus entortillées. La nouveauté par rapport à l'étude du semblable, c'est que désormais on compare sans référence à une unité extérieure à la pensée. L'ordre des choses ne découle pas de leur être, il est calqué sur l'enchaînement propre à la connaissance. Le régime de la pensée impose que l'on aborde les choses les plus complexes au moyen des plus simples. Pour ce faire, l'instrument privilégié, c'est l'algèbre.

L'âge classique se démarque donc par une triple rupture.

"Le semblable (...) se trouve dissocié dans une analyse faite en termes d'identité et de différence; de plus (...) la comparaison est rapportée à l'ordre; enfin la comparaison n'a plus pour rôle de révéler l'ordonnance du monde; elle se fait selon l'ordre de la pensée et en allant naturellement du simple au complexe. Par là, toute l'épistémè de la culture (...) se trouve modifiée dans ses dispositions fondamentales. (MC,68)"

Plutôt que d'envisager cette période du savoir sous la rubrique "rationalisme" et de suggérer par ce terme les combats de la science contre la superstition, l'histoire de la pensée préconisée par M. Foucault démontre qu'une nouvelle configuration du savoir apparaît. Dès le début du XVIIème siècle, trois types de modifications redessinent les contours du savoir au niveau des conditions de sa possibilité:

1) La ressemblance n'est plus ce concept essentiel dans le savoir; il y a plus fondamental, c'est la comparaison qui seule, peut établir l'identité ou les différences successives par ordre de complexité;

2) La certitude parfaite devient possible sitôt que l'infinité des similitudes fait place à la finitude dénombrable des comparaisons: on peut épuiser par un inventaire la diversité des éléments d'un ensemble ou ramasser les choses en catégories;

3) L'histoire et la science qui se confondaient auparavant, se séparent. L'érudition, le commentaire sur les auteurs et leurs idées n'a plus rien à voir avec le domaine des jugements certains obtenus au moyen de la succession des perceptions. Au jour de cette séparation remonte l'exil du langage, la fin de la prose du monde. Dorénavant, il lui faut traduire l'évidence des intuitions.

Donc, c'est indûment que l'histoire traditionnelle des sciences découvre dans le mécanisme et dans l'entreprise de mathématisation les faits qui prévalent dans le savoir au XVIIème siècle. Le premier prédomine uniquement en médecine et ce, pendant la deuxième moitié du XVIIème siècle. La seconde est circonscrite à l'astronomie et la physique. Aux yeux de M. Foucault, le trait le plus caractéristique et le plus général du savoir classique dans toute son

étendue¹⁶, c'est le rapport à une science universelle de la mesure et de l'ordre.

Histoire Naturelle, Analyse des Richesses, et Grammaire Générale relèvent non pas du mécanisme ou de la mathématisation mais de la "mathesis", et cela selon deux cas de figure. Ou bien, on tente d'analyser les choses en unités algébriques, de ramener à une succession ordonnée les relations entre les choses. On en a une illustration typique: Leibniz et son projet d'une mathématique des ordres qualitatifs. Ou bien, à l'aide d'un système de signes, on arrange les différences non quantifiables en un tableau taxinomique. On constitue alors des sciences de l'ordre en ces domaines manifestement réfractaires à la mathématisation, soit les domaines des mots (Grammaire Générale), des êtres (Histoire Naturelle), et des besoins (Analyse des Richesses). Ces sciences, pour n'être pas fondées par les mathématiques, ne se constituent pas moins en conformité avec l'ambition d'une science universelle de l'ordre. Elles apparaissent "sur le fond " d'une mathesis.

- **LA REPRÉSENTATION REDOUBLÉE**

Lorsque le langage se retire du monde, le signe n'a plus besoin, pour se rapporter à son contenu, de l'intermédiaire des choses et de leur ressemblance. Le sens est exhaustivement absorbé dans le signe en tant qu'il représente. Réciproquement, le signifiant n'a pas d'autre fonction que celle d'indiquer sa représentation. Pour signifier, un signe doit faire la preuve de sa capacité de représenter. Il faut aussi qu'un lien manifeste s'élève du contenu au signe. Il y a là dédoublement du signifiant ou, ce qui revient au même, la représentation est redoublée. C'est qu'une double condition précède tout lien signifiant-signifié: le fait de la représentation du signifié par le signifiant et la reconnaissance explicite de son pouvoir représentatif. La Logique de Port-Royal cite l'exemple d'une carte ou d'un tableau. L'un et l'autre croquis tiennent lieu de ce qu'ils représentent et ce sans résidu aucun. Quant au contenu, il n'apparaît pas sans qu'il ne soit reconnu à son schéma un pouvoir de représentation.

Alors s'éclaire cette phrase étrange de M. Foucault:

¹⁶ jusqu'à la fin du XVIIIème siècle.

"À partir de l'âge classique, le signe c'est la représentativité de la représentation en tant qu'elle [soit bien-sûr la représentation_ je précise] est représentable. (MC,79)"

Sa proposition principale reprend le deuxième terme de la double condition (le pouvoir représentatif). Alors que l'énoncé secondaire évoque le premier terme: le fait qu'un signe représente un contenu; qu'une idée signifiante représente une idée signifiée; qu'une représentation est représentée. La conjonction qui subordonne la deuxième proposition donne la représentabilité de la représentation comme préalable à toute attribution d'une fonction de représentation à un signe. La dualité signifiant-signifié est alors parfaite; on se souvient en effet qu'un signe ne saurait représenter sans que ne soit établie sa capacité de représenter.

À cela une première conséquence: la "coextensivité" des signes à la représentation. Au XVIIème siècle, de Condillac à Berkeley, on s'entend pour reconnaître à l'étude de l'idée et la théorie du signe, une pénétration mutuelle et complète. L'âge classique se clôt sitôt que Destutt remet en cause cette co-appartenance exhaustive, sitôt qu'il s'insurge contre la préséance accordée par Gerando à l'analyse des signes.

Il suit aussi que la philosophie de l'âge classique se résume à une philosophie du signe. Tant que la conscience ne se pose pas comme activité singulière productrice de signification, il n'y a guère de place pour une théorie du sens. Le signe représente totalement la signification et n'en est pas détachable à cette époque. Étudier le signe, c'est alors analyser la signification, retrouver cette dernière c'est encore remonter immédiatement à son indication.

Enfin, il est prévisible qu'au XVIIème siècle, on éprouve la nécessité d'accompagner l'analyse du signe d'une théorie générale de la représentation. Fonder le rapport réciproque existant entre signe et signifiant revient à interroger la représentation de ses formes les plus élémentaires à ses aspects les plus sophistiqués. C'est essayer de constituer une science générale de l'idée, c'est tenter de construire une "Idéologie" par quoi la philosophie enfin devenue scientifique représenterait toute sensation par des mots.

- **L'IMAGINATION ET LA RESSEMBLANCE: LEUR LIEN GÉNÉTIQUE**

Quel est le nouveau statut de la ressemblance au XVIIème siècle? Th. Hobbes se refuse à "la regarder comme faisant partie de la philosophie" (MC,82). La similitude porte encore en elle, avant le raffinement de la connaissance assurée, la menace de l'erreur. Elle est ce qui précède le savoir, la préfiguration improbable de la certitude. Mais comme l'explique Hume (MC,82), c'est toujours sur un fond de similitude que s'élaborent les inductions logiques, que s'établissent les genres, les espèces, ... Et, ajouterait-on, que s'organise le diagramme des représentations. Un tableau ordonné d'identités et de différences est une carte dont les cases sont proches à proportion de la similitude des représentations qui les habitent. Et ces représentations ne sauraient représenter sans ressembler à ce dont elles sont les signes¹⁷.

La recherche du lien entre l'imagination et la ressemblance a donné lieu à deux types différents de solutions mais qui supposent ensemble que l'imagination remonte à une genèse, à la ressemblance originelle des choses. D'un côté, Descartes, Malebranche et Spinoza posent sur l'imagination un regard soupçonneux; ils lui reprochent de perpétuer le flou de la ressemblance. Mais la vertu heuristique qu'ils lui accordent achève de les plonger dans l'ambivalence à son égard. Du rivage opposé, on voit dans l'imagination le résultat inévitable du désordre naturel des choses. D'hypothétiques événements perturbateurs de l'ordre premier des choses participent de l'état anarchique dans lequel se donne la nature à la représentation. C'est dans un effort d'adaptation à cet enchevêtrement génésiaque que naquit l'imagination. De ce jour enfoui dans le passé, dérive l'attachement à la ressemblance de la représentation chez le premier homme de Rousseau, dans la conscience en cours d'éveil chez Condillac ou du spectateur étranger posé par Hume. Bref, alors que le deuxième cas de figure tient lieu de la Genèse biblique, la première solution découvre dans les limites de l'imagination la finitude originelle de l'homme. Ainsi,

"le projet d'une science de l'ordre, tel qu'il fut fondé au XVIIème siècle impliquait qu'il soit doublé d'une genèse de la connaissance, comme il le fut effectivement et sans interruption de Locke à l'Idéologie.(MC,86)".

¹⁷ cfr. supra (paragraphe précédent): "Pour signifier, un signe doit faire la preuve de sa capacité de représenter. Il

- **ENTRE "MATHESIS" ET GENÈSE, LA "TAXINOMIA"**

L' "espace d'empiricité" nouveau qui prend naissance pendant l'âge classique et disparaît au XIXème siècle au profit de notre "système de positivités" doit sa possibilité au rapport¹⁸ à une connaissance de l'ordre dite "mathesis", soit une science des attributions, des égalités, des jugements. Ce qu'il s'agit d'ordonner ce sont les éléments de la nature. Donnés à la représentation de manière simple, c'est-à-dire traduits en représentations formelles, ces éléments sont mis en ordre à l'aide de l'Algèbre. Complexes, les représentations empiriques exigent en revanche une "taxinomia" c'est-à-dire une science ordonnatrice des êtres, un système de signes, un savoir des articulations et des classes. De là se dessine la disposition propre à l'âge classique, telle qu'illustrée dans *Les Mots et les choses* (p.87).

Cette configuration se complète par le lien étroit qui unit le projet d'une science de l'ordre à une genèse de la connaissance. Les identités et différences établies par la mathesis s'adressent à des éléments discrets. Pourtant, la "taxinomia" suppose continue la série successive des représentations. Pour débusquer la continuité là où elle n'apparaît pas, il suffit d'une analyse génétique. Elle reconstitue, cette genèse, les représentations complexes en remontant à leurs éléments les plus simples. Et à son tour, ladite genèse doit faire appel à l'imagination qui noue les représentations discrètes au gré de leur ressemblance, selon leur succession temporelle. La genèse apparaît donc comme un continuum invisible servant d'arrière-fond et de limite au savoir classique.

L'épistémè classique prend alors l'allure d'une plaine blottie entre deux massifs. "Mathesis" et genèse se font face et surplombent en même temps l'étendue où s'étale la "taxinomia" ou mise en tableau des représentations selon leurs différences et leurs identités. L'espace du tableau n'est autre que le lieu d'une mise en ordre par laquelle on affecte chaque désir, pensée ou

faut aussi qu'un lien manifeste s'élève du contenu au signe".

¹⁸"de l'homme" ou pire: "du sujet connaissant", dirait-on, si on passait outre le soin avec lequel M. Foucault évite d'évoquer *qui* "a rapport à".

perception d'un signe (ou caractère) permettant d' "articuler l'ensemble de la représentation en plages distinctes, séparées les unes des autres par des traits assignables" (MC,87). L'Histoire Naturelle, l'Analyse des Richesses, la Grammaire Générale se font jour à l'intérieur de cette région du tableau. Des chapitres entiers sont consacrés, dans *Les Mots et les choses*, à l'analyse méticuleuse de chacun de ces discours taxinomiques. Il s'agit d'étudier ces domaines du savoir en les rapportant à la théorie des signes et des représentations qui prévaut à l'âge classique. Ce rapport n'est pas artificiellement imposé de l'extérieur par quelque auteur inventif en mal de cohérence. Il est manifesté, à suivre M. Foucault, par les différentes formes de savoir de cette période de la culture. Ainsi, c'est tout naturellement que Port-Royal publie deux volumes portant l'un sur la logique et l'autre sur la grammaire. Les échanges économiques s'étudient chez Destutt et Condillac en cohésion avec leurs théories des signes et de la connaissance. Adanson mène de front le projet d'une transcription phonétique de la parole et d'une nomenclature systématique des plantes. C'est qu'un même présupposé épistémique autorise ces domaines distincts du savoir.

Le savoir classique inscrit en son sein, précisons-le, trois activités humaines (parler, classer, échanger) correspondant à trois empiricités : le langage, la vie, le travail. La première fait l'objet d'une Grammaire Générale, la suivante d'une Histoire Naturelle, et la dernière d'une Analyse des Richesses. Ces sciences de la vie, du travail et du langage visent l'étalement en tableau de l'ordre des choses. Dans les cases d'un tableau prennent place les éléments du monde selon les exigences du signe transparent à l'idée. Mais il y a signe naturel et signe conventionnel.

"De ces signes de convention, les signes naturels ne sont que l'esquisse rudimentaire, le dessin lointain qui ne sera achevé que par l'instauration de l'arbitraire. Mais cet arbitraire est mesuré par sa fonction, et ses règles très exactement définies par elle. Un système de signes doit permettre l'analyse des choses dans leurs éléments les plus simples; il doit décomposer jusqu'à l'origine; mais il doit aussi montrer comment sont possibles les combinaisons de ces éléments, et permettre la genèse idéale de la complexité des choses. "Arbitraire" (...) [c'est ce qui s'oppose à "naturel" mais ... _je précise,] c'est aussi la grille d'analyse et l'espace combinatoire à travers lesquels la nature va se donner en ce qu'elle est (...)." (MC,76).

À partir du signe on peut donc constituer un langage artificiel fait de concepts clairs et précis pour une mise en ordre du monde.

2.3. PREMIER DISCOURS TAXINOMIQUE: LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE

Pour l'âge classique, le langage c'est la pensée qui se représente elle-même. Il est "non pas effet extérieur de la pensée, mais pensée elle-même" (MC,93) qui se rapporte à soi. Il est envisagé exclusivement de par sa fonction représentative: on dénombre les types de représentations qu'il désigne, et on relève les éléments de pensée qu'il analyse ou compose.

Il s'étend entre l'état brut de la représentation et l'éclat affiné de la réflexion. Figure mixte, ambiguë, il analyse la perception sans passer pour la science. Il esquisse un pas résolu vers la certitude lorsqu'il prend soi pour objet. Alors, il a pour nom "Grammaire Générale". Il s'offre ainsi sous un aspect ou un autre selon le degré de rigueur par quoi la représentation est mise en paroles. Et si le langage courant apparaît drapé de ses dehors rudimentaires, il doit cela à une énonciation approximative. Mais dès lors qu'il s'agit d'étaler dans l'enchaînement linéaire l'instantané de la pensée, la Grammaire Générale se montre moins brute, moins malhabile, plus certaine que le langage qu'elle analyse. C'est qu'elle "est l'étude de l'ordre verbal dans son rapport à la simultanéité qu'elle a pour charge de représenter" (97). Et que, de par son aspiration à définir des formes universelles de pensée, elle se rapproche de la logique. D'où sa position privilégiée à l'époque classique: elle est moyen d'analyse du langage.

Aux XVII^{ème} siècle et XVIII^{ème} siècle, on s'intéresse au polissage de la langue, à la manière de l'ajuster aux exigences de la philosophie et de la science. On soumet l'exégèse à la grille stricte d'un ensemble de règles, selon une méthode rigoureuse. L'exactitude, c'est ce que D. de Tracy reconnaît à la Grammaire Générale lorsqu'il observe "que les meilleurs traités de Logique, au XVIII^{ème} siècle, avaient été écrits par des grammairiens" (MC,101). De là découle son pouvoir prescriptif. À l'aide de ses propriétés analytiques, la Grammaire Générale peut réformer l'imprécision avec quoi une langue ordonne la succession des représentations. Elle compare la manière dont des éléments similaires fonctionnent à l'intérieur de différents

systemes de langage. C'est son aspect taxinomique: elle aborde chaque langue selon la specificite avec laquelle la pensee s'y represente. En chaque langue, elle determine le systeme d'identites et differences par lequel la representation se donne des signes ou "caracteres".

L'ordre analytique de la theorie generale des signes autorise en outre l'ambition d'une genese de toutes les representations telles qu'elles se succedent. On peut envisager un Discours Universel par quoi reporter le processus de la pensee; une Ideologie par laquelle on determine les connaissances dans la gradation de leur complexite. On peut moduler en chaque langue, l'adequation d'un signe a toute pensee, complexe ou elementaire. Cette appartenance de la langue aux perceptions ouvre la possibilite de rapporter le langage a l'universel. La Langue Universelle desormais possible est en quelque sorte un tableau instantane de toutes les representations

"susceptible de donner a chaque representation et a chaque element de chaque representation le signe par lequel ils peuvent etre marques d'une facon univoque; (...) possedant les instruments qui permettent d'indiquer toutes les relations eventuelles entre les segments de la representation, elle aurait par le fait meme le pouvoir de parcourir tous les ordres possibles." (MC,99)

Lorsque le discours porte sur le langage, il se repartit en quatre categories majeures qui sont autant de "volets theoriques". La theorie de la proposition ou du verbe qui etudie le lien qui unit les mots, les uns aux autres; la theorie de l'articulation qui a pour objet le rapport entre les mots et la representation qu'ils dessinent; la theorie de la racine et la theorie de la derivation qui analysent respectivement le mode des designations premieres et la facon dont ces designations se separent de leurs figures originelles.

En bout de parcours, sitot decrit chacun des quatre "segments theoriques" de la grammaire du XVIIeme siecle et du XVIIIeme siecle¹⁹, il apparait alors le dessin²⁰ des limites epistemologiques entre lesquelles se deploie le discours classique sur le langage. Ces bordures du savoir classique a propos du langage se font jour selon la forme d'un rectangle qui est

¹⁹ (designation = D, articulation = A, derivation = d, proposition = P).

"périphérie plus qu'une figure intérieure" (MC,135) et dont les sommets sont D, A, d, P. Au centre de ce tracé fermé, M. Foucault découvre le nom. La tâche dévolue au discours classique est de désigner les choses par leur nom. Si donc les diagonales D-P et A-d se croisent, c'est que "nommer, c'est tout à la fois donner la représentation verbale d'une représentation [A-d, je précise] et la placer dans un tableau [D-p, id.]" (MC,132).

Un nom commun rassemble en son sein un certain nombre de choses représentées selon leurs identités ou différences et selon les qualités soit ensevelies en leur fond²¹, soit flottant à leur surface²². A-d est le tracé qui unit la capacité d'analyse à la dimension historique qui caractérisent un langage articulé. Au regard de leurs racines qui articulent originellement les représentations, les mots dans leur sens courant sont dans un rapport d'éloignement (ou "dérivation").

Ordonner les pensées selon une taxinomie est une activité qui implique l'acte de nommer ("désignation") et l'acte de juger ("attribution"). D'où le segment D-P. Classer des éléments de la nature ou parler, ce n'est jamais que le résultat d'une opération par quoi des représentations successives sont affectées de signes; lesquels sont nommés par la suite. Un minimum de ressemblance est requis pour que deux représentations successives soient distinctes; exigence qui a pour écho, dans le milieu naturel, le postulat de continuité de la nature. On peut nommer spontanément: les représentations de second degré qui en résultent appartiennent au langage. Seule une technique rigoureuse de dénomination instaure une langue bien faite.

En somme, le nom, en tant que point de rencontre, est ce par quoi on comprend que la grammaire classique enchevêtre la prescription et la science. Il explique pourquoi coexiste à la même époque le souci d'une langue bien faite (Malebranche, Berkeley, Condillac, Hume) et le nominalisme philosophique, de Hobbes jusqu'à l'Idéologie.

²⁰ voir schéma dans *Les Mots et les Choses*, p.225.

²¹ les éléments linguistiques dits "substantifs".

²² les "adjectifs" qui accompagnent les "substantifs".

2.4. DEUXIÈME DISCOURS TAXINOMIQUE: L'HISTOIRE NATURELLE

La science classique la plus étroitement identifiée avec la taxinomie est l'Histoire Naturelle. C'est une réorganisation du savoir sur la nature non mesurable. Cette procédure s'exerce sur un champ perceptuel épuré de tout ce qui ne peut être analysé en éléments séparés universellement acceptables. Sont donc éliminées de l'expérience naturelle classique les perceptions tactiles²³, auditives et gustatives. Le champ d'observation est restreint à ce que perçoit le regard en noir-blanc: les formes, les étendues, les lignes, les saillies ou les creux. Le reste est écarté parce que suspect de sécréter des données trop variables et vagues pour être retenues.

De telles restrictions de l'observation sont caractéristiques du discours sur la nature qui s'inaugure au XVIIème siècle avec la publication de l' "Histoire Naturelle des quadrupèdes" de Jonston. Cet ouvrage signale un événement, celui de "la soudaine décantation dans le domaine de l'histoire de deux ordres, désormais différents, de connaissance (MC,141)". L'ordre classique du savoir enlève aux signes leur vieille appartenance aux choses et les réduit à de simples éléments de la représentation. L'originalité de Jonston en 1657 ne réside pas dans l'organisation des chapitres concernant tel animal en "nom, parties anatomiques, habitation, âges, génération, voix, mouvements, sympathie et antipathie, utilisations, usages médicaux" (MC,141), ce qu'il y a de singulier chez lui, c'est plus ce qu'il omet que ce qu'il dit. Il jette un voile d'indifférence sur l'érudition que le XVIème siècle a su mettre en vue. Dès Jonston, il n'est plus permis de mener de front, lorsqu'on étudie un animal,

"la description de son anatomie et celle des manières de le capturer; son utilisation allégorique et son mode de génération; son habitat et les palais de ses légendes; sa nourriture et la meilleure façon de le mettre en sauce"(MC,141).

Seul est digne d'intérêt ce qui peut être raconté à partir d'observations visuelles. Décrire un animal, c'est le mettre à nu à travers ses traits morphologiques, éthologiques. Des traits qui sont autant d'éléments représentatifs qu'il s'agit de nommer. C'est donc par le truchement de la représentation que le regard (les choses) et le discours (les mots) communiquent.

²³ à une exception près: l'opposition lisse/rugueux.

Longtemps après Jonston, Linné répartira l'étude de tout animal sous les rubriques successives qui suivent: "nom, théorie, genre, espèce, attributs, usage, et Litteraria" (MC,142). La section qui apparaît en dernier est en quelque sorte un fourre-tout, vestige de pratiques descriptives anciennes, où prennent place encore croyances, traditions, fables de tout genre concernant la bête en question. Tout ce qui précède la Litteraria donne le contour de la chose elle-même sans passer par les textes hérités du passé. En tête de file, le nom; et pour cause.

Au XVII^{ème} siècle, l'histoire n'est plus comme au siècle précédent ce commentaire perpétuel des signes dispersés sur les parchemins ou sur la face de la terre. Désormais, l'histoire se veut connaissance rigoureuse rapportée dans une langue bien faite selon l'idéal de Leibniz ou de Condillac, pure de tout ce que le regard n'a pu observer. Or, ce qui s'offre d'emblée aux yeux, c'est d'abord les choses de la nature. L'histoire aseptisée des parasites de l'imagination, dépouillée des traditions non vérifiées prend forcément la nature pour objet²⁴. Ainsi, la première figure de l'histoire "pure" est l'histoire de la nature. L'histoire du XVII^{ème} siècle et du XVIII^{ème} siècle catalogue la nature en des descriptions ordonnées. Elle obéit aux mêmes lois que la science de la nomenclature; elle découle de la théorie générale des signes, et du projet d'une mathesis universelle. Du coup, débarrassés des commentaires érudits d'antan, les êtres prennent place au sein d'une aire rectangulaire dont les cases, en fonction de la proximité des unes avec les autres, reproduisent le voisinage des traits visibles de chaque animal ou plante. Deux tâches incombent à l'Histoire Naturelle: identifier les êtres individuels et les ordonner en des relations. Le premier type de problème est résolu par une théorie de la structure alors que le deuxième fait l'objet d'une théorie des caractères.

²⁴ Une difficulté. "Car elle n'a besoin pour se bâtir que de mots appliqués sans intermédiaire aux choses" (MC,143); cette explication est en contradiction avec l'affirmation que "les choses abordent aux rives du discours parce qu'elles apparaissent au creux de la représentation." (MC,142). À moins de comprendre que la première phrase exclut moins le biais de la représentation elle-même que celui des mots commentés par la tradition érudite du XVI^{ème} siècle.

- **LA STRUCTURE**

Pour qu'un nom soit attribué à ce qui des éléments de la nature s'offre au regard, pour que s'établisse un système d'identités et de différences entre les êtres naturels et que soit réalisé en Histoire Naturelle le projet d'une mathesis, il faut qu'un protocole précis et rigoureux régie la conversion du visible des êtres naturels en une langue bien faite.

Le champ du visible animal ou floral est transcrit dans le langage au moyen de quatre variables relatives à l'allure spatiale des êtres naturels à décrire. Ces variables sont autant de critères universels donnant lieu à l'articulation des formes et reliefs dans un langage admissible par l'entendement de chacun. Comme le préconise l'ambition de Linné, "devant le même individu, chacun pourra faire la même description; et inversement, à partir d'une telle description, chacun pourra reconnaître les individus qui y correspondent" (MC,146). La structure, c'est donc cet ensemble de critères par quoi chaque élément d'un animal ou d'une plante se laisse décrire. C'est le filtre analytique qui autorise l'articulation nette et claire du visible riche et enchevêtré dans une langue bien faite. Au-delà de l'articulation qui permet, en Grammaire Générale, de lier le prédicat au sujet au moyen d'un rapport contenu dans l'adjectif et du jeu implicite du verbe être, la structure rappelle ce qui, en étude du langage, est dévolu à la proposition. Comme celle-ci, la structure transforme l'instantané de la représentation en un enchaînement linéaire d'éléments linguistiques. Autant dire qu'en Histoire Naturelle, sont combinées les fonctions d'affirmation de l'identité, assurée par le verbe et de définition des aspects individuels, jouée par le nom propre. Et qu'il y a juxtaposition en "une seule et même fonction, des rôles que jouent dans le langage, la proposition et l'articulation" (MC,148).

- **LE CARACTÈRE**

La structure dit la singularité d'un être naturel quand elle nomme ce qu'il y a de visible à sa surface. Mais pour obtenir mieux qu'un nom propre, il faudrait que soit énoncé le lieu qu'occupe l'élément naturel au sein d'un tableau général d'identités et de différences. Une tâche comblée par la théorie du caractère qui permet de déterminer les coordonnées exactes

d'un être de la nature au sein d'un système d'ordre. Par une isomorphie qui rapporte l'Histoire Naturelle en tant que langue bien faite à la Grammaire Générale, ces coordonnées jouent le rôle d'un nom commun. Autant les dénominations qui spécifient les choses représentées ont lieu de proche en proche à partir de leurs similitudes, autant les coordonnées taxinomiques des êtres naturels sont établies sur le fond d'une série de ressemblances. À cette nuance près toutefois que l'arbitraire qui régit spontanément les désignations premières et leurs dérivations cède le pas sur la rigueur d'une langue bien faite.

Lorsque la structure est utilisée comme référent pour l'établissement des identités et des différences entre les êtres, on change de vocable. On parle de caractère. Un problème inévitable apparaît en effet avec la notion de structure. Pour l'utiliser dans la constitution du tableau des identités et des différences entre les êtres vivants, il faudrait tenir compte de tous les traits qui ont pu être mentionnés dans chacune des descriptions. Ce qui rendrait la tâche de classification inachevable. Confronté à cette difficulté, l'âge classique livre deux réponses: le système et la méthode. Pour l'un et pour l'autre cas de figure, il s'agit d'instaurer un ordre représentatif de la nature en démêlant par la comparaison les traits propres à chaque plante. Par une sorte de "préséance épistémologique" de la botanique, la mise en grille se révèle plus aisée avec les plantes qu'avec les animaux.

Linné se propose d'étudier les constances et variations à partir des traits arbitrairement isolés d'une structure particulière de la plante en question. Aux végétaux dont les structures sont identiques revient la même dénomination. Ils partagent un nom "commun" grâce précisément à la communauté d'une structure dite aussi "caractère". Exemple: labrador, chien, quadrupède. En face, les partisans de la méthode²⁵ opèrent verticalement leurs classifications en partant du général au particulier. Les comparaisons s'exercent au sein d'ensembles regroupés pour leurs ressemblances. On relève autant que possible les lignes et contours caractéristiques d'un individu artificiellement choisi. Après quoi, l'attention se porte sur une plante morphologiquement voisine; à tout le moins sur les traits qui la démarquent de la première; et ainsi de suite. "Si bien que, explique Foucault, au bout du compte tous les traits différents

²⁵ Buffon, Adanson, Antoine de Jussieu.

n'ont été mentionnés qu'une seule fois" (MC,155). Il émerge forcément en fin de parcours, un cumul d'éléments communs constitutifs d'une parenté. On débouche ainsi finalement à l'aide de comparaisons successives sur une ramification continue de classes, ordres, familles, genres et espèces établie à partir des différences.

Sur la découverte empiriquement obtenue de ces formes parentes, la méthode peut fonder un juste orgueil face à l'artifice des découpes du système. Elle peut a fortiori opposer la prolifération des systèmes comme le fait Adanson²⁶ à l'unicité de la méthode. Il demeure que tous les naturalistes classiques établissent les identités et les différences à partir de variables relatives à la forme particulière d'un objet, au nombre, à la situation et la proportion d'éléments dans chaque structure; que les deux théories rivales supposent un même "socle" épistémologique: un même réseau de nécessités impose que tout être naturel soit déterminé en sa singularité, non de par le signe qu'il porte en lui comme le veut un âge précédent mais à partir des identités perçues au sein d'un classement de différences. Sans cet arrière-fond du savoir, le choix lui-même ne serait envisageable.

2.5. TROISIÈME DISCOURS TAXINOMIQUE: L'ANALYSE DES RICHESSES

C'est un fait étonnant qu'au chapitre consacré à cette troisième forme de discours classique²⁷, figure un paragraphe décrivant le discours de la Renaissance sur la monnaie et les prix. Ce n'est pas pur hasard pour autant. Aux ruptures brutales qui, en Histoire Naturelle et en Grammaire Générale, séparèrent le XVIème siècle du XVIIème siècle correspond, en Analyse des Richesses, un changement plutôt lent et progressif. Cette lenteur n'étonne que si l'on oublie que l'Analyse des Richesses est plus qu'un simple discours.

La fin de la matérialité des mots et leur acquisition d'un pouvoir représentatif furent brutales. De manière tout aussi soudaine, l'irruption des mots dans la représentation occasionna l'insertion des individus naturels dans un système taxinomique. L'Histoire Naturelle et l'Analyse du Langage appartiennent entièrement au domaine des représentations. Par

²⁶ qui en définit soixante-cinq.

²⁷ Chap. VI: "Échanger".

définition, l'analyse des représentations réclame très peu, ou pas du tout d'effort institutionnel d'ajustement.

En revanche, c'est toute la pesanteur d'un régime légal, administratif, voire politique qui est impliquée lorsque la moindre proposition économique obtient droit de cité. Ainsi, un dépérissement graduel guette au XVII^{ème} siècle la vieille croyance selon laquelle la préciosité appartient de manière essentielle à la monnaie. "Graduel" parce qu'au début du XVII^{ème} siècle, cette opinion a cours encore comme en témoignent les écrits d'Antoine de La Pierre²⁸ (MC,186). Elle finit néanmoins à perdre sa valeur intrinsèque. Elle n'est plus richesse en soi mais sa représentation, son signe. La monnaie ne vaut plus que de par son échangeabilité. Son prix est indiqué par sa valeur d'échange. Elle est étalon du degré de désirabilité des objets, représentation graduée des choses désirables. Les richesses qu'elle contribue à faire circuler sont dans un rapport de proportion avec les prix qu'elle indique. Si le cours de l'or s'impose, c'est au prorata de son pouvoir de morcellement des richesses qu'elle représente. La fonction purement représentative dévolue à la monnaie-or est certes mieux desservie par les qualités propres au métal lui-même (malléabilité, dureté, inaltérabilité,...) mais ce n'est guère là que des propriétés au service d'un rôle étranger à la matière du métal.

Douée d'un pouvoir représentatif, la monnaie est gage. Elle est garantie d'accès à une richesse dont la possession est différée. Elle est signe représentant la valeur de ce contre quoi elle est échangée ; tout à fait de la même manière que le signe linguistique ramène à la représentation tel aspect de l'objet qu'il représente. Dans la pensée économique classique, l'argent fonctionne comme les catégories grammaticales d'articulation et désignation agissent lorsqu'il est question du langage et de la vie. La fonction nominative est exprimée par le concept d'échange monétaire et la désignation réfléchie dans la notion de monnaie-gage; les rôles d'attribution et de dérivation trouvent expression dans la théorie classique de la valeur.

Cette définition classique de la monnaie est l'arrière-fond d'un "point d'hérésie". C'est le lieu d'où se dessine en bifurcation le départ entre deux tendances qui pour être rivales ne

²⁸ Quoique cela ne soit pas très explicite, l'analyse de M. Foucault concernant le savoir économique des 17^è et

s'accordent pas moins sur la conception prédominante de la monnaie. D'un côté les tenants d'une monnaie-gage définie comme simple signe sans valeur (Law) et en face d'eux, les partisans d'une monnaie-gage entendue comme marchandise tout court (Turgot). L'important, au niveau archéologique, c'est que les deux camps s'accordent pour définir l'argent comme gage d'un échange futur de biens. Les premiers conviennent que la stabilité de la monnaie est d'autant mieux assurée en tant que gage si une marchandise non monétaire est ce de quoi elle tient lieu; les autres découvrent en la substance métallique le siège de sa certitude anti-spéculative.

L'Analyse des Richesses ne porte pas uniquement sur la manière dont un système de signes portés par la monnaie caractérise les choses échangées. Elle s'intéresse à la quantification des valeurs. Les choses échangées tirent leurs valeurs de leur substituabilité. C'est entendu pour tout le monde. L'unanimité est moins évidente lorsqu'il s'agit de désigner le fondement de la valeur des choses que l'on échange, le lieu ultime de son émanation. Est-elle inhérente aux choses elles-mêmes avant tout échange? Ou n'est-ce qu'une pure entité représentative en corrélation avec le désir ou le besoin? Nous avons là un autre "point d'hérésie". D'une part les physiocrates (Quesnay et ses disciples) pour qui la valeur prend naissance dans la générosité naturelle de la terre; les choses sont déjà chargées de valeur avant que d'être échangées. S'ils admettent qu'il se crée de la valeur au cours de l'échange, c'est uniquement si l'on entend par "valeur" le prélèvement de richesses sur la masse des biens qui se croisent lors de l'échange. L'autre versant de la théorie classique de la valeur est plutôt psychologue²⁹ en ce qu'il prend le point de vue du besoin: des objets ne sauraient valoir sans le concours de l'appréciation de leur utilité lors de leur échange, effectif ou potentiel.

Pour M. Foucault, cette dissension rappelle de manière frappante les débats qui font rage à la même époque dans le domaine du langage. La lecture physiocrate de l'économie classique a pour pendant les analyses qui découvrent dans le langage d'action (les cris primitifs) le lieu génétique du langage articulé. Entre ce pôle premier et l'extrémité contemporaine s'étalerait

18^e siècles doit énormément à J.-Y. Le Branchu, *Écrits notables sur la monnaie*, 2t, 1934.

²⁹ c'est-à-dire, "utilitariste": articulation des échanges fondée sur l'attribution de la valeur; Condillac, Galiani, Graslin,...

l'histoire d'une succession d'abstractions³⁰. La théorie psychologue est la saisissante correspondante de la théorie de la proposition: le langage n'est possible que par le truchement du verbe, ce mot qui a pouvoir d'attribution sur tous les autres mots. De la même façon que l'échange affecte les choses de leurs prix et valeurs, de même le verbe attribue un contenu représentatif à tous les autres signes de la proposition, les rapporte tous à la représentation qu'ils désignent³¹. Pas de valeur sans échange, pas d'attribution _ pas même de langage, sans verbe.

Cette homologie se laisse nuancer par l'existence en Grammaire Générale de "deux segments théoriques distincts" pour reprendre les termes de M. Foucault. Ces segments n'ont pour écho en étude du milieu naturel qu'un seul "segment théorique". C'est qu'en Grammaire Générale, on fait la distinction entre le rapport à l'objet (désignation) et le rapport à une vérité (jugement, proposition) alors que parler de richesses c'est confondre dans la représentation du désir le rapport au bien désiré en question et le rapport à l'affirmation qu'il est effectivement désiré.

2.6. LE QUADRILATÈRE FONDAMENTAL

Tous les champs du savoir que l'on a vus jusqu'à présent sont très largement isomorphes à l'intérieur de l'épistémè classique. C'est qu'une structure grammaticale unique sous-tend toute la surface du savoir. Cette disposition a la forme d'une figure géométrique (MC,225) dont les quatre côtés réunissent deux paires de segments théoriques; attribution-articulation d'une part et dérivation-désignation d'autre part. Le premier couple prévaut à l'âge classique alors que le deuxième prédomine à l'âge moderne.

³⁰ cfr. théorie de la racine et de la dérivation.

³¹ Comparons à cet effet Condillac à Graslin. Le premier écrit: "si l'existence peut être retirée aux choses, c'est qu'elle n'est rien de plus qu'un attribut, et que le verbe peut affirmer la mort aussi bien que l'existence." (MC,110); Le deuxième: il existe dans les choses "un attribut qui leur est accidentel et qui dépend uniquement des besoins de l'homme, comme l'effet dépend de sa cause." (MC,212)

La théorie de la valeur est pour l'économie classique ce qu'est la théorie de l'attribution³² pour l'analyse du langage. Le mot attribution renvoie, rappelons-le, aux éléments du langage qui attribuent l'être dans les énoncés; il s'agit des verbes, et particulièrement le verbe "être". Le rapport à l'économie réside en ce que la valeur est ce par quoi on apprécie telle chose échangée comme équivalente ou non à tel autre objet. Cette appréciation qualitative se double d'une estimation quantitative par l'introduction de tel bien à l'intérieur du système des échanges à partir duquel il est défini relativement à la position de tous les autres biens. L'articulation est combinée à l'attribution à chaque fois qu'est énoncée la valeur de telle chose. En effet, "articulation" est le rôle joué par ces structures grammaticales qui décrivent, identifient et nomment, savoir les noms, les adjectifs et autres éléments grammaticaux. De cette combinaison, il vient que structure et valeur convergent. L'un et l'autre sont après tout moyen d'analyse (attribution d'un signe à un autre) et instrument de liaison (articulation des éléments de la représentation) à la fois.

Quant à la théorie du prix et de la monnaie, elle présente la fonction de dérivation en ceci que les prix des richesses oscillent de manière analogue aux déplacements rhétoriques. Établir un rapport entre le métal précieux et les richesses, c'est graduer, mesurer ces dernières selon les prix. Dérivation et désignation entrent dans le même jeu du prix et de la monnaie. Le rapprochement entre caractère et monnaie est dès lors permis: l'un et l'autre sont ce par quoi les fonctions de dérivation et de désignation entrent en jeu.

Les quatre fonctions du langage sont en somme impliquées dans tous les savoirs classiques, qu'il s'agisse de l'analyse de la représentation (la Grammaire Générale), de l'énonciation d'une théorie (l'Histoire Naturelle) ou de l'application d'un discours pratique (l'Analyse des Richesses). C'est que ces connaissances ont les mêmes conditions de possibilité. L'homologie qui les arrime mutuellement s'explique par ceci que l'âge classique fait fonctionner l'étude du milieu naturel et celle du commerce de la même manière que le langage se laisse décrire. L'effort d'instauration d'un ordre dans les domaines de la nature et des richesses a pour pendant linguistique l'ensemble des projets de création d'une langue bien faite universelle

³² ou théorie du jugement, ou de la proposition.

d'où seraient bannies les erreurs, imprécisions consécutives aux déplacements successifs qui affectèrent jusqu'à nous _et ce de manière variable selon les peuples_ les désignations propres à la langue originelle. Il s'agit principalement des projets d'un Dictionnaire par quoi seront limitées les turbulences, les fantaisies dérivatives autour de la désignation fixée et d'une Encyclopédie prescrivant pour le savoir l'écart maximal des glissements.

Donc, telle est la cohérence du savoir classique que sa disposition dessine un "quadrilatère fondamental". Le tracé de cette figure se laisse lire comme une carte: des segments [P,A] et [d, D] s'élançant des flèches dont les trajets referment deux par deux l'espace d'un ordre représentatif dans les domaines de la langue, la vie, la richesse. Structure et caractère se conjuguent, et forment ainsi pour la vie l'espace théorique d'une taxinomie rigoureuse. De même, combinée au prix, la valeur ne constitue guère qu'une pratique où prédominent le tâtonnement, l'approximation et l'ajustement. Enfin, Ars Combinatoria et Encyclopédie sont le truchement prescriptif par quoi le signe verbal, imparfait depuis toujours, est promis aux lumières, à un avenir éloigné où les affirmations reflèteront l'ordre exact des choses.

Grammaire Générale, Analyse des Richesses, Histoire Naturelle ne prennent naissance qu'à la faveur des rapports entre jugement et signification, valeur et prix, caractère et structure, respectivement. Ces rapports à leur tour s'établissent sur le fond d'une unanimité. Aux XVIIème siècle et XVIIIème siècle prévalent les postulats ontologiques de la ressemblance entre les représentations, de la continuité morphologique des êtres naturels et de la persistance ou de l'inépuisabilité des richesses. Graphiquement, cela revient à dire que les segments "scientifiques" [P,A] et [d, D] de la mathesis qualitative dans les domaines du langage, de la vie et des échanges n'ont de rapport entre eux que par le biais des segments "métaphysiques" [P,d] et [A,D]. C'est dire assez qu'à une époque donnée, une même épistémè détermine le savoir à tous ses niveaux.

Chapitre 3 L'ÉPISTÉMÈ DE L'HISTOIRE

L'épistémè moderne apparaît alors que l'histoire se donne comme fondement des empiricités au détriment de la représentation. Ce qui justifie les liens entre les éléments se loge désormais en dehors de celle-ci, soit au coeur des choses. Si, pour reprendre le fil directeur du livre, on admet que tout se joue autour de la grammaire, que la perception qui prévaut à une époque donnée se lit dans le rapport entre langage et choses, alors ce qui caractérise l'épistémè moderne, c'est que le couple attribution-articulation est délaissé au profit de la combinaison dérivation-désignation. En d'autres mots, les théories grammaticales boudent l'analyse de la nomenclature pour se tourner vers les études philologiques où inflexion verbale et changements (et non plus similitude) de racine accaparent l'attention. Au XIX^{ème} siècle, la Grammaire Générale fait donc place à la philologie, l'Histoire Naturelle à la biologie dont les théories évolutionnistes doivent leur possibilité à Cuvier plutôt que Darwin³³, l'Analyse des Richesses à l'histoire du travail (depuis Ricardo, bien avant Marx).

Mais à parler proprement, la rupture n'est pas aussi radicale que celle du XVI^{ème} siècle au XVII^{ème} siècle. Elle s'opère en deux temps: une phase intermédiaire où rôde encore l'ombre de la représentation et une période marquée par son retrait définitif. Ce qui nous apprend que s'il est vrai que l'archéologie n'admet pas de transition entre deux épistémè successives, elle ne récuse pas pour autant la possibilité d'une certaine croissance cumulative intra-épistémique.

On distinguera donc d'abord un premier temps, allant d'environ 1775 au seuil du XIX^{ème} siècle où les hommes, sans se départir de leurs catégories classiques de mise en ordre, introduisent une dimension historique dans l'approche des empiricités de la vie, du travail et du langage. Ainsi, cette ambiguïté s'inscrit dans la façon dont Lamarck envisage l'évolution des structures organiques, dont Adam Smith élabore le concept du travail et dont William Jones réfléchit sur les différentes structures linguistiques. Ensuite, la deuxième phase de l'épistémè moderne s'étend de 1795, approximativement, à environ 1825: dans leurs domaines respectifs, Cuvier, Ricardo et Bopp se soustraient définitivement à l'emprise de l'épistémè classique à l'aide de

³³ une affirmation plutôt hardie et iconoclaste.

catégories d'explication où le temps occupe une part prépondérante. La structure fait place à la fonction, l'étude du langage démêle des racines en évolution et l'économie interroge le travail au lieu de se borner à l'étude des lois de la circulation des biens.

3.1. PHASE I

- **LA MESURE DU TRAVAIL**

Il y a unanimité en histoire des idées pour considérer Adam Smith comme le fondateur de l'économie moderne. Son innovation, poursuit-on, est celle d'avoir défini la valeur d'échange d'un bien et la richesse en fonction du travail. En fait, note M. Foucault, entre "Recherches sur la richesse des Nations" et "Essai sur le commerce en général" de Cantillon, il y a continuité et rupture à des endroits inattendus. Le domaine des richesses auquel Smith s'intéresse est assez fréquenté au XVIII^{ème} siècle comme on l'a vu; de même, le rapport valeur d'échange / quantité de travail est connu depuis Cantillon. L'auteur de "Richesse des Nations" opère toujours avec des présupposés du XVIII^{ème} siècle: les richesses sont des représentations. Pour déterminer les valeurs d'échange, il suffisait antérieurement de comparer entre eux besoins et désirs des individus. Avec A. Smith, il faut se référer pour le même calcul à quelque chose d'hétérogène aux inclinations de chacun. Ce qu'il y a donc de neuf chez l'économiste anglais, c'est que la quantité de travail est instaurée comme unité de mesure irréductible de la valeur d'échange et des richesses. C'est sur ces entrefaites qu'apparaît l'économie politique, alors que s'instaure un principe d'ordre indépendant des désirs par quoi étaient auparavant déterminées les (in-)égalités au sein de l'échange: le temps de travail.

Ce détachement important entraîne un déplacement de l'économie. Elle n'a plus pour objet l'échange des biens et les représentations impliquées dans cet échange. Son intérêt se porte dorénavant sur la production réelle des richesses en tant que douée d'une nécessité qui lui est particulière. Sur le domaine qu'il délaisse, il naîtra au XIX^{ème} siècle un savoir nouveau que M. Foucault appelle étrangement "psychologie", domaine où on s'interroge sur la raison des

échanges.

- **L'ORGANISATION DES ÊTRES**

Au dernier quart du XVIIIème siècle, des modifications considérables affectent le champ de l'étude des êtres naturels. Jussieu, Lamarck, Vicq d'Azyr classent les êtres à partir d'un principe nouveau: l'organisation qui, à elle seule, autorise la transformation de la structure en caractère. Il n'est plus question de s'appuyer, comme le préconisent Tournefort et Linné pour le Système et Adanson pour la Méthode, sur la comparaison des formes visibles représentées.

L'organisation apparaît sous différentes formes. Elle se laisse déduire de la fréquence relative de certains caractères qui pointent par leur constance vers l'importance des organes qui les forment³⁴. Elle est pour Vicq d'Azyr la manifestation visible d'un rapport de subordination déterminé par la fonction. Elle lie ainsi l'extériorité des éléments visibles à la profondeur des fonctions qui animent le corps dans son intimité. À travers elle, se brise le parallélisme classique entre analyse des représentations et classification des êtres. Auparavant en effet, les comparaisons par lesquelles telles structures devenaient des caractères avaient lieu par le biais d'éléments représentatifs fixés au préalable (Système) ou obtenus après une sélection graduelle (Méthode). Depuis Lamarck, l'établissement du caractère repose en revanche sur "un principe étranger au domaine du visible _un principe interne irréductible au jeu réciproque des représentations" (MC,243): l'organisation.

La fonction de caractérisation dévolue à l'organisation ne sonne pas toutefois la fin de l'Histoire Naturelle en tant qu'ordre des êtres. L'organisation n'est encore qu'une technique plus performante au service de la même intention: établir une taxinomie des êtres.

³⁴ exemple: nombre de cotylédons pour les caractères et leur fonction de reproduction.

- **LA FLEXION DES MOTS**

Les changements qui affectèrent la procédure de caractérisation des êtres et la mesure des valeurs échangées n'eurent pas lieu, dans le domaine du langage, avec la même soudaineté ou la même évidence. C'est que pendant l'âge classique, on posait comme identiques le jeu spécifique à la représentation et le mouvement qui préside au langage. Du coup, la Grammaire Générale, en tant qu'analyse réfléchie de la représentation, fut moins sensible aux modifications que connurent les deux autres formes d'ordre.

Cela dit, un déplacement s'est produit dans l'analyse du langage. Tout comme les concepts de travail et de structure organique, les flexions sont connues avant la fin du XVIIIème siècle, mais ne servent pas encore comme outil d'organisation du savoir. Avec William Jones et ses contemporains, l'analyse quitte l'examen de la manière dont les systèmes de langage sont articulés (fonction nominative) et s'emploie plutôt à la comparaison des variations des racines. On a là un déplacement important dans l'interrogation des langues. Celles-ci _répondant sur le même plan que leur questionnement, soit à partir de leur fond représentatif, laissaient deviner une origine mythique commune, pré-babélique. À la fin du XVIIIème siècle, la comparaison de langues contemporaines les unes aux autres part toujours de la supposition d'un temps zéro de toutes les langues du monde. Elle s'exerce pourtant, cette confrontation, sur un ordre étranger à la représentation. D'après la théorie classique des langues, il existe un petit nombre de racines constantes qui renvoient à des cris et gestes primitifs. Ce que Jones et Coeurdoux démontrent pourtant, à travers la comparaison des conjugaisons de quelques verbes en sanscrit, grec et latin (MC,247), c'est que les racines varient alors que les systèmes flexionnels demeurent constants. L'étude du rapport entre les modifications du radical et les fonctions de la grammaire³⁵ achève d'entrouvrir dans le langage un pan sur ses éléments formels, sur les composantes qui lui sont irréductibles.

³⁵ Anquetil-Duperron, Coeurdoux.

3.2. PHASE II

- **RICARDO**

Avec A. Smith, le concept de travail fonctionne toujours à l'intérieur d'un système de représentations. Ricardo arrive et fait éclater l'ancienne représentabilité circulaire de la valeur d'une marchandise en unités de travail et du travail en quantité de biens. Est nulle désormais l'équation par laquelle le travail comme activité de production de biens marchands est réputé identique au travail en tant que force négociable par un salaire. La valeur d'un bien se laisse mesurer par la quantité de travail y incorporé parce que le travail est l'activité sans laquelle n'existeraient ni les choses, ni leur valeur; parce que le travail est en tant qu'activité de production "la source de toute valeur" (MC,266). Dorénavant, c'est la théorie de la production qui l'emporte sur la théorie de la circulation. Les valeurs des biens ne varient pas en relation étroite avec les salaires qui rétribuent le travail nécessaire à leur fabrication. Elles fluctuent en fonction de la quantité de travail requis à leur production, c'est-à-dire en fonction de l'organisation du travail et des moyens techniques disponibles. Si l'étude de la formation de la valeur congédie l'échange au profit de la production, c'est que la représentation n'est plus un passage obligé. La nouvelle théorie de la valeur envisage au sein du travail lui-même une causalité qui lui est irréductible. Et qui, en plus, s'étale dans le temps: les moyens techniques et humains requis pour telle production de biens ont dû eux-mêmes forcément résulter d'un travail préalable. Le coût de ce travail devrait être répercuté si l'on tient à l'exactitude du calcul de la valeur de ces choses produites. Par cet enchaînement linéaire des valeurs et des coûts, note M. Foucault, l'économie s'articule sur l'histoire. Histoire de la production et histoire de la rareté croissante des choses pour des populations en croissance. L'orientation spatiale propre à l'Analyse des Richesses prend une tournure temporelle. Ce qui débouche d'une part sur une économie fondée sur la production plutôt que l'échange et d'autre part sur une "anthropologie" où l'homme, élevé au digne statut d'objet de science en même temps qu'il demeure le point d'où émane le savoir, est défini à partir de sa relation aliénée au temps.

- **CUVIER**

Les "Leçons d'anatomie comparée" (1800) de Cuvier furent importantes, non seulement en tant qu'indication d'une nouvelle manière de percevoir les êtres individuels mais aussi comme une autre façon d'ordonner les choses. La nomenclature passe à l'arrière-plan. Les caractères quittent le domaine des classifications pour se soumettre exclusivement à leur nouveau rôle: illustrer le degré d'organisation des êtres vivants. Les structures d'un organe que l'on identifiait uniquement à partir de leur nombre, leur forme, leur disposition relative et leur grandeur, se retrouvent en étroite dépendance avec la fonction de l'organe en question. C'est le mode de digestion, reproduction, circulation, locomotion, reproduction qui détermine la forme d'un organe. L'importance taxinomique de celui-ci ne se base plus sur la fréquence de sa réapparition chez différents êtres mais uniquement sur les fonctions vitales qu'il accomplit.

Ainsi disparaît le pouvoir d'anticipation des formes qu'on reconnaissait à la disposition des cases d'un tableau taxinomique. L'organisation supplante définitivement la juxtaposition. Il devient en effet difficile d'identifier les êtres naturels par une simple description de leur apparence. "Le parallélisme entre classification et nomenclature se trouve dénoué par le fait même"(MC,243). Ce qui commande la ressemblance, ce n'est plus l'arrangement de signes au sein d'un système de classification, mais bien l'identité des fonctions. Par exemple, c'est la notion toute abstraite de respiration en général qui autorise la relation de similitude que l'on pose entre les branchies et les poumons. L'Histoire Naturelle se dissout dès lors que les identités s'affranchissent des critères de la perception pour se fonder sur des fonctions invisibles.

"Il y a Histoire Naturelle lorsque le Même et l'Autre n'appartiennent qu'à un seul espace; quelque chose comme la biologie devient possible lorsque cette unité de plan commence à se défaire et que les différences surgissent sur fond d'une identité plus profonde et comme plus sérieuse qu'elle." (MC,277)

L'espace plat, immobile de la taxinomie classique cède le pas, après Cuvier, à une analyse où figurent à la fois la profondeur et le temps.

C'est en profondeur que sont enfouis les organes d'importance première; ces derniers sont antagoniques, de par leurs fonctions vitales, aux organes secondaires. La différence entre

espèces vivantes se lit au niveau de leur surface visible; leur identité se fonde dans leur épaisseur. Les espèces s'éparpillent selon la multitude des différences qui affleurent à leur face extérieure; elles se regroupent en ensembles homogènes sur la base d'un nombre eu élevé de fonctions. Aux différences visibles entre espèces s'opposent les similarités cachées mais fondamentales. Les différences se raréfient à mesure qu'on pénètre l'intimité de l'être vivant; elles s'émoussent lorsqu'est atteinte

"l'invisible unité focale dont semble dériver le multiple" (MC, 281) "Plus on veut rejoindre des groupes étendus, plus il faut s'enfoncer dans l'obscur de l'organisme, (...) plus on veut cerner l'individualité, plus il faut remonter à la surface." (MC,280)

"L'unité focale" en question n'est rien d'autre que la notion mystérieuse, non taxinomique de "vie"; elle signale la naissance de la biologie. Les oppositions entre la surface comme lieu des organes secondaires et la profondeur comme siège des organes premiers rendent possible l'anatomie comparée.

En taxinomie classique, les êtres individuels et les relations entre les êtres peuvent être représentés sur un tableau étendu. Qui plus est, l'espace entre êtres délimité par ces grilles taxinomiques est homogène. Donc, deux aspects en tout, l'un baptisé par M. Foucault "représentabilité" et l'autre "continuité de l'être", qui structurent le savoir classique avant son bouleversement.

"C'est cette trame, ontologique et représentative à la fois, qui se déchire définitivement avec Cuvier: les vivants, parce qu'ils vivent, ne peuvent plus former un tissu de différences progressives et graduées; ils doivent se resserrer autour de noyaux de cohérence parfaitement distincts les uns des autres, et qui sont comme autant de plans différents pour entretenir la vie. (...) L'être s'épanchait dans un immense tableau; la vie isole des formes qui se nouent sur elles-mêmes. L'être se donnait dans l'espace toujours analysable de la représentation; la vie se retire dans l'énigme d'une force inaccessible en son essence, saisissable seulement dans les efforts qu'elle fait ici et là pour se manifester et se maintenir."(MC,285)

Il n'est plus possible d'offrir au regard un tableau taxinomique complet, une série continue d'êtres adjacents. L'anatomie comparée établit une discontinuité fondamentale entre les organismes. Les espèces peuvent être groupées en grandes masses discontinues. Elle établit au

sein de chacun des groupes distincts, une cohésion qui les sépare définitivement les uns des autres. Ainsi, la poulpe et le poisson n'ont aucun lien; les uns sont vertébrés et ont du sang rouge, les autres sont des invertébrés au sang blanc. Par suite, contrairement aux XVII^{ème} siècle et XVIII^{ème} siècle où la continuité de la nature constitue le présupposé sur le fond duquel s'établissent les identités et différences, "la nature du XIX^{ème} siècle est discontinuë dans la mesure où elle est vivante" (MC,285) c'est-à-dire pour autant qu'elle s'autonomise par rapport aux lois de la mécanique en s'enveloppant sur elle-même, en établissant radicalement une frontière étanche entre l'inorganique et l'organique. Cette exception que décrète la vie toute-puissante envers le monde inerte est étrangère à l'épistémè où le discours était transparent à la représentation. La gradation de l'inerte au vivant était toute naturelle; pour passer de l'un à l'autre, il suffisait alors d'une combinaison de particules minérales. Au XIX^{ème} siècle, le vivant se ménage intérieurement un espace anatomico-physiologique refermé sur lui-même. Les éléments extérieurs à la carapace du vivant deviennent ses "conditions de vie". Leur combinaison délimite le seuil d'un état d'exception au règne général de la mort.

"On voit comment, fracturant en profondeur le grand tableau de l'Histoire Naturelle, quelque chose comme une biologie va devenir possible; et comment aussi va pouvoir émerger dans les analyses de Bichat l'opposition fondamentale de la vie et de la mort."
(MC,245)

C'est cette discontinuité radicale des formes vivantes qui laisse apparaître une historicité propre à la vie.

- **BOPP**

Cuvier est comparable à Bopp dont la "Grammaire comparée" (1833) occasionne la même rupture épistémique que les "Leçons d'anatomie comparée". C'est Schlegel lui-même qui nota en 1808 que

"le point décisif qui éclairera tout, c'est la structure interne des langues ou la grammaire comparée, laquelle nous donnera des solutions toutes nouvelles sur la généalogie des langues, de la même manière que l'anatomie comparée a répandu un

grand jour sur l'Histoire Naturelle." (MC,292)

Ainsi donc, tout comme les êtres naturels furent subitement perçus comme des organismes, de même les langages apparurent telles des formes vivantes classables sur la base de leurs généalogies communes. L'étude diachronique des langages entreprise par Bopp introduisit la même discontinuité dans l'étendue de la représentation classique que la cassure, commise par Cuvier, de la taxinomie classique: "le langage cesse d'être transparent à ses représentations; il s'épaissit et reçoit une pesanteur propre" (MC,294). Les langues s'apparentent à des organismes, elles jouissent donc chacune d'une individualité propre; et l'espace qui les sépare n'a pas à être comblé.

Au XIX^{ème} siècle, les langues se regroupent selon leurs similitudes formelles et non plus par leur degré d'éloignement mesuré à partir d'un commencement primitif. Par suite, la vieille continuité de filiation et de parenté entre langues fait place à une discontinuité: entre deux systèmes linguistiques³⁶, il n'y a pas de type intermédiaire. Chaque langue est ainsi douée d'une historicité interne.

Plutôt que de distinguer les langues selon leur mode d'analyse et synthèse de la représentation, la philologie approche chaque langue de l'intérieur en s'intéressant à la manière dont elle organise la liaison de ses éléments verbaux, que ceux-ci soient pourvus ou non de valeur représentative. C'est qu'à partir de Schlegel, chaque langue est dotée de principes spécifiques par lesquels elle organise l'enchaînement de chacun de ses éléments: sons, syllabes, mots. L'étude comparative de plusieurs langues peut alors avoir lieu sans l'intermédiaire de la représentation: il suffit que l'on confronte les régularités grammaticales de ces langues.

Par ailleurs, le concept classique de dérivation n'est pas le seul aspect du "quadrilatère du langage" à être altéré depuis que la Grammaire Générale fut supplantée par la grammaire comparée. La désignation qui se manifestait auparavant au sein d'une théorie des racines des noms, s'exprime désormais au sein d'une théorie de la flexion et dans l'étude des racines verbales qui "ne désignent donc pas à l'origine des "choses", mais des actions, des processus,

³⁶ par exemple, entre langues à radicaux monosyllabiques et langues à radicaux polysyllabiques.

des désirs, des volontés" (MC,302). De même l'articulation ne décrit plus des éléments fixes à l'intérieur de systèmes de langage écrits; elle exprime les variations internes des langues parlées. Enfin, l'attribution ne signifie plus qu'un langage tire son identité de sa capacité de représenter des choses mais plutôt de la manière spécifique dont les éléments représentatifs (les mots) et les éléments non représentatifs³⁷ s'unissent de manière syntactique pour insuffler à chaque langage sa vitalité propre. La philologie manifeste son apparition par sa nouvelle théorie du radical. Les recherches étymologiques n'empruntent plus les voies prescrites par la combinaison des lettres avec le sens mais approchent les éléments phonétiques (voyelles, consonnes) dans leur identité purement linguistique. Le repérage du radical se passe de toute référence à une langue première dont dériveraient supposément les langues actuelles; nul n'est besoin de régressions indéfinies vers une langue primordiale. Ainsi donc se constituent les trois modes du savoir moderne: la biologie, l'économie politique et la philologie. Autant de manières de connaître l'homme, ce fait tout à fait neuf, aux yeux de M. Foucault.

3.3. NAISSANCE DE LA CATÉGORIE "HOMME".

Pendant bien des siècles, existaient l'homme et son ordre, les êtres humains à la rigueur, mais pas l'homme. "L'homme est une toute récente créature que la démiurgie du savoir a fabriquée de ses mains, il y a moins de deux cents ans. (MC,319)" Une fois que prirent forme la vie organique, la production économique et les langues historiques, il fut possible de développer un concept de l'homme en tant qu'espèce d'être (psychologie), être travaillant (sociologie), être discourant (littérature). L'homme est désormais cet être à la fois sujet conscient du savoir et objet inconscient de processus historiques. Cette conception moderne de l'homme prévaut dans les pensées humanistes que M. Foucault désigne péjorativement par le mot "anthropologie". Un quadrilatère philosophique propre au savoir moderne apparaît en lieu et place de celui que dessinait le champ du discours classique. Nous avons désormais non plus un quadrilatère de l'ordre des choses mais celui de la représentation que l'homme se fait de son propre "mode d'être". Attribution, articulation, désignation et dérivation s'effacent

³⁷ les sons, les syllabes tels qu'impliqués dans la flexion.

respectivement au profit de l' "analytique de la finitude"³⁸, le "doublet empirico-transcendental", "le cogito et l'impensé" et enfin, "le recul et le retour de l'origine". Le transcendantal s'apparente à l'empirique, le cogito à l'impensé, le recul au retour de l'origine.

• L'ANALYTIQUE DE LA FINITUDE

Les premiers biologistes définissent les conditions de possibilité du vivant par la vie, Ricardo celles de l'échange par le travail, Bopp et ses contemporains celles du discours et de la grammaire par une histoire des langues qui perd de vue leurs origines communes. C'est à la faveur d'une telle "mutation archéologique" que s'efface le langage comme lieu de rencontre des êtres et de la représentation. Le discours classique avait pour rôle de porter la représentation des choses de la nature. Cela s'est avéré jusqu'à cet événement de la fin du XVIIIème siècle: le retrait du savoir hors de l'espace de la représentation. La représentation perd de sa transparence et se ramène à un simple effet dans une conscience qui saisit les phénomènes du vivant, les lois du besoin, la matérialité des mots.

L'homme, en tant qu'objet et sujet de toute connaissance possible, survient sur ces entrefaites. Il apparaît alors comme ce qui était impensé à l'âge classique, ainsi que le suggère cette place vide au coeur du tableau de Vélasquez.

"Dans la pensée classique, celui pour qui la représentation existe, et qui se représente lui-même en elle, s'y reconnaissant pour image ou reflet, celui qui noue tous les fils entrecroisés de la "représentation en tableau",—celui-là ne s'y trouve jamais présent lui-même. Avant la fin du xvIIe siècle, l'homme n'existait pas." (MC,319);

"(...) lorsque s'efface le discours classique (...), alors (...), l'homme apparaît avec sa position ambiguë d'objet pour un savoir et de sujet qui connaît: souverain soumis, spectateur regardé, il surgit là, en cette place du roi, que lui assignaient les Ménines, mais d'où pendant longtemps sa présence réelle fut exclue." (MC,323)

³⁸ L. Ferry (1985, p. 143-144) apporte un éclairage génétique à cette notion et aux trois autres qui la suivent dans l'énumération. Elles remontent toutes à *Kant et le problème de la métaphysique* de Heidegger.

L'homme classique n'était qu'un être parmi d'autres êtres, animal rationnel doué de la faculté de parler. L'attribution s'exprimait dans le discours par une simple affirmation de l'être ("Je pense, je suis"). Dès le XIX^{ème} siècle, l'existence devient historique, prédéterminée, finie. Connaître l'homme ne se ramène pas à une réflexion sur le plan de la représentation; désormais ses aspects culturels, physiques, sociaux précèdent sa propre existence.

"L'homme est dominé par le travail, la vie et le langage: son existence concrète trouve en eux ses déterminations; on ne peut avoir accès à lui qu'au travers de ses mots, de son organisme, des objets qu'il fabrique, _ comme si eux d'abord (eux seuls peut-être) détenaient la vérité; et lui-même, dès qu'il pense, ne se dévoile à ses propres yeux que sous la forme d'un être qui est déjà, en une épaisseur nécessairement sous-jacente, en une irréductible antériorité, un vivant, un instrument de production, un véhicule pour des mots qui lui préexistent." (MC,324)

Une créature mortelle en somme, pourrait-on ajouter, dont l'activité est dirigée par des désirs, dont les mots préexistent à sa propre naissance. Son désir de connaissance porte aussi bien sur les objets que sur lui-même. Les limites, jadis imposées par Dieu sur l'homme et son pouvoir de connaissance sont à présent assignées par l'homme lui-même. En contrepartie dirait-on, sa finitude "s'annonce [précisément] dans la positivité du savoir" (MC,324). L'homme est fini de par son corps, ses besoins, son langage. Il doit admettre ses limites alors que lui apparaît le réseau de relations qui le lie aux objets de son savoir, alors qu'il découvre à quel point son langage devenu opaque l'implique lui-même, le conditionne et qu'il reconnaît que son corps, ses besoins le déterminent dans son existence concrète.

"On sait que l'homme est fini comme on connaît l'anatomie du cerveau, le mécanisme des coûts de production, ou le système de la conjugaison indo-européenne." (MC,324)

Il est véritablement sujet et objet de sa connaissance. Ses limites sont ce à partir de quoi la positivité est possible.

"(...) chacune de ces formes positives où l'homme peut apprendre qu'il est fini ne lui est donnée que sur fond de sa propre finitude. Or, celle-ci (...) est ce à partir de quoi il est possible que [la positivité] apparaisse." (MC,325)

Pour Kant, cette finitude est au fondement de toute connaissance positive. Il établit un domaine transcendantal

"où le sujet n'est jamais donné à l'expérience où le sujet (...) n'est jamais donné à l'expérience (puisqu'il n'est pas empirique), mais (...) est fini (puisqu'il n'a pas d'intuition intellectuelle" (MC,256).

Depuis qu'on ne reconnaît plus au langage son pouvoir classique de représenter et de rendre la connaissance possible, on est confronté à un problème nouveau, la question du sol sur lequel repose la représentation elle-même. La fonction de représentation est interrogée à partir de ses limites de droit.

"L'analyse du mode d'être de l'homme, telle qu'elle s'est développée depuis le XIX^{ème} siècle ne se loge pas à l'intérieur d'une théorie de la représentation; sa tâche est tout au contraire de montrer comment il se peut que les choses en général soient données à la représentation, à quelles conditions,..." (MC,348)

On se tournera au XIX^{ème} siècle vers la connaissance positive de l'homme. Et les contenus empiriques mis au jour renverront à eux-mêmes lorsque l'on s'enquerra du principe de leur existence. Avec Kant, la modernité s'inaugure par une déclaration de souveraineté et de toute-puissance à la fois, de la part d'un être qui fonde étrangement son autonomie sur sa dépendance et son omnipotence sur sa finitude.

" Pour la pensée moderne, la positivité de la vie, du langage et du travail (...) fonde (...) le caractère borné de la connaissance; et inversement, les limites de la connaissance fondent positivement la possibilité de savoir (...) ce que sont la vie, le travail et le langage. (...) la finitude ne cessa plus de renvoyer (...) de la positivité des contenus aux limitations de la connaissance, de la positivité limitée de celle-ci au savoir borné des contenus. Alors, tout le champ de la pensée (...) fut inversé. Là où jadis il y avait corrélation entre une métaphysique de la représentation et de l'infini et une analyse des êtres vivants, des désirs de l'homme, et des mots de sa langue, on voit se constituer une analytique de la finitude et de l'existence humaine (...)" (MC,327-328).

Du classicisme à la modernité, on passe d'une simple analyse des représentations à une analytique tout court, soit la question de la légitimité, du fondement [de l'analyse] des représentations. En laissant apparaître le caractère métaphysique, dogmatique des théories de

la représentation, la critique de Kant _et non pas le doute cartésien_ marque le seuil de notre modernité.

"La configuration anthropologique de la philosophie moderne consiste à dédoubler le dogmatisme (...): l'analyse précritique de ce qu'est l'homme en son essence devient l'analytique de tout ce qui peut se donner en général à l'expérience de l'homme."
(MC,352)

Les limites positives de l'homme "répètent" les conditions de possibilité du savoir. On a trois cas de figure. L'empirique et le transcendantal sont à la fois identiques et distincts en ceci qu'on peut sans doute entreprendre l'étude empirique de l'homme comme cas empirique; mais l'homme est en même temps ce sans quoi aucun savoir n'aurait lieu. Et si le cogito "répète" l'impensé c'est que l'homme est à la fois produit et source d'une histoire dont l'origine est inatteignable. Enfin, il y a répétition du recul de l'origine par le retour de l'origine parce que l'homme est entouré de ce qu'il ne peut élucider (l'impensé) et existe pourtant comme cogito potentiellement lucide.

"C'est dans cet espace (...) ouvert par la répétition du positif dans le fondamental (...) qu'on va voir successivement, le transcendantal répéter l'empirique, le cogito répéter l'impensé, le retour de l'origine répéter son recul ; c'est là que va s'affirmer à partir d'elle-même une pensée du Même irréductible à la philosophie classique" (MC,326)

- **L'EMPIRIQUE ET LE TRANSCENDANTAL**

Après le retrait de la représentation comme mode du savoir, l'analyse a pour siège l'homme en tant qu'il est fini. La connaissance de l'homme ne s'obtient plus par l'articulation d'un tableau d'identités et de différences. L'homme est devenu un objet pour une conscience capable de transcender des déterminismes historiques. Il est cet "étrange doublet empirico-transcendantal", cet "être tel qu'on prendra en lui connaissance de ce qui rend possible toute connaissance"(MC,329). Le discours qui se donne pour vrai se justifie après Kant,³⁹ de deux

³⁹ Kant, le premier des modernes; "la critique kantienne marque (...) le seuil de notre modernité; elle interroge la représentation non pas selon le mouvement indéfini qui va de l'élément simple à toutes ses combinaisons

manières possibles. Soit par une analyse qui agit comme une quasi-esthétique transcendantale, soit alors par une critique des illusions ou quasi-dialectique.

La première façon de fonder la vérité remonte aux conditions naturelles de la connaissance. C'est une théorie fondée sur la nature humaine. Elle prétend retrouver les déterminations des sciences empiriques du côté d'une nature indépendante du discours, c'est-à-dire en fouillant le corps au niveau des supports physiologiques et anatomiques de la perception. Ce qui revient à justifier le savoir à partir d'une théorie empirique de la perception. Une telle description évoque un positivisme dogmatique⁴⁰ que M. Foucault résume de la manière qui suit:

"La vérité de l'objet prescrit la vérité du discours qui en décrit la formation"(MC,331).

Le point de vue historique prévaut dans la deuxième voie de justification. Elle retrouve les conditions de la connaissance dans une chronologie des victoires scientifiques au détriment de l'idéologie, dans une histoire des illusions défaites, anéanties au profit de la vérité. Il s'agit d'une vérité eschatologique (exemple: Marx) par laquelle le discours lui-même se porte garant de sa propre vérité.

L'ambiguïté que M. Foucault découvre dans le "discours vrai" du XIXème siècle, consiste en ce qu'il oscille entre ses formes positiviste et eschatologique. Cela est le sort qui guette tout "discours qui se veut à la fois empirique et critique" (MC,331). Allusion au discours moderne: la naissance de l'homme y coïncide avec l'ambition de découvrir les conditions de possibilité de la connaissance en s'appuyant sur les contenus empiriques disponibles en celle-ci.

C'est de là qu'est née l'analyse moderne du vécu (ou phénoménologie) comme une tentative de conciliation des pôles positiviste et eschatologique. C'est une discipline, du moins c'est ainsi qu'elle se veut, transcendantale et au contenu empirique; elle n'est ni réductrice, ni prometteuse. M. Foucault instruit le procès de la phénoménologie en deux temps. Ce qu'on

possibles [comme le ferait l'Idéologie], mais à partir de ses limites de droit. Elle sanctionne ainsi pour la première fois cet événement de la culture européenne qui est contemporain de la fin du XVIIIème siècle: le retrait du savoir et de la pensée hors de l'espace de la représentation." (MC,255)

⁴⁰ par exemple celui d'A. Comte.

doit reconnaître, à ce type mitoyen d'analyse, c'est qu'il

"est à la fois l'espace où tous les contenus empiriques sont donnés à l'expérience; il est aussi la forme originare qui les rend en général possibles et désigne leur enracinement premier; il fait bien communiquer l'espace du corps avec le temps de la culture, les déterminations de la nature avec la pesanteur de l'histoire, à condition cependant que le corps et, à travers lui, la nature soient d'abord donnés dans l'expérience d'une spatialité irréductible, et que la culture, porteuse d'histoire, soit d'abord éprouvée dans l'immédiat des significations sédimentées." (MC,332).

Mais en définitive,

"(...) l'analyse du vécu est un discours de nature mixte: elle s'adresse à une couche spécifique mais ambiguë, assez concrète pour qu'on puisse lui appliquer un langage méticuleux et descriptif, assez en retrait cependant sur la positivité des choses pour qu'on puisse, à partir de là, échapper à cette naïveté, la contester et lui quérir des fondements." (MC,332)

D'où il vient que l'analyse du vécu est instable et ne saurait connaître de fin.

"Ce qui est donné dans l'expérience et ce qui rend l'expérience possible se correspondent en une oscillation infinie" (MC,347).

La sentence qui s'ensuit est singulière et sans appel, les problèmes posés par le doublet empirico-transcendantal ne peuvent être évités sans renoncement au discours anthropologique.

"La vraie contestation du positivisme et de l'eschatologie, (...) si elle pouvait s'exercer, ne serait pas un retour dans le vécu, mais plutôt (...) s'opérerait à partir d'une question qui consisterait à se demander si vraiment l'homme existe.(MC,332)"

- **LE COGITO ET L'IMPENSÉ**

La venue au jour de la phénoménologie coïncide avec la fin du recours à la représentation combinée à l'impossibilité de faire appel à l'empirique chaque fois qu'il s'agit d'élucider ce qu'est l'homme. L'homme est doublet empirico-transcendantal. En lui s'opère un va-et-vient incessant des contenus positifs qui le caractérisent (langage, vie, travail) à l'acte de réflexion

par lequel il ressaisit sa propre pensée et de cet acte réflexif à sa substance empirique. Ce qui condamne l'homme à "cette méconnaissance qui expose sa pensée à être débordée par son être propre et qui lui permet en même temps de se rappeler à partir de ce qui lui échappe" (MC,333).

Du même coup, la question transcendantale posée par Kant se trouve transformée. Il ne s'agit plus de rechercher les conditions de possibilité du savoir vrai mais de savoir comment l'homme est capable de penser ce qui est dépourvu d'un cogito. Comment réside-t-il dans ce qui de lui paraît étranger? Comment l'homme peut-il être cette vie, ce sujet d'un langage, ce travail qui se manifestent tous comme extérieurs? La question de l'être a remplacé celle de la vérité; le thème de l'homme capable de se penser à partir d'une méconnaissance première a succédé à la question de la possibilité d'une science de la nature.

Le non-pensé et l'homme sont inséparables, ils voient le jour au même moment.

"L'homme n'a pas pu se dessiner comme une configuration dans l'épistémè, sans que la pensée ne découvre en même temps, à la fois en soi et hors de soi, dans ses marges mais aussi bien entrecroisés avec sa propre trame, une part de nuit, une épaisseur apparemment inerte où elle est engagée, un impensé qu'elle contient de bout en bout, mais où aussi bien elle se trouve prise." (MC,337)

L'impensé, l'autre de l'homme n'a cessé de hanter les pensées qui portent sur l'homme. À preuve, ces philosophies de l'homme qui ménagent une place de choix à son double, soumises qu'elles sont à la "loi de penser l'impensé" (MC,338): l'An sich accompagnant le Für sich chez Hegel, l'Unbewusste de Schopenhauer, l'homme aliéné chez Marx, l'implicite, le non-effectué chez Husserl.

De là, il vient que la pensée moderne est "à la fois (...) réflexion et transformation du mode d'être de ce sur quoi elle réfléchit" (MC,338); qu'elle n'a pas besoin d'instaurer une éthique distincte, jusqu'au XIXème siècle, d'une métaphysique. Il n'y a pas de morale possible pour la pensée de l'homme dans la mesure où "tout impératif est logé à l'intérieur de la pensée et de son mouvement pour ressaisir l'impensé" (MC,338). La pensée se fait acte périlleux qui promet la liberté. Non pas selon les lois supposées du cogito, mais plutôt à la manière de Sade

ou Nietzsche.

- **LE REcul ET LE RETOUR DE L'ORIGINE**

Au tournant de l'âge classique à l'âge moderne, faut-il le rappeler, le langage a perdu la transparence qu'il ménageait entre la représentation d'une chose et son signe; l'échange n'est plus le résultat d'une simple équivalence par quoi s'ajustaient, au niveau des représentations, deux valeurs marchandes; la nature ne s'ordonne plus selon un tableau des quasi-identités entre êtres. L'homme ne peut énoncer l'origine à partir du travail, du langage ou de la vie. Ceux-ci sont en effet plongés dans l'épaisseur de leur propre historicité. Alors que l'origine classique remonte au temps idéal d'une genèse, l'origine moderne se donne sous un jour tout autre.

"C'est qu'en effet, l'homme ne se découvre que lié à une historicité déjà faite: (...) quand il essaie de se définir comme être vivant, il ne découvre son propre commencement que sur fond d'une vie qui elle-même a débuté bien avant lui; quand il essaie de se ressaisir comme être au travail, il n'en met au jour les formes les plus rudimentaires qu'à l'intérieur d'un temps et d'un espace humains déjà institutionnalisés (...); et quand il essaie de définir son essence de sujet parlant, en deçà de toute langue constituée, il ne trouve jamais que la possibilité du langage déjà déployée (...) C'est toujours sur un fond de déjà commencé que l'homme peut penser ce qui vaut pour lui comme origine." (MC,341).

Ce thème heideggérien de l'homme comme être jeté dans le monde, la nature, le langage, les institutions sociales est encore plus explicite plus loin:

"Parmi toutes les choses qui naissent dans le temps et y meurent sans doute, [l'homme] est, séparé de toute origine, déjà là" (MC, 343).

Le commencement de l'homme apparaît difficile à déterminer. Il semble se répéter infiniment sur le fond d'un "déjà-commencé" ayant eu lieu sans lui.

L'apparition de son langage est toujours en retrait; elle est retirée d'autant plus profondément dans un temps énigmatique que le langage est point de départ de la réflexion. Si l'homme se

sert du langage, c'est qu'il le comprend; pourtant, il ne peut rendre compte objectivement de la genèse d'un langage qui non seulement est déjà savoir-faire mais est aussi le moyen de cette élucidation. Ce qui est vrai du langage l'est aussi de la faculté humaine de comprendre soi, les choses de la nature et les échanges matériels de sa société ⁴¹.

L'homme ne saurait être ramené aux objets surgissant à l'occasion de ses pratiques. N'est-il pas "ouverture à partir de laquelle le temps en général peut se reconstituer, la durée s'écouler, et les choses faire, au moment qui leur est propre, leur apparition. (MC,343)"? Les choses et l'homme se rapportent ainsi de manière différente à l'origine. Ce qui ouvre à la recherche de l'origine deux directions possibles: l'une, positiviste, qui prétend localiser le début de l'homme dans le temps des choses et l'autre, psychologue, pour qui les choses trouvent leur vérité dans le temps cognitif des hommes.

Dans les deux cas, le projet d'élucidation de l'origine est stérile et cette erreur est constitutive de l'homme. La temporalité première de l'homme ne cesse de reculer alors que les pratiques humaines supposées originelles se révèlent inaccessibles. Du coup, de cette difficulté de dater l'originaire qui toujours s'avère précédé, noyé, plongé dans les choses, découle la tâche qui s'impose à la pensée: celle de "contester l'origine des choses". Par cette remise en question, l'origine de l'homme ne précède plus la pensée, elle est ce qui reste toujours à comprendre. On a donc ainsi une pensée qui bascule du côté du futur, vise l'origine répétée et reculée dans l'avenir. "(...) L'origine devenant ce que la pensée a encore à penser, et toujours de nouveau, elle lui serait promise dans une imminence toujours plus proche, jamais accomplie(MC,343)". Il y a "retour de l'origine" selon deux cas de figure. À la fois comme cette tentative vaine chez Hegel, Marx, Spengler d'annuler le temps en présumant la fin, l'accomplissement ou la régression de l'histoire; et aussi comme l'expérience d'une oscillation perpétuelle entre retour et recul de l'origine, à travers les efforts de Hölderlin, Nietzsche, Heidegger (MC,345).

⁴¹ C'est *Etre et Temps* qu'on croit retrouver de nouveau ici: on ne peut saisir l'origine ou la source de la temporalité sans comprendre la structure du Dasein qui est ouverture, qui est cela par quoi il y a histoire et succession d'événements. Dasein est au fondement de l'appréhension des objets.

- **LES SCIENCES HUMAINES**

De l'âge classique à la modernité, un changement survient : à des lieues d'une analyse par laquelle la théorie de la représentation se fonde sur l'étude du discours apparaît une analytique du mode d'être de l'homme où la théorie du discours occupe une position seconde. Au XIX^{ème} siècle, il n'est plus question de montrer comment le langage devient discours mais de penser d'une part les conditions qui rendent possible la présentation des choses à la représentation; et d'interroger d'autre part le mode selon lequel ces choses sont données positivement et non pas selon les règles de la représentation. En somme, la théorie moderne du discours s'étale sur deux plans:

_ le plan empirique où des théories de la proposition, de l'articulation, de la désignation et de la dérivation deviennent connaissance empirique des formes grammaticales, soit respectivement analyse d'une structure grammaticale propre à chaque langue, théorie des flexions, théorie du radical, recherche de la parenté entre langues contemporaines à partir de la comparaison de leurs mécanismes. Bref,

"tout ce qui avait fonctionné dans la dimension du rapport entre les choses (telles qu'elles sont représentées) et les mots (avec leur valeur représentative) se trouve repris à l'intérieur du langage et chargé d'assurer sa légalité interne" (MC,349) ;

_ le plan des fondements, c'est-à-dire le domaine des analyses de la finitude, de la répétition empirico-transcendantale, de l'impensé, de l'origine.

Ces bouleversements affirment de manière intransigeante l'inconciliabilité fondamentale qui sépare l'existence d'un discours classique fondé sur la seule certitude représentative de l'apparition de l'homme, cet être réfléchissant sur ce qu'il est à partir de ce qui n'est pas sa conscience. Une inconciliabilité qui se dit autrement:

" Jamais dans la culture occidentale, l'être de l'homme et du langage n'ont pu coexister et s'articuler l'un sur l'autre. Leur incompatibilité a été un des traits fondamentaux de notre pensée. (MC,350)"

Qu'en est-il de la coexistence des sciences humaines avec les sciences au sens strict d'une part

et avec la philosophie par ailleurs? Les premières rejettent la prétention des sciences humaines à les fonder et recherchent leur fondement, définissent leur méthode, constituent leur histoire en toute défiance des visées "psychologistes", "sociologistes" ou "historicistes". De leur côté, les sciences humaines contestent l'ambition de la philosophie de leur fournir un fondement; elles essaient de se fonder elles-mêmes.

Le problème de leur coexistence avec les sciences et la philosophie laisse ouverte la question de la délimitation de leur place parmi les autres formes de savoir: depuis que la représentation s'est retirée du domaine du savoir tenu pour vrai, le champ épistémologique a quitté son homogénéité parfaite des temps classiques pour se morceler en trois dimensions: celle des sciences mathématiques et physiques, celle des sciences du langage, de la vie et du travail, celle de la réflexion philosophique. Ces trois directions de ramification du savoir moderne constituent un "trièdre épistémologique". Au sein de ce trièdre, les sciences humaines occupent "l'interstice" qui se présente entre les trois branches. On comprend la raison de l'absence des sciences humaines dans le diagramme de la p.225, dans *Les Mots et les choses*. Elles ne sont pas situées sur l'un ou l'autre pôle du champ philosophique, pas plus qu'elles ne sont présentes du côté de la biologie, l'économie et la philologie. On les localise plutôt dans un espace d'intersection du fait de l'équilibre précaire qu'elles entretiennent avec les discours formels, interprétatifs et empiriques. Cette spatialisation étrange des sciences humaines explique la difficulté éprouvée pour les situer: elles sont en rapport constant avec les autres formes de savoir. "C'est peut-être cette répartition en nuage dans un espace à trois dimensions qui rend les sciences humaines si difficiles à situer (...)" (MC,359)

Avec les mathématiques, les sciences humaines entretiennent "les rapports les plus sereins" (MC,362) comparativement aux autres dimensions du savoir. L'âge de l'homme advient alors que se retire la mathesis du champ du savoir. Les sciences de l'homme se constituent au moment où apparaissent, par une sorte de "dé-mathématisation" de la connaissance, les domaines empiriques de la vie, du langage, du travail. On pourrait objecter que Condorcet applique la probabilité à la politique, que Fechner établit le rapport logarithmique entre la croissance de la sensation et celle de l'excitation. Mais on oublie là que

"le recours aux mathématiques, sous une forme ou sous une autre, a toujours été la

manière la plus simple de prêter au savoir positif sur l'homme, un style, une forme, une justification scientifiques. (MC,362)".

Avec les sciences du langage, de la vie et du besoin, les sciences humaines entretiennent des rapports de voisinage, sans pour autant ni se confondre avec elles, ni même en être la forme la plus accomplie. Les sciences humaines n'ont pas pour objet le fonctionnement biologique, linguistique ou économique de l'homme.

"Elles reconduisent subrepticement les sciences de la vie, du travail et du langage du côté de cette analytique de la finitude qui montre comment l'homme peut avoir affaire en son être à ces choses qu'il connaît et connaître ces choses qui déterminent, dans la positivité, son mode d'être. (MC,365)"

En d'autres termes, les sciences humaines sont dans une position de redoublement par rapport à la biologie, l'économie, la philologie selon deux modalités. Elles interrogent la façon dont l'homme se représente les mécanismes de fonctionnement de la vie, du langage, de la production. Par ailleurs, elles réfléchissent sur la manière dont l'homme se représente la représentation des mécanismes de fonctionnement ci-devant. Soit le fait qu'il existe pour certains individus ou groupes sociaux, des savoirs spéculatifs comme la psychologie, la sociologie, l'histoire des idées et des cultures. Ce qui confère aux sciences humaines en tant que sciences du redoublement une position "méta-épistémologique".

Chapitre 4 ÉPISTÉMÈ ET ARCHÉOLOGIE PRATIQUE

M. Foucault ne se réclame ni historien des sciences, ni historien des idées. Il se veut archéologue du savoir. Le présupposé fondamental de son archéologie est qu'il existe, à un niveau "archaïque", un réseau sans fissure doué en lui-même d'un principe de cohérence qui participe, à telle époque particulière, de tous les aspects que prend une culture. Dans une culture, et à un moment donné, une seule configuration du savoir définit les conditions de possibilité de toute connaissance. C'est l'a priori historique de l'époque. Kant a donné au terme médiéval "a priori" le sens nouveau des conditions de possibilité d'une connaissance. Il entend par "a priori" les structures anhistoriques de l'acte de connaissance (théorique ou pratique); par exemple la catégorie de communauté, sans laquelle Newton ne pourrait concevoir la gravitation universelle. Foucault déplace le sens du terme en l'historisant. L'a priori est

“ ce qui, à une époque donnée, découpe dans l'expérience un champ de savoir possible, définit le mode d'être des objets qui y apparaissent, arme le regard quotidien de pouvoirs théoriques, et définit les conditions dans lesquelles on peut tenir sur les choses un discours reconnu pour vrai" (MC,171).

Ainsi le même réseau archéologique, classique, qui rend possibles la Grammaire Générale et l'histoire générale, est "le sol" sur lequel repose l'analyse de la richesse. La méthode archéologique doit, pour dévoiler la disposition de cet a priori historique, récuser la lecture rétrospective qui cherche dans l'analyse classique des richesses les "pièces et les morceaux" de l'économie politique. Trois domaines apparemment éloignés comme une théorie de la monnaie et de la valeur, une Histoire Naturelle et une Grammaire Générale, appartiennent en fait au même monde, antérieur au fait très neuf de l'existence de l'homme.

Les fouilles entreprises par l'archéologie concernent le réseau historique de nécessités, de conditions à partir desquelles il a été possible de penser dans des formes cohérentes et simultanées des savoirs apparemment opposés. D'un point de vue méthodologique, l'archéologie se pose elle-même comme étant en opposition, avec "l'histoire des opinions" (entendre: l'histoire officielle des sciences). Celle-ci suppose une liberté apparente, le choix

contingent, socialement conditionné. Elle reconstitue le jeu des opinions dans les luttes de pouvoirs et d'intérêt; elle se donne pour objet la description des processus et des produits de la conscience scientifique. Lorsqu'elle ne s'adonne pas à des biographies intellectuelles, la "doxologie" fait l'histoire des thèmes, des concepts et des théories. Elle s'emploie à retracer la progression irrésistible du savoir à partir de la suite des découvertes, la formulation des problèmes, la succession des controverses. Elle se contente de suivre, à travers le temps, les formes successives prises par les formes de connaissances; elle considère les sciences comme des phénomènes d'influence, d'hérédité et de tradition dont il suffit de restituer la filière. L'archéologie en revanche, entend dire ce qui les a rendues possibles. Elle découvre l'historicité du savoir ailleurs qu'à l'endroit indiqué par l'histoire officielle des sciences; ailleurs qu'en ce lieu d'où l'on peut encore entendre les grands débats célèbres, les prises de position des individus ou des groupes, les facteurs sociaux de leurs choix. Les controverses et les jeux de démarcations qu'elles admettent ressortissent en fait au niveau superficiel des conséquences et ne sauraient prétendre remplir pour l'analyse archéologique le rôle de fil directeur. Les thèmes, les problèmes, les préférences ne sont que les conséquences diverses d'un système général de pensée. L'archéologie s'emploie précisément à restituer les traits de ce système dans son actualité et des rapports qu'il entretient avec ses manifestations. D'où la position souterraine qu'elle réclame relativement à l'histoire officielle. Se réservant le fond des conditions de possibilité du savoir, elle relègue sa rivale établie aux phénomènes de surface.

De par sa disposition, le savoir n'est pas cette suite cumulative de progrès sous la poussée éclairée des oeuvres de la raison. Elle est succession de ruptures; elle se caractérise, à un moment historique donné, en fonction des traits de sa rupture par rapport à ses configurations antérieures ou postérieures. La manière foucauldienne de faire de "l'histoire de la pensée" consiste à établir le statut détaillé des discontinuités, à retrouver la coupure nécessaire au sein d'un ensemble que l'histoire officielle des sciences donne pour continu par la seule filière temporelle des influences ou transmissions. L'archéologie interroge le savoir non pas selon la suite chronologique des influences réciproques mais à partir des conditions de possibilité qui lui sont historiquement contemporaines.

Le partage tracé par cette méthode n'est pas le fruit de spéculations par lesquelles seraient

arbitrairement établies, en deux points du temps, des ruptures symétriques; il est fondé par tel événement précis à partir de quoi s'efface ou apparaît tel régime des connaissances. Un événement participe de la mobilité inattendue des dispositions épistémologiques. M. Foucault se refuse à dire "la vérité solitaire" de cet événement, à en fournir l'explication laissant cette prétention à des réflexions qui, à le suivre, se resaisissent elles-mêmes à la racine de leur histoire. Il suffit, préconise-t-il, de s'en tenir simplement au parcours de l'événement selon sa disposition manifeste. L'événement qui fait basculer une épistémè est un décalage infime et non une décision ou un choix conscient. Il concerne des formes de savoir et non la conscience des gens, si ce n'est peut-être indirectement, par le détour du concept. Tout le défi de l'entreprise archéologique est de dater, caractériser, et retrouver les signes du fait actuel par lequel un élément étranger au savoir d'une époque donnée fait irruption au sein de sa configuration, la destabilise et finit par la renverser. Occasionnant ainsi à tout jamais l'éviction de telle pensée, sa chute dans l'erreur, la chimère, le non-savoir, soit en bref l'impossibilité de penser la pensée qui prévalait auparavant. Et disposant du même coup pour plusieurs décennies tout un fond commun d'un nouvel "espace de savoir" où l'on perçoit, décrit et classe d'une façon autre. Il s'agit aussi pour l'archéologie de laisser apparaître les lois par lesquelles une nouvelle disposition articulée se constitue.

Il s'agit par-dessus tout, ou en même temps, de renverser l'histoire des sciences. Voici, dans les paragraphes qui suivent, quelques illustrations du fait que l'archéologie de M. Foucault promeut son originalité méthodologique à partir des charges qu'elle porte contre l'histoire des opinions; ce sont des exemples de sa position à partir de l'opposition méthodologique qu'elle déclare à l'histoire, comme pour s'affirmer exempte des erreurs commises par son adversaire et s'imposer comme digne de lui succéder.

4.1. LES ANACHRONISMES PERPÉTRÉS PAR LA "DOXOLOGIE".

Exemple 1: naissance de l'économie politique

Selon les historiens des sciences économiques, c'est au XVIIIème siècle que l'on passe du mercantilisme (et ses travers: une problématique purement morale du juste prix, une confusion entre monnaie et richesse) aux premières élucidations de l'économie scientifique: la monnaie, son caractère conventionnel et non arbitraire tout à la fois; la distinction entre théorie du prix d'échange et théorie de la valeur intrinsèque; la corrélation entre valeur et utilité; l'analyse du mécanisme de la production par les Physiocrates puis plus tard par Adam Smith qui aurait découvert le processus de la division croissante du travail, ou par Ricardo pour avoir porté à la lumière la place du capital dans l'économie, ou encore par J.-B. Say à propos des lois qui régissent les échanges dans une économie de marché.

Or, faire crédit à Ricardo, J.-B. Say et leurs contemporains d'avoir posé les jalons de l'économie politique, c'est simplement s'adonner à une lecture rétrospective. C'est reconnaître au sein de l'analyse classique des richesses une cohérence qui lui est étrangère, celle qui caractérise l'économie politique moderne.

Les concepts de monnaie, de prix, de valeur, de circulation, de marché, ne sont pour ainsi dire "pensables", qu'à partir de nécessités fondamentales édictées par la disposition du savoir de l'âge classique.

Exemple 2: naissance de l'Histoire Naturelle

D'aucuns considèrent Jonston, Belon, Duret ou Aldrovandi comme figures contemporaines d'un stade obscur du savoir de la nature. Il s'agirait d'autant d'histoires de plantes ou d'animaux où la légende concurrence la description rigoureuse.

Il a fallu en fait un événement important pour que prenne naissance l'Histoire Naturelle avec la publication par Jonston en 1657, de l'Histoire Naturelle des Quadrupèdes et que soit compromise toute possibilité de penser les histoires de Belon⁴², de Duret⁴³ ou d'Aldrovandi⁴⁴. Cet événement

⁴² *Histoire de la nature des Oiseaux.*

que l'on peut, selon les dires de M. Foucault tout au moins, dater avec une précision relative, c'est la soudaine séparation de deux ordres désormais différents de connaissance.

Au XVI^{ème} siècle, les choses et les signes qu'elles portent s'appartiennent. En sorte que faire l'histoire d'une plante ou d'un animal, c'est tout à la fois énumérer ses éléments, et reprendre indéfiniment la cohorte des ressemblances qu'on observe en cet être ou que l'on tient des traditions de tout genre à son endroit. Dès le XVII^{ème} siècle, un "événement" impose un partage qui nous est familier aujourd'hui, entre l'Observation, le Document et la Fable. Cet "événement", vu à partir de l'âge classique, c'est l'acquisition par les signes d'un statut nouveau: ils sont désormais des modes de la représentation et non plus intimement imbriqués avec les choses. Et l'Histoire Naturelle apparaît depuis cette date à laquelle il se creusa entre les choses et les mots un écart béant, lieu du vide laissé par le cortège sémantique qui reliait auparavant les êtres vivants au monde. Les mots vont désormais s'entrecroiser avec les représentations et quadriller spontanément la connaissance des choses.

Ainsi M. Foucault se prive de répéter l'étonnement de Buffon (1707-1788) à propos du chaos de légende que celui-ci découvre chez Aldrovandi (1522-1605) (dont Les Histoires naturelles sont publiées entre 1552 et 1607), mélangeant à propos du serpent et du dragon, descriptions exactes et fables, anatomie et mythologies. Au contraire, il l'explique: les deux hommes sont aussi bons observateurs, autant attachés "à la fidélité du regard et à la rationalité des choses" (MC,55). La nature pour le premier est écrite, d'où la forme du commentaire comme tâche indéfinie de l'entreglose. L'autre n'appartient pas à la même épistémè. D'où son incompréhension.

Exemple 3: le rationalisme en question.

Sous ses formes traditionnelles, l'histoire des sciences retient de l'âge classique son rationalisme, le fait qu'il suppose une ordonnance générale de la nature, qu'il accorde, depuis Galilée et Descartes, un privilège absolu à la Mécanique. Au-delà de ces signes, elle considère l'ampleur inédite que prirent les sciences de la vie aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles comme le résultat de facteurs divers.

Elle cite volontiers parmi ceux-ci l'importance reconnue à l'observation depuis Bacon et le développement de ses instruments, en particulier et notoirement l'invention du microscope [la technologie optique est effet de surface pour l'archéologie; c'est parce que l'Histoire Naturelle se

⁴³ *Histoire admirable des Plantes.*

⁴⁴ *Histoire des Serpents et des Dragons.*

veut nomination des formes géométriques visibles à la surface visible des êtres vivants qu'elle se donne les moyens techniques de traquer leurs plus menus aspects. Et non pas l'inverse. À preuve, le recours aux instruments d'optique pour résoudre les problèmes de la génération. Elle parle aussi de l'influence méthodologique des sciences physiques: il est possible de faire bon usage, dans le domaine des êtres vivants, des méthodes théoriques et expérimentales qui firent leurs preuves en mécanique. Et lorsqu'il s'agit d'expliquer cette nouvelle curiosité, elle se tourne tantôt vers l'économie: le souci de rentabilisation agricole déclenche les premiers pas de l'agronomie; tantôt vers la géographie: la découverte des terres exotiques et les aventures de Tournefort au Moyen-Orient, d'Adanson au Sénégal. Elle recourt aussi à des facteurs moins empiriques, soit à la valorisation éthique de la nature: Rousseau est de ceux qui l'investissent de vertus particulières. L'histoire officielle des sciences retrouve en outre au sein de ces sciences nouvelles de la vie, des débats qui auraient déterminé les formes qu'elles auraient prises aux XVIIème et XVIIIème siècles. Le mécanisme cartésien préalable _et en opposition tout à la fois_ aux vitalismes de Blumenbach, Bordeu, Diderot, Bichat et Barthez; le mécanisme des préformationnistes en désaccord avec le vitalisme de ceux qui pensent le processus de génération à partir du développement spécifique des germes; Linné pour qui la taxinomie peut couvrir toute la nature dans sa richesse et sa diversité face au pessimisme de Buffon; le transformisme en conflit avec le fixisme, etc...

Cette façon de faire de l'histoire a pour conséquences, d'après M. Foucault, des difficultés diverses: rien ne semble relier en un réseau cohérent les différents types de recherches; des connaissances étrangères les unes aux autres se retrouvent enchevêtrées; des concepts, tels celui de "vie" propre au XIXème siècle, sont appliqués à un savoir qui leur est historiquement distinct: il est rigoureusement anachronique de faire l'histoire de la biologie au XVIIIème siècle. Parce qu'on ne pense pas à cette époque les individus de la nature dans la ligne de ce qui sera plus tard leur mode d'être premier, soit "la vie" ; mais à partir d'une disposition générale, qui prescrit certes concepts et méthodes, mais qui, plus profondément, définit un certain mode d'être pour le langage, les végétaux et animaux, les objets du besoin: le mode d'être de la représentation.

On serait aussi tenté de lire comme un pas vers le rationalisme les changements connus du XVIème siècle au XVIIème siècle par le savoir. Tout donne ce détour comme celui de l'apparition de la nature dans le domaine scientifique aux dépens des superstitions et magies.

En réalité, les modifications "souterraines" du savoir qui ont donné lieu à ces changements superficiels se caractérisent par la déchéance du rapport à l'interprétation et l'avènement du rapport

à l'ordre. La similitude, en tant que catégorie fondamentale du savoir du XVIème siècle, se décompose en une analyse conduite en termes d'identité et de différence; l'infinité des comparaisons se réduit à un nombre déterminé, énumérable de ressemblances; l'histoire et la science se séparent depuis que prévaut le discernement des différences et des identités.

De même, il serait inexact d'attribuer la mutation qui a marqué le savoir au début du XIXème siècle au progrès linéaire de sciences marchant vers leur rationalité propre. Tout aussi insuffisant est le recours à la découverte d'objets encore inconnus, comme le système grammatical du sanscrit pour la philologie, ou le rapport, en biologie, entre l'anatomie et la physiologie, ou encore, en économie politique, la fonction du capital. Pour rendre compte des modifications du savoir en sa nature et forme, il ne suffit pas d'invoquer les rectifications dans les méthodes d'approche des objets d'étude, d'éventuelles clarifications de concepts, la pertinence des choix des modèles de formalisation.

Le recul dès Ricardo, dans le domaine économique, des analyses de la valeur fondées sur l'échange au profit de celles qui s'appuient sur le coût de la production découle archéologiquement de l'irruption, dans l'espace du savoir, de la production en tant que forme épistémologique fondamentale. La production amène avec elle des méthodes comme l'analyse des formes de production; méthodes auxquelles correspondent de nouveaux objets connaissables comme le capital etc...

En biologie, c'est la Vie, comme figure fondamentale du savoir qui, à partir de Cuvier, laisse apparaître de nouveaux objets, comme le rapport du caractère à la fonction, et corrélativement, de nouvelles méthodes, comme la recherche des analogies.

Enfin, dans le domaine des langues, depuis Grimm et Bopp, le langage en tant que mode fondamental du savoir remplace le Discours, ce qui occasionne l'étude d'objets inédits jusque-là, comme les familles de langues obtenues par l'analogie des systèmes grammaticaux, les lois de l'alternance vocalique ou de la mutation des consonnes, et des méthodes nouvelles comme l'analyse des règles de transformation des consonnes et des voyelles.

4.2. LE CONCEPT D'ÉPISTÉMÈ

Il est pour le moins singulier qu'un mot qui se laisse définir dans un domaine que l'on veut transcendantal ne s'offre au lecteur et ne s'éclaircisse à son auteur qu'à la faveur d'études empiriques. Telle est la détermination de M. Foucault à circonscrire *Les Mots et les choses* dans les limites d'une investigation empirique, qu'il ne formule aucune définition explicite de sa notion la plus importante à mes yeux, celle qui nous préoccupe ici, le concept d'épistémè. Dans ces conditions, un travail d'explication se ramène à une tâche d'explicitation: traquer les usages de ce mot et s'employer à en extirper quelque interprétation plausible.

Au total, on peut dénombrer⁴⁵ dans *Les Mots et les choses*, quarante-huit occurrences du mot "épistémè". Sur ce tout, le mot apparaît vingt-huit fois de manière équivoque, c'est-à-dire: de part le contexte de son utilisation, il ne dévoile pas de signification particulière qui tendrait à infirmer ou infléchir celle qu'on lui connaît par ailleurs. Ce sont des situations où il est permis, voire requis, de l'entendre sous son sens usuel de "savoir en général". Des cas où "épistémè" est précédé ou suivi d'un qualificateur simple, comme un adjectif, ou d'un qualificateur composé: un groupe nominal, une proposition. (ex.: "l'épistémè du XVIème siècle", "l'épistémè classique", etc.)

Le reste des occurrences laisse cependant échapper trois sortes d'éléments de son contenu. Premier cas, l'usage topographique du mot "épistémè" le désigne comme un endroit où se disposent des figures épistémologiques, un lieu profond où se fonde la possibilité des grands projets encyclopédiques, un milieu archéologique où s'enracine non seulement la possibilité mais aussi l'identité véritable de tel phénomène du savoir⁴⁶, un champ caractéristique du savoir d'une époque donnée. Ainsi, la magie naturelle, malgré sa survie au niveau des croyances populaires, n'appartient plus, dès le XVIIème siècle à l'épistémè.

Autre cas, l'épistémè se donne sous la plume de M. Foucault comme ce domaine un peu

⁴⁵ Voir annexe.

⁴⁶ Exemple: il vaut mieux interroger le mercantilisme au niveau de son sous-sol épistémique plutôt que de s'en

étrange doué d'une "configuration d'ensemble", d'une "configuration générale", d'une "disposition générale", de "dispositions propres", d'une "grande disposition", d'une "disposition singulière",... Il apparaît aussi que ces dernières figures définissent la positivité de certaines entreprises du savoir (par exemple, les sciences humaines); qu'elles sont des "dessins" (MC,395) à partir desquels l'épistémè rend possibles tels phénomènes épistémologiques. Exemple :

« le mercantilisme, interrogé au niveau de l'épistémè apparaît comme le lent, le long effort pour mettre la réflexion sur les prix et la monnaie dans le droit fil de l'analyse des représentations » (MC,192)

Ce pouvoir de l'épistémè nous amène au dernier cas de figure des acceptions du mot "épistémè": il s'entend sous les contours d'une instance de décision indépendante de la conscience. L'épistémè est ce qui effectivement définit et contrôle, en dehors de la volonté des hommes, les conditions historiques de possibilité de tels phénomènes du savoir, c'est l'instance qui autorise la mécanique ou l'Histoire Naturelle à l'âge classique, qui ordonne l'introduction de telles mesures économiques, qui décrète la tenue de tels débats, qui en somme impose son règne autocratique sur tout l'ensemble d'une culture à une époque donnée.

Maintenant, si on doit admettre que "épistémè" est l'autre nom de "savoir", il faut bien distinguer. Il y a pour l'archéologie un savoir déterminant et un savoir superficiel qui doit sa possibilité à la première. On peut alors parler, dans le premier cas, de "configurations" de l'épistémè de la Renaissance, ou de l'Âge Classique. La dernière compréhension est de rigueur en revanche lorsqu'on parle de deux grandes discontinuités dans l'épistémè d'une culture donnée. L'épistémè, c'est ce fond pour un savoir possible. Les éléments de la culture se constituent en formes de savoir à partir d'une configuration de fond ou réseau. Cette disposition "souterraine" est elle-même le tracé d'un savoir fondamental, dit aussi "épistémè". "Inconscient positif", "ensemble de lois de formation", "réseau commun d'analogies et d'isomorphismes", "a priori historique", autant d'expressions diverses qu'englobe la notion d'épistémè. L'épistémè relève non pas d'une intelligence divine mais d'un a priori. Cet a priori

tenir aux explications officielles qui le désignent comme une préfiguration de l'économie politique.

n'est pas une forme anhistorique (Kant). Ce n'est pas une réalité idéale ou conceptuelle (Platon, Aristote), c'est un système de régularités qui précède et domine la situation, la fonction, la capacité de perception, les possibilités pratiques des sujets responsables du discours scientifique.

Une caractéristique importante de l'épistémè, c'est son unicité et sa généralité. Pour exemple, si on considère le savoir du XVIIème siècle et du XVIIIème siècle sans y rechercher les éléments qui préfigurent la connaissance du XIXème siècle (entre autres, la biologie, la philologie ou l'économie politique), on voit émerger des figures épistémologiques inattendues pour l'histoire des sciences: une taxinomie ou Histoire Naturelle, une Analyse des Richesses et une Grammaire Générale. De plus, si on rejette par dessus bord les frontières édictées par l'histoire officielle et qu'on ose établir des comparaisons entre classifications biologiques et signes linguistiques, structures du langage et échanges de biens, il apparaît entre ces domaines du savoir tout un réseau commun d'analogies et d'isomorphismes par quoi théorie de la monnaie et taxinomie végétale, analyse de la formation des idées générales et analyse des échanges se révèlent moins distantes qu'on ne suppose volontiers.

Ce qu'il y a de commun à l'Histoire Naturelle, l'Analyse des Richesses et la Grammaire Générale c'est, à un niveau "d'en-dessous" _ celui qui échappe complètement à l'histoire des sciences, quelque chose comme un "inconscient positif" du savoir. Cet inconscient dictait les mêmes lois aux naturalistes, économistes et grammairiens de l'âge classique sans que ceux-ci en soient jamais explicitement avertis. C'est cet ensemble de lois de formation, jamais formulées ouvertement, que M. Foucault découvre enfoui à un niveau "archéologique", au sein de théories diverses, objets d'étude et concepts certes distincts mais contemporains de par les conditions qui les rendent possibles.

L'épistémè, c'est le sol sur lequel poussent des formes de discours. C'est cela même sans quoi on ne comprendrait la bonne conscience qui fait coexister une anatomie des serpents avec une description des dragons. Cela même grâce à quoi, on ne cherche pas au XVIIIème siècle quelque élément précurseur ou quelque préfiguration des sciences humaines. Une disposition du savoir permet sans doute de parler, avant le XIXème siècle, de l'être humain, de l'esprit et du corps, de l'humanité, des humains, d'humanisme. Mais l'homme, tel qu'il apparaît dans le

savoir moderne, est chose impossible à connaître dans la pensée classique et toutes celles qui l'ont précédée. L'homme est proprement "impensable" à l'âge classique où il n'est qu'un être parmi d'autres êtres, un animal rationnel doué de la faculté de parler. Dès le XIX^{ème} siècle, connaître l'homme ne se ramène pas à une réflexion sur le plan de la représentation; ses aspects culturel, physique, social précèdent sa propre existence. Une existence désormais historique, prédéterminée, finie. La finitude est celle du corps, des besoins, du langage.

De même, une telle configuration du savoir rend impossible toute théorie de la signification. À l'âge classique: l'extension universelle du signe se loge ailleurs que dans l'ordre des choses elles-mêmes, soit dans le champ de la représentation. Les signes ne fonctionnent plus à ce stade comme des symboles mais comme des représentations d'autres signes. Le langage s'étant retiré du monde, le signe n'a plus besoin de l'intermédiaire des choses et de leur ressemblance pour se rapporter à son contenu. Le sens est absorbé de manière complète dans le signe⁴⁷ en tant qu'il représente. Inversement, le signifiant n'a pas d'autre fonction que celle d'indiquer sa représentation.

Pour qu'on s'interroge sur la nature de la signification, il faut que celle-ci soit une forme identifiable dans la conscience. Mais la signification ne peut être thématifiée, parce que jamais elle ne se distingue du signe par quoi les phénomènes sont donnés dans une représentation. Donc, jamais la signification n'apparaît. Il est impossible de constituer la signification par un acte de la conscience. Il n'y a pas, par conséquent, de sens extérieur ou antérieur au signe. Pas de texte préalable à extraire pour étaler au grand jour le sens des choses.

Dans les lignes qui suivent, des exemples mettent en lumière les éléments qui caractérisent la notion d'"épistémè": deux phénomènes réputés historiquement distincts ou opposés sur le devant de la scène⁴⁸ se découvrent sous la même épistémè, entendue comme facteur général de fond et non comme simple effet de surface; une même notion ne survit à une cassure épistémique que pour autant qu'elle s'entend selon des acceptions distinctes.

⁴⁷ dont la diversité peut s'organiser en un réseau ordonné, ou "tableau" de signes.

⁴⁸ celle de l'histoire des sciences.

- **L'ÉPISTÉMÈ COMME FACTEUR DE FOND**

L'existence historique d'une épistémè, n'est pas réductible à la situation sociale des producteurs ou psychique des agents. Foucault récuse l'interprétation "traductiviste" de la culture. L'archéologie ne s'arrête pas au niveau des phénomènes sociologiques. Un système de pensée peut être choisi par tel individu selon son appartenance à tel groupe social mais pour que ce système ait été pensé, il a bien fallu des conditions étrangères à la conscience d'une appartenance sociale. Illustrons cela à l'aide de l'épistémè classique.

C'est à tort que l'on explique l'ampleur des modifications qu'a connues la connaissance dès le début du XVII^e siècle, par la publicité des débats de l'âge classique, l'intérêt porté par elle à la science, son caractère fortement exotérique, son ouverture au profane comme l'illustre la vulgarisation de l'astronomie par Fonteneau ou la mécanique de Newton par Voltaire.

A l'âge classique, connaître et parler s'appartiennent mutuellement: le savoir et le langage donnent à la représentation des signes par lesquels elle se déroule selon un ordre rigoureux. Le devenir du savoir est réglé par l'interpénétration de la connaissance et du langage. En revanche, le savoir de la Renaissance opère dans l'ombre; l' "Académie " est un espace fermé d'où émane pour les non-initiés un savoir qui pour l'essentiel est ésotérique. C'est que la principale fonction du savoir au XVI^e siècle est de percevoir le sens des signes disposés par Dieu sur la face terrestre et les retransmettre sous des formes différentes qu'il faudra à nouveau interpréter. De là ce culte du secret qui oppose superficiellement le savoir de la Renaissance à celui de l'âge classique.

Contrairement à ce que prétend l'histoire des sciences, le savoir classique n'est pas dominé par un rationalisme imputable à l' "influence cartésienne" ou au "modèle newtonien". Sans doute, à la seconde moitié du XVII^e siècle, le mécanisme propose un modèle théorique à des domaines du savoir comme la médecine, la physiologie. De même, la culture du xvii^e siècle a connu une tendance aux formes variables de mathématisation de l'empirique dans des branches comme l'astronomie, une part de la physique; Condorcet s'emploie à appliquer cette méthode, Condillac ou Destutt l'envisagent comme horizon de la recherche; une exception à la règle toutefois: Buffon se refuse à admettre sa possibilité même.

Mais en réalité, ce qu'il y a de déterminant dans tout le savoir du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècle, c'est le rapport durable que ce savoir entretient jusqu'au tournant du XIX^{ème} siècle avec la science universelle de la mesure et de l'ordre, dite aussi mathesis. L'apparition de la mathesis comme science générale de l'ordre n'a pas eu seulement un rôle fondateur dans les disciplines mathématiques, mais elle a été corrélative de la formation de domaines divers et purement empiriques comme la Grammaire Générale, l'Histoire Naturelle et l'Analyse des Richesses. On ramène, dans l'étude des relations entre les êtres, les problèmes de la mesure à ceux de l'établissement d'une succession ordonnée entre les choses, même non mesurables. Pour ordonner les natures simples, il suffit de recourir à une mathesis dont la méthode universelle est l'Algèbre. Pour la mise en ordre des natures complexes⁴⁹, il faut constituer une taxinomia et pour ce faire instaurer un système de signes. Le réseau des signes ordonnera les natures complexes de la même façon que l'algèbre est instrument d'organisation de l'ordre des natures simples. En ce sens, le projet leibnitien d'une mathématique des ordres qualitatifs montre l'emprise méthodologique de la mathesis dans le savoir classique.

Il ne faut donc pas inverser l'ordre d'implicance: l'importance que revêtent, aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle, les méthodes de classification ne découle pas de la préséance épistémologique de la botanique observable à la même époque. C'est au contraire de la manière dont l'Histoire Naturelle ordonne les êtres naturels que vient cette prépondérance du végétal. L'Histoire Naturelle caractérise les animaux et les plantes par le biais des formes spatiales des organes visibles à leur surface. L'espace de variables distinctifs visibles est plus important dans la flore que dans la faune. Les plantes, en effet, portent à leur surface la plupart des organes importants. La distribution de leurs espèces dans les grilles taxinomiques est d'autant plus aisée que celle des animaux puisqu'elle se fonde sur le jeu des identités et différences morphologiques visibles sur la tige, la graine, la racine, le fruit. D'où la fortune de la botanique à cette période du savoir. À partir du XIX^{ème} siècle, on recherche les caractères et structures dans la profondeur du corps et non plus à sa surface. Les valeurs animales vont reprendre le dessus dans l'imaginaire: la notion de "vie" se conçoit en intimité étroite avec celle d' "animalité". Le privilège revient désormais aux structures enfouies sous la peau, aux fonctions invisibles.

⁴⁹ les représentations en général, telles qu'elles sont données dans l'expérience.

Retenons que ce qui rend possible toute l'épistémè classique, c'est d'abord le rapport à une connaissance de l'ordre. Des domaines empiriques nouveaux apparaissent qui, sans être construits selon un "modèle" que leur aurait prescrit la mathématisation ou la mécanisation de la nature, sont constitués et disposés sur le fond d'une possibilité générale, celle d'une science de l'ordre qui établit entre les représentations un tableau ordonné des identités et des différences: la Grammaire Générale, l'Histoire Naturelle et l'Analyse des Richesses. Il s'agit d'ordonner au moyen du système des signes les représentations des mots, des êtres et des besoins.

Les apports individuels de Hobbes, Berkeley, Condillac, ou des Idéologues ne sont possibles qu'à partir du régime de signes dont la Logique de Port-Royal a défini les variables. C'est le rapport de l'ensemble de la culture avec une science universelle de l'ordre qui autorise les travaux de Lancelot, Ray et Petty autour de 1660 et ceux de Bopp, Cuvier, et Ricardo autour des années 1800-1810.

• IL N'Y A JAMAIS QU'UNE ET UNE SEULE ÉPISTÉMÈ DANS UNE CULTURE ET À UN MOMENT DONNÉ

Une seule et même disposition du savoir a régi pendant la Renaissance la connaissance de la nature, et la réflexion ou les pratiques relatives à la monnaie. Celle-ci porte au XVIème siècle un signe qui renvoie tout à la fois à une quantité constante de métal tenant lieu d'étalon des équivalences (lecture de Malestroit) et à une quantité variable de métal selon les cours (interprétation de Bodin à partir de l'effet inflationniste de l'or prélevé des Amériques). Une masse métallique détermine la valeur du signe monétaire par référence à l'ordre des autres marchandises. Cela correspond à ce qui prévaut dans l'ordre des signes: au XVIème siècle les signes renvoient aux similitudes, et inversement. En posant que l'échange est dans le domaine des biens marchands ce que la ressemblance est dans l'ordre des connaissances, on admet que ces deux domaines sont régis par le même a priori historique.

C'est avec le même succès qu'on vérifie l'uniformité de l'épistémè qui régit l'âge moderne. L'introduction du système des flexions dans l'analyse du langage, du travail dans l'analyse de l'échange ou de l'organisation dans celle des caractères, bref l'adoption dans les champs du savoir d'un élément irréductible à la représentation témoigne qu'un événement identique dans tous les domaines a eu lieu à la fin du XVIIIème siècle, les frappant simultanément d'une même rupture.

Cet événement n'est pas à chercher du côté des progrès dans la rationalité ou de l'émergence de thèmes culturels nouveaux. Ni au niveau des objets de la connaissance, ou même la manière de les rendre intelligibles. On peut croire qu'il consiste en l'irruption des méthodes d'analyse rationnelle jusque là réservées à la mécanique dans les domaines de la biologie, de l'histoire des langues ou de la production industrielle. Mais ce n'est là que phénomènes de niveau superficiel, de même type que les glissements des intérêts culturels, les modifications des jugements et des opinions.

De manière plus fondamentale, et au niveau de l'a priori historique des connaissances, ce dont témoignent Adam Smith, les premiers philologues, Jussieu, Vicq d'Azyr ou Lamarck c'est la perte par la représentation de son pouvoir de justification des relations unissant les divers éléments donnés en elle. Les analyses en identités et en différences, les compositions de l'ordre dans un tableau ne sont plus de mise. Ce qui autorise ces relations repose désormais à l'extérieur de la représentation au cœur même des vivants, des richesses et des mots. Le redoublement de la représentation fait place au vis-à-vis caractéristique du savoir moderne entre les choses d'une part et la succession temporelle de la représentation par quoi les objets affleurent de manière toujours incomplète à une conscience. L'être même de ce qui est représenté bascule à présent hors de la représentation elle-même.

Mais Smith, W. Jones, Jussieu, Vicq d'Azyr ou Lamarck n'appartiennent qu'à un moment transitoire, à une configuration épistémologique ambiguë entre le XVIIIème siècle et le XIXème siècle. Ils se servent des notions de travail, d'organisation, et de système grammatical, non du tout qu'il faille sortir de l'élément du tableau défini par la pensée classique, mais parce qu'il s'agit de contourner la visibilité des choses et par là, de sortir du redoublement de la représentation⁵⁰; il s'agit d'y établir une relation analysable et fondée. Ils ont toujours le souci classique de détermination de l'ordre général des identités et des différences.

Le véritable détour, soit la dissolution du champ homogène des représentations ordonnables est signalé par Kant lorsqu'il interroge les conditions d'un rapport entre les représentations du côté de ce qui les rend possibles en général. À partir du même retrait de la représentation, une autre forme de pensée interroge les conditions d'un rapport entre les représentations du côté de l'être même qui s'y trouve représenté. Il y a ainsi des objets toujours réfractaires à l'objectivation, des représentations jamais complètement représentables qui fondent toutes les représentations effectives. Ces objets énigmatiques, ce sont le travail, la vie et le langage qui permettent l'apparition de champs empiriques ayant les êtres vivants, les lois de la production, les formes du

⁵⁰ soit, la représentation se représentant elle-même.

langage comme objets. M. Foucault les appelle ainsi des "quasi-transcendants" selon une perspective inspirée de Kant: ils caractérisent l'homme, ce sujet fini mais jamais donné à l'expérience (MC, 256). On voit ainsi instaurées de manière concomitante une philosophie transcendantale et les sciences de la vie, du langage et de l'économie.

• **CAS OÙ DEUX PHÉNOMÈNES RÉPUTÉS DISTINCTS DOIVENT LEUR POSSIBILITÉ À LA MÊME ÉPISTÉMÈ:**

Exemple 1: Belon et Aldrovandi.

Tout sépare Belon et Aldrovandi. Il s'agit d'un antagonisme factice; les deux appartiennent à la même épistémè. L'étude du squelette humain que Belon réalise dans le détail et ce, en comparaison avec celui des oiseaux, semble préfigurer la rigueur rationnelle que nous reconnaissons aujourd'hui à l'anatomie comparée. Il trace sur des planches l'analogie morphologique qui règne entre l'aileron et notre pouce, l'extrémité de l'aileron et nos doigts, l'"os donné pour jambes aux oiseaux" et notre talon. Aldrovandi, en revanche, compare les parties basses de l'homme aux ténèbres du monde, à des lieux infects habités par les excréments de l'Univers que sont pour lui les damnés de l'Enfer.

Pourtant la description de Belon n'est pas plus scientifique que l'observation d'Aldrovandi; ils relèvent tous deux de la même disposition épistémique qui les a rendus possibles. La même que celle qui autorise tout à la fois magie et érudition.

Ces deux formes de connaissances nous renvoient du XVIème siècle l'image d'un temps où savoir rationnel et notions dérivées des pratiques de la magie constituaient un mélange instable, sans structure véritable. Ce n'est pas ce que révèle l'archéologie. Le rapport à la magie et à l'érudition sont autant de formes requises par une organisation du savoir spécifique au XVIème siècle. A cette époque du savoir européen, le monde est recouvert de marques qu'il s'agit de déchiffrer pour révéler des affinités. Connaître c'est établir des ressemblances en faisant parler les signes inscrits sur les choses, en interprétant. Les connaissances d'Aldrovandi et Belon ne se font pas concurrence; ou plutôt, si elles sont en compétition c'est uniquement en tant que contenus et non pas du point de vue de la forme. Celle-ci est édictée par une disposition archéologique du savoir propre à la Renaissance. La divination, en tant que mode d'appréhension des choses de la nature et l'érudition comme retour incessant aux textes anciens sont étroitement entrelacés. Connaître les

choses, c'est reconnaître l'indication cachée qu'un texte livre au regard averti. C'est découvrir à l'aide des marques visibles qu'elles portent à leur surface, le réseau des ressemblances par lequel elles sont liées. Ce qui revient à entreprendre une tâche qui est toujours à reprendre, tellement la similitude est, de proche en proche, le rapport le plus partagé, tellement la nature livre toujours de nouveaux signes à l'interprétation érudite.

Exemple 2: Histoire Naturelle et mécanisme cartésien.

Les historiens des sciences considèrent la naissance du domaine de l' "Histoire Naturelle" comme consécutive à l'avènement du climat empirique des observations, à la perte du prestige des calculs, suite au constat des insuffisances du mécanisme cartésien; soit l'impossibilité de rendre compte du vivant dans sa complexité au moyen des seules lois du mouvement rectiligne. Il fallut donc inaugurer un champ d'observation, d'analyse et de classement d'une certaine nature, celle des plantes et des animaux, celle qui se montre réfractaire aux lois de la mécanique.

En fait, les formules cartésiennes de la substance étendue et l'Histoire Naturelle de Ray, Jonston, Christophe Knaut ne relèvent pas de deux régimes distincts et successifs du savoir. Un même réseau de conditions de possibilité sous-tend les deux formes de connaissance de la nature, depuis Descartes jusqu'à d'Alembert et de Tournefort à Daubenton.

Exemple 3: le système et la méthode.

On a vu, en Histoire Naturelle deux protocoles de classification: le système et la méthode. Le premier consiste à choisir un ensemble limité de traits à partir desquels sont classées les identités et différences de tous les êtres en présence. Cette structure arbitraire constitue le caractère. Dès lors, toute différence ou identité ne relevant pas de ce caractère n'a pas à être prise en compte. Par exemple, lorsque Linné choisit pour note caractéristique "toutes les parties de la fructification", les différences sur la feuille, la tige ou la racine sont systématiquement négligées.

La méthode part quant à elle d'une espèce arbitrairement choisie et la décrit entièrement, c'est-à-dire en fixant toutes les valeurs des variables prises en elle. On procède de la même façon avec la suivante à ceci près que seules les différences avec la précédente doivent être relevées.

Ces deux types de classification sont par conséquent opposés. Le système est arbitraire puisqu'il part d'un caractère arbitrairement choisi et néglige tous les autres; de plus, il est relatif: la

précision du classement variera en fonction du nombre d'éléments structurels choisis pour la formation du caractère-référent. En sorte que celui-ci est un absolu: si on change quelque élément du caractère dans le système, ce dernier s'écroule tandis que la méthode est toujours susceptible d'intégrer de nouvelles variables. En outre, la méthode est unique alors que peuvent coexister une multitude de systèmes.

Pourtant ces différences ne sont que superficielles: considérés archéologiquement, système et méthode reposent sur le même socle épistémologique. Dans le savoir classique en effet, un tableau de toutes les différences envisageables autorise la connaissance des individus empiriques. Un individu n'est connu que dans le contexte général de tous les autres. Pour l'histoire de la pensée, cela remonte au XVII^{ème} siècle, date à partir de laquelle il n'y a de signes que dans l'analyse des représentations selon les identités et les différences. C'est dire assez le changement remarquable qui démarque les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles par rapport au XVI^{ème} siècle où l'individualité de chaque espèce ne s'offrait pas dans un certain rapport à toutes les autres mais se signalait par l'activité nocturne de celle-ci, le milieu aqueux dans lequel telle autre vivait, le régime alimentaire de celle-là, etc... Ainsi méthode et système ne sont que deux manières diverses de déterminer les spécificités au sein d'un ensemble global de différences.

Exemple 4: "fixisme" et "évolutionnisme".

On est porté à opposer, comme deux écoles dont les présupposés de base sont en conflit, un "fixisme", qui classe animaux et plantes dans un tableau immuable et universel, et un proche parent de l' "évolutionnisme", où les êtres de la nature ont le temps pour principe de développement. Le premier constitue l'ensemble des êtres naturels en une continuité taxinomique dont Charles Bonnet, Buffon, J. Hermann et Pallas ont, chacun à sa manière, esquissé les différentes formes spatiales. Le deuxième, sans être l'ancêtre de l'évolutionnisme, met plutôt en valeur la discontinuité des événements dont les épisodes sont autant de séries différentes, de révolutions configurées dans leur ensemble en une ligne simple, la ligne du temps.

Foucault montre que le "fixisme" et l' "évolutionnisme" ne sont pas deux visions philosophiques du monde, qui transparaîtraient dans la science positive, mais deux exigences simultanées dans le réseau archéologique de l'âge classique. La continuité étendue de l'ordre taxinomique et la succession temporelle des changements sont cela même qui permet de discourir sur la nature, elles

sont ce que l'Histoire Naturelle suppose pour pouvoir exister comme science. Au niveau du socle épistémologique d'où émane la possibilité de la science classique de la nature, une solidarité unit les deux ensembles distincts et complémentaires à la fois. Et ce n'est donc qu'à un niveau superficiel que l'on découvre dans la pensée classique les germes d'un débat d'un autre temps, celui que se livreront plus tard le transformisme et le fixisme. Au XVIII^{ème} siècle, on ne peut parler de 'vie', les êtres naturels ne sont pas encore supplantés par des êtres vivants doués d'une organisation interne, l'histoire de la nature n'a pas pris la place de l'Histoire Naturelle.

On ne peut non plus installer anachroniquement Lamarck, le transformiste face à Cuvier, le fixiste. Le premier ne conçoit les transformations des espèces qu'à partir du postulat classique de la continuité des êtres. En ce sens, Lamarck est plutôt de la même époque historique qu'A.-L. de Jussieu. Quant à Cuvier et ses notions de cohérences anatomiques, de compatibilité physiologique, de conditions de vie, il appartient à un autre temps, celui qui donne le vivant comme enveloppé sur lui-même et non plus comme l'une des nombreuses cases étalées sur la vaste nappe ontologique. L'évolutionnisme ne peut être pensé sans le contexte d'un savoir qui postule la discontinuité des formes vivantes, bien avant de concevoir leur modification temporelle. Une telle variation dans le temps n'était pas concevable aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles sur la seule base des comparaisons superficielles et à partir de la continuité des structures et des caractères. Pour que soit introduite l'histoire au sein de l'étude de la nature, il faut que Cuvier fasse voler en éclats les bocaux du Musée d'Histoire Naturelle. Non pas parce que l'initiative d'un sujet individuel soit à retenir ici mais plutôt que ce geste iconoclaste témoigne d'une fracture qui affecte tout à la fois la nappe des êtres naturels et le tableau de leur classification. Cuvier n'est donc fixiste qu'à un niveau "doxographique", pour reprendre une expression chère à M. Foucault. Plus profondément, si l'on considère les conditions historiques de possibilité du savoir, Cuvier, en considérant comme mode d'être fondamental du vivant, l'effort qui l'anime dans l'entretien de ses conditions d'existence, inaugure une manière nouvelle de parler du devenir. Il signale ainsi l'éviction de l'a priori historique fondé sur les possibilités de l'être.

Exemple 5: les débats entre Turgot et Law, ou entre utilitaristes et Physiocrates, s'opèrent sur le même fond archéologique.

Les deux camps peuvent s'opposer lorsqu'ils tentent d'expliquer la valeur et les prix à partir des besoins et des échanges; pourtant, leurs raisonnements, conflictuels en surface, sont tissés à partir d'éléments tirés de la Grammaire Générale.

Une analogie saisissante rapporte monnaie et signe linguistique. L'analyse classique des richesses prétend que la monnaie a pour rôle de représenter la valeur. De par sa fonction, l'argent est comparable dans la pensée économique classique à l'articulation et la désignation. À cette nuance près: en Grammaire Générale, il existe deux "segments théoriques distincts". En revanche, un seul "segment théorique" organise l'Analyse des Richesses. C'est que dans le domaine des langues, on fait le départ entre le rapport à l'objet (désignation) et le rapport à une vérité (jugement, proposition). Alors que parler de richesses, c'est confondre dans la représentation du désir le rapport au bien désiré et le rapport à l'affirmation qu'il fait l'objet d'un désir. C'est opérer sur le même segment théorique deux lectures faites en des directions opposées.

Ce segment à lecture double se ramifie à partir d'un "point d'hérésie" dont la conception classique de la monnaie est l'arrière-fond. Une première fourche se laisse dessiner par la branche des "psychologistes" qui définissent la monnaie comme simple signe sans valeur (Law) en divergence avec celle des partisans d'une monnaie-gage entendue comme marchandise tout court (Turgot). Une deuxième fourche lance en des directions différentes les analyses portant sur le fondement de la valeur des choses que l'on échange: la "théorie psychologique" de Condillac, de Galiani, de Graslin et celle des Physiocrates, avec Quesnay et son école.

Aussi vives soient-elles sur le devant de la scène, ces séries de débats obéissent en somme à un même noeud de nécessités caractéristiques de l'épistémè des XVIIème et XVIIIème siècles. Il est donc insuffisant, voire erroné, de dire que les Physiocrates représentent les propriétaires fonciers, alors que leurs adversaires théoriques (les "utilitaristes"), représentent les commerçants et les entrepreneurs.

Exemple 6: le "pessimisme" de Ricardo et l'"enthousiasme" de Marx.

Toujours dans le domaine économique mais au XIX^{ème} siècle cette fois, on se souvient de l'apport de Ricardo: Une marchandise a pour valeur la quantité de travail que sa production a requise. C'est ainsi qu'est introduite la dimension temporelle dans la théorie de la valeur. De plus, face à Adam Smith qui envisage l'évolution de l'économie en présupposant la fécondité fondamentale de la nature, Ricardo part de l'hypothèse d'une essentielle avarice de la nature. La rente foncière n'est que conséquence de la difficulté croissante du travail agricole. Sous la pression d'une densité démographique croissante, les frais minimums de subsistance augmentent, ce qui entraîne la hausse des salaires et la diminution des profits et donc des investissements. Cela s'avère jusqu'à une limite: cette baisse de rémunération du capital débouche sur une diminution de l'effectif ouvrier faute de salaires et donc sur une stagnation démographique. Les valeurs et les coûts s'enchaînant ainsi selon la ligne du temps, l'économie s'articule sur une histoire devenue étale. On aboutit ainsi au fait paradoxal d'une histoire qui se fige suite à l'introduction de l'historicité au sein de l'économie.

L'immobilité de l'histoire se donne alors de deux manières différentes. L'une, défendue par Ricardo⁵¹, pour qui l'histoire est une figure qui permet à l'homme de vaincre la pénurie à laquelle il est condamné. En deux mots, le travail s'intensifie pour faire face à la rareté toujours plus grande. Pour autant, la production n'augmente que nominalement; relativement aux coûts de production, elle se stabilise. De manière inéluctable les biens produits ne rémunérant plus suffisamment le travail, un point de stabilité historique s'impose: la population est indéfiniment contenue par la rareté et le travail s'ajuste exactement aux besoins.

L'autre version de la stagnation historique est suggérée par Marx. Le capital exacerbe toujours davantage ses contradictions par l'accumulation de profit pour le capital accompagnée d'une diminution de la rémunération du travail (relativement à la production). Conscients⁵² du caractère historique et non pas naturel de leur condition, les exclus peuvent constituer les conditions de la fin de leur relation aliénée au temps, renverser l'histoire telle qu'elle s'est déroulée jusque là, et ouvrir sur un temps régi par d'autres lois.

⁵¹ Claude Ménard (IN L. Giard, ed., 1992,p.136) dénonce là une attribution erronée à Ricardo de ce qui revient en premier à Malthus.

⁵² ce mot est proscrit du lexique de M. Foucault.

Ce sur quoi il faudrait insister ce n'est pas l'alternative entre le "pessimisme" de Ricardo et l'"enthousiasme" de Marx. Un tel choix n'est possible que dans le cadre d'une disposition épistémologique précise qui a prescrit tout à la fois la solution économique bourgeoise et l'option économique révolutionnaire. Au début du XIX^e siècle, un événement que l'archéologie, à croire M. Foucault, peut dater de manière précise a institué une disposition du savoir comportant un système de réseaux où participent à la fois l'historicité de l'économie⁵³, le couple rareté/travail et le terme de l'histoire.

4.3. TRANSFORMATIONS D'UN MÊME CONCEPT SOUS DES ÉPISTÉMÈS DIFFÉRENTES.

Exemple 1: le concept d'histoire.

Le concept d' "histoire" renvoie à des activités distinctes selon l'épistémè auquel elles appartiennent. Au XVI^e siècle, l'historien est celui qui établit le grand recueil des documents et des signes. C'est lui qui déterre les mots enfouis, les interprète et les commente, ajoutant sa redite à toute une succession de paroles antérieures.

Pendant l'âge classique, l'histoire devient ce par quoi on pose un regard méticuleux sur les choses elles-mêmes, reporte ensuite ce qu'on observe dans une langue bien faite, avant de tout ranger dans les cases d'un tableau d'identités et différences. On a par exemple l'histoire de la nature dont les documents sont, non pas des mots mais des espaces botaniques ou zoologiques où se tiennent les êtres.

Enfin, depuis le XIX^e siècle, l'historien déploie les êtres dans une série temporelle où l'histoire est plus que le catalogue des successions de fait mais est véritablement le mode d'être fondamental de tout ce qui nous est donné dans l'expérience des richesses produites, des êtres organisés et des groupes linguistiques. L'histoire devient pour ainsi dire incontournable parce que tous les êtres empiriques sont pensés d'entrée de jeu avec les conditions qui leur permettent d'avoir une histoire.

⁵³ qui implique des modes et rapports de production.

Exemple 2: le terme "critique".

Le sens du mot "critique" connaît des changements en relation étroite avec les mutations épistémiques. À l'âge classique, il existe un rapport qui est de type critique entre le langage et la théorie de la nature. On ne connaît alors la nature que pour autant qu'on construit à partir du langage un langage bien fait capable de dire pour tout langage les conditions de sa possibilité et les limites de son domaine de validité. A l'âge classique, la question critique est, comme l'indiquent Locke, Hume, Linné, Buffon celle du fondement de la ressemblance et de l'existence du genre.

Avec la nouvelle configuration du savoir qui apparaît dès la fin du XVIII^e siècle, la critique prend avec Kant la tournure radicalement générale qu'on lui connaît: elle ne concerne plus les seuls rapports de la nature et de la nature humaine, elle s'inquiète quant à la possibilité même de toute connaissance.

Le problème des mises en ordre selon des relations d'identité et différences fait place à la question inverse de la synthèse du divers. On a alors une dérive de la question critique: elle se détache du concept, de l'existence du genre, du droit de nommer pour se reporter au jugement, à la possibilité de lier entre elles les représentations, au fondement de l'attribution.

Cela dit, la vie au XIX^e siècle, s'arroge un statut d'exception. En tant qu'objet de connaissance parmi bien d'autres, elle est sous la coupe de toute critique en général. Mais elle y résiste aussi (Dilthey) en retournant en son propre nom la critique sur toute connaissance possible.

Chapitre 5 ÉPISTÉMÈ ET ARCHÉOLOGIE THÉORIQUE

Le savoir est-il régi par l'arrangement structural d'un inconscient ou par des pratiques sociales ? C'est en substance en ces termes que peut se résumer l'enjeu de certaines questions que le Cercle d'Épistémologie⁵⁴ et la rédaction de la revue *Esprit*⁵⁵ adressèrent directement à l'auteur de *Les Mots et les Choses* quelque temps après sa parution. Dans les réponses qui s'ensuivirent, on peut voir esquissées les grandes lignes du projet de *L'Archéologie du Savoir*. Pour faire bref, contentons-nous d'une question d'*Esprit* qui résume les inquiétudes éprouvées alors par la plupart des lecteurs de *Les Mots et les Choses*:

« Une pensée qui introduit la contrainte du système et la discontinuité dans l'histoire de l'esprit n'ôte-t-elle pas tout fondement à une intervention politique progressiste ? N'aboutit-elle pas au dilemme suivant : ou bien l'acceptation du système, ou bien l'appel à l'événement sauvage, à l'irruption d'une violence extérieure, seule capable de bousculer le système ? »⁵⁶

Pour M. Foucault, cette « question atteint en son cœur l'entreprise qui est la mienne » (id., 694). Le livre de 1966, poursuit-il, ne fait pas l'histoire d'un système mais plutôt celle des discours en ceci que ceux-ci ne se ramènent pas à de simples reflets des faits sociaux et qu'ils sont à considérer en dehors des volontés conscientes. Cela s'avère plus clairement avec *L'Archéologie du Savoir* qui se donne comme une étude des règles de formation des pratiques discursives; comme cette mise en place des moyens conceptuels nécessaires à l'appréhension du discours comme événement, comme pratique autonome _du moins pour une large part, par rapport aux facteurs socio-politiques. On y apprend que le discours s'ordonne, en tant que pratique, non pas selon des influences de la part d'éventuelles unités expressives mais plutôt selon des lois ou règles de formation des objets, des énonciations, des concepts et des stratégies.

Avant de nous plonger dans les détails descriptifs de ces principes de formation, il importe de

⁵⁴ « Réponse au Cercle d'Épistémologie », *Cahiers pour l'analyse*, No 9 (1968) : 9-40.

⁵⁵ « Réponse à une question », *Esprit*, 371 (1968) : 850-874.

⁵⁶ *Esprit* 371, p.673

nous pencher un instant sur un motif qui sert de passerelle entre les deux livres, la question du langage.

5.1. L'ÊTRE DU LANGAGE COMME TRUCHEMENT

Un thème linguistique traverse *Les Mots et les choses* et en partage les trois grandes fresques. C'est que M. Foucault accorde une certaine suprématie au langage; cela peut aisément être mis en lumière: qu'on se souvienne du « quadrilatère du langage » ou de ce tableau général des ordres empiriques par lequel se précisent les identités et différences appartenant en commun à la Grammaire Générale, à l'Analyse des Richesses et à l'Histoire Naturelle. Le langage constitue en outre, comme on va le constater, un lien important entre les deux ouvrages successifs, *Les Mots et les choses* et *l'Archéologie du Savoir*. Les vastes analyses consacrées aux formations discursives dans ce dernier livre attestent à leur tour de l'importance que revêt pour Foucault " l'être du langage ".

Cela s'explique essentiellement par le fait que l'effort méthodologique⁵⁷ entrepris après *Les Mots et les choses* doit permettre de rompre avec les fameux doubles (l'empirique et le transcendantal, le cogito et l'impensé, le recul et le retour de l'origine) qui sont autant d'impasses inhérentes aux sciences de l'homme. On ne saura donc envisager *l'Archéologie du Savoir* sans avoir rappelé au préalable la place occupée par le langage dans le texte de 1966.

Les dernières pages de ce texte sont consacrées, on le sait, à cette thèse surprenante de la disparition contemporaine de l'homme. Trois "contre-sciences" attestent de ce tournant : l'ethnologie, la psychanalyse, et surtout au plus haut point, la linguistique. Ensemble, elles constituent le pendant exact d'une triade de savoirs, celle des sciences de l'homme (sociologie, psychologie et analyse des littératures et des mythes). Voyons en quoi ces sciences nouvelles inquiètent et contestent ce qui relève de l'évidence dans les sciences humaines.

⁵⁷ Sur l'absence de légitimité d'une attribution de « scientificité » au discours archéologique, cfr. F. Russo, *l'Archéologie du Savoir de M. Foucault*, pp. 91-105.

D'abord la psychanalyse. Loin de s'adresser à la conscience, la psychanalyse est un savoir analytique qui s'enfonce vers cette scène fondamentale _inaccessible à toute théorie spéculative ou générale de la conscience humaine, où se nouent les relations entre représentation et sujet fini et s'emploie à laisser affleurer le discours de l'inconscient. La psychologie, en revanche, s'avance à reculons vers l'inconscient, sans jamais sortir de l'espace empirique des observations et du représentable.

L'ethnologie n'a rien d'une sociologie. Elle se détourne de ce que les hommes se représentent sur eux-mêmes concernant leurs besoins, leurs vies, les significations contenues dans leur langage. Elle s'intéresse plutôt au cadre formé par les normes, systèmes et règles et sur le fond duquel ils vivent, échangent et parlent.

On voit la parenté profonde que découvre M. Foucault entre les deux "contre-sciences" : elles s'adressent à ce qui est préalable à l'objet des sciences humaines (sociologie, psychologie,...), à ce qui, hors de la conscience de l'homme, le détermine de manière actuelle. En cela, elles ont une portée quasi universelle. Elles contournent tout concept de l'homme en général : on ne peut parler d'une "anthropologie psychanalytique", ou exiger de l'ethnologie qu'elle restitue une quelconque "nature humaine". Elles démantèlent l'homme, pour reprendre une idée de C.-L. Strauss.

Le caractère fondamental de la linguistique⁵⁸ apparaît à M. Foucault alors qu'il s'interroge sur l'allure que prendrait une ethnologie qui s'intéresserait aux processus inconscients qui caractérisent le système d'une culture donnée; elle établirait ainsi un ensemble de structures formelles par lesquelles des discours mythiques libèrent une signification. Elle déterminerait les contours d'une psychanalyse qui se mêlerait de questions relevant jusqu'ici du "fief" ethnologique. Elle découvrirait en tout cas une certaine structure formelle à l'inconscient.

⁵⁸ Il convient de noter qu'en 1969, M. Foucault tiendra à démentir toute confusion entre son projet et la recherche d'une grande structure de fond inspirée par la linguistique structurale " il s'agit de suspendre, dans l'examen du langage, non seulement le point de vue du signifié (...) mais aussi celui du signifiant, pour faire apparaître le fait qu'il y a (...) du langage " (AS p.146).

C'est au lieu de croisement entre ces deux domaines impurs qu'apparaît alors le thème d'un modèle formel _obtenu à partir d'une théorie pure du langage ou linguistique, pour les nouvelles sciences de l'homme, la psychanalyse et l'ethnologie. L'importance de la linguistique apparaît ici, non seulement parce qu'il n'y est pas question de l'homme ni certes uniquement pour le rôle qu'elle joue dans la structuration des contenus. Mais au premier chef parce qu'avec elle resurgit de manière étrangement insistante la question de l'être du langage. Car il s'agit bien pour l'être du langage d'une réapparition.

Mais nous avons affaire à un retour sous des espèces différentes. À la Renaissance, le langage fait partie du monde et s'étudie comme on approche n'importe quel objet. À l'âge classique, le langage connaît un bouleversement ontologique; il se sépare du monde et appartient à la représentation dont il organise les signes. À l'âge moderne, le langage bascule dans le monde; il en devient un élément historique et qui à ce titre peut faire l'objet d'études philologiques. Le rôle et la position que M. Foucault reconnaît au langage dans la culture contemporaine n'est certes pas celui qu'on lui connaît à la Renaissance, c'est-à-dire son enchevêtrement ontologique. L'être du langage s'annonce à nouveau comme compensation à sa déchéance, depuis le tournant du 19^e siècle, au simple rang d'objet. Le caractère fragmenté du langage convoque "aujourd'hui", soit à l'époque où écrit Foucault et probablement jusqu'à nous, un effort de restauration de l'unité du langage en son être morcelé.

M. Foucault retrouve ces efforts dans l'entreprise de Mallarmé qui s'emploie à réduire tout discours possible dans la consistance du mot écrit. Il devine les mêmes tentatives dans la réponse de celui-ci à la question prescrite à la philosophie par Nietzsche. "Qui parle?", demande Nietzsche lorsqu'on dit Agathos pour se désigner soi-même, et Deilos pour désigner les autres. Ce qui parle, c'est non pas le sens du mot, mais son être épais et fragile tout à la fois⁵⁹.

Pour M. Foucault, le leitmotiv de la fin de la philosophie, de la mort de l'homme⁶⁰ et de

⁵⁹ Voir aussi les rapprochements (MC, 395) avec Roussel, Artaud, Kafka, Bataille, Blanchot.

⁶⁰ Pour une réfutation de cette mort énigmatique cfr. L. Ferry et A. Renaut (1985, p. 140-148); M. Foucault déclare une fausse naissance de l'homme (dès l'instant de la brisure introduite par Kant dans la conception du

l'apparition de l'être du langage s'ordonne autour d'un même événement. L'homme étant apparu alors que se fracturait l'unité du langage, il est possible d'entrevoir sa dissolution (et celle des sciences qui l'ont pour objet) dès lors que le langage retrouve sa cohésion. La question qui clôt l'ouvrage de M. Foucault est celle de savoir s'il ne faudrait pas réfléchir sur le morcèlement du sujet fini en relation avec un intérêt pour le langage. Questionnement dont la possibilité ouvrirait sur une pensée nouvelle. Précisément, *L'Archéologie du Savoir* prétend poser les jalons d'un savoir nouveau, revendique le statut de réflexion inaugurale, le rang du premier pas pour cette marche vers un temps où les sciences de l'homme occuperont dans le souvenir la place de formes archaïques de pensée. Cependant, le thème du langage n'est présent dans *L'Archéologie du Savoir* qu'à travers l'analyse des modes d'existence du discours et non plus par l'intermédiaire d'une reconstitution des ruptures connues par le langage à travers l'histoire.

5.2. L'HISTOIRE NOUVELLE

Les divergeances qui partagent les historiens depuis "voilà des dizaines d'années"⁶¹, tournent tous, aux yeux de M. Foucault, autour du statut du document. Les uns l'interrogent quant à son authenticité et sa valeur de vérité. D'autres l'abordent comme on s'approcherait d'un chantier. Pour cette dernière catégorie d'historiens, celle à laquelle M. Foucault s'identifiera plus loin, le document appelle non pas un déchiffrement qui ferait parler des voix assourdies mais un travail archéologique du tissu documentaire: organisation en niveaux et répartition en séries, éléments et unités.

En outre, de manière connexe à ce partage, les deux écoles ne s'entendent pas sur le statut de la discontinuité. Pour les uns, c'est l'obstacle à éviter au cours du projet de restitution de vastes unités chronologiques. Aux yeux de M. Foucault, la rupture est en revanche fondamentalement constitutive de l'analyse historique; elle réclame qu'on l'envisage dans

sujet; soit le moment de la distinction entre la représentation et ses conditions a priori), pour mieux lui assener une fin tout aussi fictive (dès le 19^e siècle).

⁶¹ À partir de 1969, c'est entendu.

l'opération descriptive de l'historien.

Cependant, note M. Foucault, deux choses sont à déplorer. D'abord, il n'y a pas de réflexion concernant cette mutation épistémologique qui marque l'histoire et que manifestent, chacun à sa manière, K. Marx, G. Bachelard⁶², G. Canguilhem⁶³, Guérault, Althusser, ... Ensuite, la thèse d'une histoire continue pointe son nez, à l'époque où écrit M. Foucault, malgré l'oeuvre de fragmentation du sujet entreprise par Nietzsche et Marx, et en dépit des menaces posées par les "contre-sciences" humaines, soit la psychanalyse, la linguistique, l'ethnologie.

Face à cette lacune et cette menace, la tâche que se donne M. Foucault se précise. Il s'agit de retourner sur les lieux explorés par tâtonnements dans les enquêtes précédentes⁶⁴; il est question de réfléchir, loin de tout anthropologisme, sur les mutations connues récemment en histoire⁶⁵.

Cette réflexion, M. Foucault en restreint d'abord l'étendue, en se penchant sur le seul domaine des sciences humaines qui a pour préalable un travail de débroussaillage.

1) Il faut s'éloigner des notions qui constituent autant d'aspects divers du vieux postulat de la continuité. Bornons-nous à les citer: la "tradition", l' "influence", le "développement", l' "évolution", la "mentalité", l' "esprit";

2) Il conviendrait de se méfier des découpages coutumiers grâce auxquels on oppose histoire et fiction, philosophie et religion, science et littérature. Ces groupements sont plus des catégories réflexives et institutionnalisées que des caractères inhérents aux faits discursifs;

Il faut en outre remettre en cause les unités du livre ou de l'oeuvre. Le livre est pris dans un réseau de textes alors que l'oeuvre n'est qu'une unité toute relative résultant d'un travail d'interprétation variable selon les auteurs;

⁶² "Actes et seuils épistémologiques".

⁶³ "Déplacements et transformations des concepts".

⁶⁴ *Histoire de la Folie, Naissance de la Clinique et Les Mots et les Choses.*

⁶⁵ Concernant l'autocritique que s'inflige l'auteur de *Les Mots et les choses*, cfr. AS 27; voir en outre AS 165 où M. Foucault mesure la distance qui sépare *Archéologie du Savoir* de *Les Mots et les Choses*.

3) Enfin, il est question de se tenir prêt à accueillir chaque moment du discours dans son surgissement d'événement plutôt que de supposer que tout discours cache par-devers soi un déjà-dit ou un jamais dit, que tout discours remonte toujours à une origine historiquement indéterminable.

Après cette table rase, tout un domaine d'énoncés effectivement prononcés ou écrits devrait se dégager. Ils réclament, ces énoncés, d'être abordés dans leur dispersion d'événements individuellement singuliers. Outre le fait qu'on ne se préoccupe pas des questions du sens et de la vérité des énoncés, on exclut les thèmes des découvertes occasionnées par les grands penseurs, de la marche des sciences vers le progrès⁶⁶,... La nouvelle approche systématique du discours dessinée par M. Foucault prétend contourner les obstacles contre lesquels continue de buter l'histoire traditionnelle, elle entend parvenir à une description suffisamment rigoureuse et fidèle des faits de discours. De quelle manière?

En répartissant son analyse sur quatre plans d'approche. Les unités qui se forment au sein des "événements discursifs" se laissent décrire selon des "règles de formation" quant aux objets: l'unité d'un discours est faite de l'espace où différents objets se profilent et se transforment de manière continue (AS, 46); quant aux modalités énonciatives parce que l'unité entre énoncés est fondée sur "l'ensemble des règles ayant rendu simultanément ou tour à tour possibles des descriptions" (AS, 48) multiples; quant aux concepts parce que des concepts peuvent émerger successivement ou simultanément et ne doivent pas être relevés à partir de l'arbre déductif auquel ils appartiendraient; eu égard enfin aux stratégies parce que l'individualisation d'un discours repose sur la dispersion des points de choix que ce discours laisse libres.

⁶⁶ G. Deleuze (1972, p.10) résume bien cette définition négative : « Le nouvel archiviste annonce qu'il ne tiendra plus compte que des *énoncés*. Il ne s'occupera pas (...) des propositions et des phrases. Il négligera la hiérarchie verticale des propositions qui s'étagent les unes sur les autres, mais aussi la latéralité des phrases par laquelle chacune semble répondre à une autre. »

5.3. LES FORMATIONS DISCURSIVES

- **LE RÉGIME DES OBJETS**

On peut croire que pour définir des formations discursives à partir des objets, il suffit d'en réunir les énoncés qui renvoient à un même objet; et d'obtenir en fin de compte autant de catégories d'énoncés qu'il n'y a d'objets. En fait, ce sont les formations discursives qui produisent les objets qu'elles évoquent. Pour exemple, la folie est loin d'être un objet autonome par rapport au discours, elle est loin d'être une entité indépendante dont seules varieraient les approches au cours des siècles, elle a au contraire

“ (...) été constituée par l'ensemble de ce qui a été dit dans le groupe de tous les énoncés qui la nommaient, la découpaient, la décrivaient, (...) lui prêtaient la parole en articulant, en son nom, des discours qui devaient passer pour être les siens” (AS, 45).

Une formation discursive se laissera donc déterminer quant aux objets si chacun de ses objets est soumis à des règles d'émergence au sein de l'ensemble des éléments de cette formation discursive. Les objets d'une formation discursive ne comptent pas plus que l'ensemble des relations qui leur ont donné naissance. Les objets se succèdent et s'excluent; les règles de leur apparition au sein d'un domaine de parenté avec d'autres objets demeurent et constituent ce qui appartient en propre à la formation discursive en question.

On observe donc que

1) ce dont parlent les hommes à une époque donnée n'est pas le fruit du hasard, ni encore l'émanation d'une quelconque prise de conscience; c'est le résultat du jeu d'un certain nombre de conditions historiques prescrites par un ensemble de rapports discursifs;

2) il est dit: “ensemble de rapports discursifs” car cet ensemble complexe de rapports n'est pas inhérent à l'objet. Dire le contraire c'est soutenir l'invraisemblable; c'est, compte tenu de

ce qui précède, prétendre que l'objet contribue à sa propre naissance. Ces relations sont les conditions d'émergence de tel objet, en succession ou en simultanéité avec des objets autres;

3) les relations formatrices d'objets ne sont pas de l'ordre réel tel celui dont relèvent les institutions, les techniques, les formes sociales, ... Elles ne sont pas à confondre non plus avec le contenu formulé à l'intérieur des discours. Le jeu des relations qui permettent l'apparition de tel objet relève strictement d'un système discursif dont il s'agit pour M. Foucault de déterminer la singularité;

4) les relations discursives par quoi apparaissent les objets ne tiennent pas non plus d'un ordre linguistique: elles ne relient pas les phrases ou leurs éléments; elles sont immanentes au discours lui-même en tant que pratique;

Il s'agit pour M. Foucault, on l'aura compris de préserver le discours dans la consistance qui lui est propre de manière à se passer des "choses" mêmes et de leur fond. Ces dernières ne se forment qu'à l'intérieur du discours selon un ensemble de règles qui sont autant de conditions à leur émergence. Ce qui ne signifie pas que l'analyse des formations discursives se ramène à une analyse linguistique de la signification. L'analyse des organisations lexicales est loin de celle que vise M. Foucault . Ce qu'il s'agit de définir, c'est l'ensemble des règles d'une pratique discursive d'où surgit une diversité d'objets. L'analyse ne porte en somme ni sur les choses, ni sur les mots⁶⁷. Elle tâche de s'en tenir au discours lui-même et aux règles qui lui sont immanentes en tant que ce discours est pratique formatrice des objets dont elle parle.

• LA FORMATION DES MODALITÉS ÉNONCIATIVES

Le régime d'énonciation d'une formation discursive se définit à partir d'un système de rapports et non d'une série de découvertes, améliorations ou décisions. Ainsi les transformations du discours médical tiennent plus de la mise en rapport entre le statut des médecins, le lieu institutionnel d'où ils parlent, etc. que des interventions techniques dans les

⁶⁷ pour reprendre une formule qui lui est chère, (AS, 66).

domaines de l'observation, des recherches en biologie, des réorganisations hospitalières, ...

Par suite:

1) dans une formation discursive, les modalités d'énonciation dissocient la fonction unifiante du sujet;

2) le discours n'est pas ce par quoi s'exprime une conscience constituante. C'est plutôt un espace de régularité où le sujet, transcendantal ou psychologique n'importe, s'avère discontinu avec lui-même.

- **LA FORMATION DES CONCEPTS**

M. Foucault ne rappelle pas, dans *L'Archéologie du Savoir*, ce que les lecteurs de sa vaste enquête de 1966 savent déjà: les concepts ne sont pas à l'abri du changement; ils sont doués d'un type d'historicité. Ils sont générés et régis selon un système de régularités que l'archéologie doit établir.

Le système de formation conceptuelle résulte, en tant que domaine où prennent naissance et circulent les concepts, de la mise en rapport de trois éléments d'organisation des énoncés. Contentons-nous de les énumérer: il s'agit des formes de succession (les différentes ordonnances des séries énonciatives, les différents types de dépendance des énoncés, les schémas rhétoriques par lesquels se combinent des groupes d'énoncés), des formes de coexistence (un champ de présence, un champ de concomitance, un domaine de mémoire), des procédures d'intervention (la transcription, la traduction, la délimitation du domaine de validité des énoncés,...).

M. Foucault prétend que l'analyse du système de formation conceptuelle s'opère à un "niveau préconceptuel", c'est-à-dire au niveau du discours lui-même et des règles qui y sont appliquées actuellement et qui s'imposent à quiconque entend parler dans l'espace de son champ. Les régularités discursives s'apparentent à une loi sous-jacente au discours lui-même;

elles ne sont pas pour autant universelles: l'organisation des règles n'est pas une structure acquise une bonne fois pour toutes. Elle est inépuisable _ sans que cela interdise l'étude comparée de ses règles. Et cela s'explique par le fait qu'elle résulte de l'étendue considérable des possibilités de combinaison des concepts et de leurs transformations.

On retiendra en somme trois niveaux discursifs. C'est, du plus superficiel au plus profond le niveau des croyances, le niveau des concepts et de leur multiplicité hétérogène et enfin le champ préconceptuel, lieu des régularités et contraintes discursives (AS, 84; 100).

- **LA FORMATION DES STRATÉGIES**

Ici, le retour de M. Foucault sur ses travaux précédents est des plus explicites. L'auteur revient en particulier sur "*Les Mots et les choses*"(AS, 86). Il ne suffit pas, pour rendre compte d'une formation discursive, d'étudier les réseaux de concepts et leurs règles de formation. Encore faut-il élucider la formation des choix stratégiques qui s'exercent dans cette formation discursive. Une étude qui aurait pour objet précisément ce déploiement de choix théoriques se laisserait guider au moyen de directions que M. Foucault se contente d'esquisser.

Disons rapidement que ces directions se ramènent à trois types de tâches:

1) la détermination des "points de diffraction" possibles:

L'étude des épistémè permettait la mise en évidence de l'incompatibilité qui règnerait entre deux concepts, ou deux objets, issus d'époques distinctes. Elle démontrait les équivalences sous une même épistémè entre théories réputées adverses par ailleurs. Ce qu'il faudrait ajouter, précise M. Foucault, c'est la dispersion d'objets, types d'énonciation et concepts en des sous-ensembles discursifs. On remarque là le souci de préserver la singularité et la diversité des éléments qui composent les vastes regroupements discursifs;

2) la description des instances de décision:

Un champ discursif se caractérise moins par ce qui affleure à la surface de ce qu'il manifeste que par ce qui en est exclu. La folie, la chimère, l'illusion, la divagation ne caractérisent pas les mêmes types d'énoncés, selon l'époque et les circonstances de leur production. Pour qu'apparaissent ou non des énoncés à l'intérieur d'un discours donné, il entre en jeu d'une part des rapports d'analogie, opposition ou complémentarité entre ce discours et d'autres; et d'autre part des rapports de délimitation réciproque entre plusieurs discours d'après leurs domaines, méthodes, etc... D'où l'intérêt de régionaliser les groupes d'énoncés en "flots de densité" ou de regroupement.

3) la détermination des choix théoriques réellement effectués:

Le discours se forme enfin à partir de trois sortes d'éléments. D'abord, l'intérêt décrété par des pratiques non discursives pour la fonction que pourrait jouer tel ou tel autre discours (par exemple, la fonction pédagogique de la Grammaire Générale, le rôle légitimateur de l'Analyse des Richesses dans les politiques économiques)⁶⁸. N'entrent en jeu que des règles qui se rapportent à des pratiques strictement discursives. Le contexte discursif est indispensable à l'étude d'un énoncé particulier alors que l'analyse portant sur le domaine énonciatif ou ses éléments se passe bien de l'arrière-plan des circonstances pratiques. Les pratiques non discursives interviennent de manière secondaire par rapport aux pratiques discursives. Les éléments hétérogènes tels que les groupes sociaux, les institutions, les techniques, etc... sont repris, transformés, mis en relation par l'activité discursive (AS, 95). M. Foucault distingue ainsi des relations traduisant des niveaux de prépondérance causale: relations primaires ou réelles, secondes ou réflexives, et relations proprement discursives (AS, 62). À propos du caractère actif des pratiques discursives dans leur rapport avec les éléments non discursifs, qu'il suffise de signaler l'exemple du discours médical et les relations qui lui sont extérieures. C'est le discours clinique qui a mis en relation les éléments hétérogènes _qui, au premier abord, paraissent être des facteurs premiers (AS, 72-3), ensuite le régime d'appropriation du

⁶⁸ Il ne faudrait pas assimiler pour autant cet élément de formation comme simple dérivé de la volonté politique

discours par tel groupe défini d'individus, et finalement la satisfaction ou l'interdiction du désir à travers le discours.

On observera donc en général que M. Foucault prétend pouvoir saisir un acte de discours, non pas à partir des conditions internes qui en régissent la compréhension, mais plutôt d'après son aspect de chose dite ou écrite appartenant à un réseau autonome d'événements discursifs, la "formation discursive". Un acte de langage réclame qu'on fasse fi de la valeur de vérité à laquelle elle prétend, et que abstraction soit faite de son sens.

5.4. DÉFINIR L'ÉNONCÉ

Une fois définie la formation discursive comme unité fondamentale constituée et regroupant des énoncés, il s'agit pour M. Foucault de préciser à présent la notion d'énoncés. Ce qui ne manquera pas d'éclaircir l'expression même de formation discursive.

L'énoncé n'est ni une unité logique (une proposition), ni une construction grammaticale (une phrase), ni un élément analytique ("speech act" ou acte illocutoire). Il ne relève pas nécessairement du discours. Ainsi, une succession contingente de lettres ou de chiffres est sans doute dépourvue de structure syntaxique; elle n'est pas moins un énoncé pour autant.

• LA FONCTION ÉNONCIATIVE

L'énoncé, c'est plutôt une "fonction d'existence" que l'on peut décrire selon quatre critères: selon son exercice, les règles qui la contrôlent, le champ où elle s'exerce. Une série quelconque d'éléments linguistiques est dite "énoncé" ...

1) lorsqu' elle est liée à "autre chose" que soi selon un rapport précis par quoi sont définies les règles de possibilité ou d'existence pour les objets et relations qui y sont mentionnés; bref,

des hommes; on doit écarter toute détermination de nature sociale ou politique.

quand elle est liée à un “référentiel”;

2) lorsque s’y profile la place variable occupée par l’individu qui en est le sujet. Les énoncés sont déterminés en fonction de celui qui est mandaté à les produire, de la position qu’occupe le sujet du discours (ex.: le médecin et son rôle d’observation, de recherche, de “soin”, etc...);

3) lorsqu’elle appartient à un domaine associé constitué d’autres énoncés. Un énoncé s’inscrit toujours à l’intérieur d’une série d’autres énoncés. C’est là qu’il s’enracine, se distingue, trouve place et statut. Un acte de discours a valeur d’énoncé, est jugé sensé à une époque donnée à partir de la place qu’il occupe dans le réseau des autres actes de discours sensés. On ne saurait l’apprécier de manière isolée par rapport aux autres actes de discours qui, comme lui, sont soumis aux règles de l’ensemble du jeu énonciatif;

4) lorsqu’elle a une existence matérielle et répétable. Il lui faut une substance, un support, un espace et en outre des modalités institutionnelles d’inscription et de transcription.

- **LA TÂCHE DE DÉCRIRE DES ÉNONCÉS**

Le dessein se précise encore plus ici; il s’agit de montrer que la formation discursive est précisément ce domaine dont la cohésion découle du jeu d’un ensemble de principes de dispersion et de répartition des énoncés (AS 141, 203). Les actes de discours appartiennent à un domaine qui les fonde tous; ils s’y inscrivent selon un système de règles. Un cheminement méthodologique est requis pour décrire la relation qui existe entre ces événements de langage et le domaine qui leur est associé. C’est cette méthode qu’il convient de définir au préalable.

Décrire un énoncé, c’est définir les conditions par lesquelles s’est exercée la fonction ayant donné naissance à une performance linguistique, en tant que celle-ci a été effectivement produite. Si donc l’analyse énonciative s’exerce sur des ensembles de signes réalisés dans le passé historique, elle ne s’encombre pas de technique d’interprétation. Son questionnement porte exclusivement sur le mode d’existence des performances linguistiques. Voilà qui

explique tout le soin mis par M. Foucault à préserver la notion d'énoncé de toute confusion possible avec les unités grammaticales ou logiques. De par leurs champs sémantiques, les phrases autorisent un travail d'interprétation; les énoncés requièrent quant à eux une analyse qui se tient au ras du discours, une analyse qui s'intéresse à leurs conditions d'existence, au fait qu'un ensemble de signes verbaux est donné et non pas certes au contenu de cet ensemble.

- **RARETÉ, EXTÉRIORITÉ, CUMUL:**

On se souvient des longues analyses de M. Foucault portant sur les trois doubles en tant que limites anthropologiques qui frappent l'entreprise des sciences humaines et leur prétention à étudier l'homme. Pour "dénouer les dernières sujétions anthropologiques" (AS, 25), il faut une méthode de décomposition des formations discursives en leurs éléments divers (ou énoncés) et un procédé de mise en évidence des relations qui régissent ces éléments. Revenant sur les enseignements théoriques que lui ont valu *Histoire de la Folie, Naissance de la Clinique* et *Les Mots et les choses*, M. Foucault affirme que l'énoncé obéit à trois principes: la rareté, l'extériorité et le cumul.

1) Concernant la rareté, rappelons ce qui a été mentionné plus haut, savoir le caractère essentiellement lacunaire⁶⁹ des formations discursives (AS, 164). L'analyse énonciative aborde ce qui est dit non pas, il est vrai, d'après le foisonnement qui le caractérise; elle s'inquiète plutôt de l'absence de tout ce qui aurait pu être dit. Elle s'attache en fin de compte à établir un principe de parcimonie déterminant que seuls certains ensembles signifiants ont été énoncés. Le danger de l'attitude interprétative, c'est qu'elle passe sous silence les enjeux de pouvoir à l'origine de l'apparition, l'appropriation et l'exercice du discours. Pour sa part, l'analyse énonciative envisage économiquement ce dernier, soit comme un bien faisant l'objet de convoitises; elle le considère a fortiori comme denrée qui revient au plus pourvu et soulève d'âpres luttes politiques.

⁶⁹ « Chaque phrase est engrossée de ce qu'elle ne dit pas », écrit Deleuze (1972, p.12).

2) L'analyse énonciative ne s'occupe pas d'une intériorité qu'elle opposerait à une extériorité; elle ne restitue pas l'histoire des progrès conquis, et à venir, de la raison. Libre de ce "thème historico-transcendantal", elle s'attache à ramener les énoncés à leur extériorité sans le biais d'une éventuelle intériorité; elle s'emploie à les restituer à leur irruption d'événement, à leur incidence étrangère au Logos. Son niveau positif est celui du "on dit" (AS, 161).

3) Enfin, loin d'affecter les discours d'un état d'inactivité fondamentale, l'analyse énonciative considère que les énoncés s'additionnent non pas de par leur succession chronologique mais de par leur rémanence et leur récurrence. Ils ne s'enfoncent pas dans l'oubli en proportion de leur éloignement temporel, ils sont toujours agissants dans le temps de leur réactivation, conservation, ou utilisation. L'oubli ou la destruction frappe sans doute certains d'entre eux, mais ne constitue pas pour autant le destin fatal qui les guette tous.

Au total, on a pour chaque énoncé un champ d'éléments antérieurs redistribués, réorganisés de manière à lui être compatibles.

C'est armé de ces trois principes que M. Foucault entreprend d'établir une positivité.

"Si, en substituant l'analyse de la rareté à la recherche des totalités, la description des rapports d'extériorité au thème du fondement transcendantal, l'analyse des cumuls à la quête de l'origine, on est un positiviste, eh bien je suis un positiviste heureux (...)"
(AS, 164)

5.5. L'A PRIORI HISTORIQUE ET L'ARCHIVE

Hormis son sens ou sa vérité, le discours se caractérise par une histoire. Celle-ci n'est pas le devenir d'un discours qui serait mû par une volonté. Quoique ce devenir n'est pas sans relation avec des histoires non discursives, son moteur consiste pour l'essentiel au jeu de régularités immanentes au discours.

- **L'A PRIORI HISTORIQUE**

Un discours se laisse caractériser, de par sa positivité, par l'unité qui lui est propre à travers le temps. Par cette cohésion, il s'affirme une communauté de contenu, de niveau, de champ conceptuel ou d'enjeu entre des énoncés distincts selon leurs auteurs, leurs contenus et les circonstances de leur production.

En outre, à partir de cette même unité spécifique à un discours positivement donné, on peut marquer le départ entre ce que disent des individus distincts (par exemple, entre Darwin et Diderot, entre Laennec et Van Swieten ou entre Jevons et les Physiocrates).

L'espace d'énonciation défini par cette unité-à-travers-le-temps est limité. Il ne traverse pas les âges en suivant le fil du devenir historique d'une science. Il est le champ positif, le lieu inaccessible à l'intention ou à la volonté, où se dessine cette trame d'une même formation discursive, où entre ce que disent des auteurs qui s'apprécient, s'ignorent ou poléminent. C'est ce que M. Foucault appelle "a priori historique" ou "a priori des positivités", c'est-à-dire la condition, variable à travers le temps, requise pour que des énoncés apparaissent effectivement, en coexistence avec d'autres, se transforment, se conservent ou disparaissent. Ou encore, pour reprendre les termes mêmes de M. Foucault, cet "a priori historique" est

“l’ensemble des règles qui caractérisent une pratique discursive” (AS 168)⁷⁰. Si on renvoie à la même chose, lorsqu’on dit “a priori historique” ou “a priori des positivités”, c’est qu’il s’agit de faire l’histoire du “on dit” effectif. L’ “a priori historique” est lui-même transformable parce que, engagé foncièrement dans cela même qu’il relie, il en subit quelque chose qui s’apparente à une action en retour. Ainsi, pour être le système d’une dispersion temporelle, l’ “a priori des positivités” n’est pas moins un ensemble transformable. En outre, c’est par une régularité quelque peu symétrique que les a priori historiques apparaissent et disparaissent dans l’histoire sous l’effet en retour des énoncés dont ils constituent la condition de réalité⁷¹.

• L’ARCHIVE

Le domaine des énoncés ne se donne plus comme simple surface où émergent des idées, des concepts, des discours. Il apparaît plutôt comme un volume complexe découpé en des sous-ensembles distincts, depuis que M. Foucault l’a décrit selon plusieurs formes de regroupements, c’est-à-dire selon les a priori historiques, selon les différents types de positivité, et selon des formations discursives hétérogènes. Le terme “archive” désigne dès lors les “systèmes d’énoncés” qui, du fond des pratiques discursives, font apparaître, subsister et se modifier régulièrement les énoncés sous leur double aspect d’événements caractérisés par des régularités, d’une part et de choses manipulables, d’une autre.

L’archive,

“ c’est le système général de la formation et de la transformation des énoncés. ” (171)

“ L’archive, c’est d’abord la loi de ce qui peut être dit, le système qui régit l’apparition des énoncés comme événements singuliers. Mais l’archive, c’est aussi ce qui fait que toutes ces choses (...) se groupent en figures distinctes, se composent les unes avec les autres selon des rapports multiples, se maintiennent ou s’estompent selon des

⁷⁰ C’est le nom du rôle que joue la positivité (AS 167); c’est le système d’une dispersion temporelle (AS 168).

⁷¹ Notons qu’en 1966, la gouverne de l’a priori historique était totale; elle ne souffrait pas le moindre retour d’impact de la part des savoirs.

régularités spécifiques, ce qui fait (...) que telles qui brillent très fort comme des étoiles proches nous viennent en fait de très loin, tandis que d'autres toutes contemporaines sont déjà d'une extrême pâleur. L'archive, (...) c'est ce qui, à la racine même de l'énoncé-événement, et dans le corps où il se donne, définit d'entrée de jeu le système de son énonçabilité. L'archive (...) c'est ce qui définit le mode d'actualité de l'énoncé-chose; c'est le système de son fonctionnement. (...) c'est ce qui différencie les discours dans leur existence multiple et les spécifie dans leur durée propre. ” (170-1)

C'est dans la différence, celle qui nous caractérise dans notre être et nos actions, que s'établit l'archive. Celle-ci est ce qui résulte de la mise en suspens des velléités de continuité; notre raison, notre histoire ne sont que dispersions de discours et du temps, respectivement. L'archive, c'est l'horizon visé par la délimitation des formations discursives, la description des positivités, l'analyse du champ énonciatif. Car l'archive reste, en tant que système général, un ensemble dont la détermination complète est difficilement acquise. L'archive d'une époque, d'une entité sociale ou culturelle ne peut se donner que par fragments ou niveaux.

Que le pas parcouru dans *L'Archéologie du Savoir* depuis *Les Mots et les choses* soit considérable, voilà qui ne souffre aucun doute. Et cela, à plusieurs égards. L'ambition n'est plus d'établir pour une époque donnée une configuration générale, unique et englobante rassemblant sous son ombre “quasi”-transcendantale tout ce qui est susceptible d'appartenir au savoir et d'être reconnu comme tel. Le projet se fragmente plutôt, alors que s'agrandit la place accordée à l'hétérogénéité. Des sous-groupes prennent naissance dans la nouvelle analyse foucauldienne : les formations discursives, les positivités et les énoncés. Le concept d'archive remplace celui d'épistémè.

CONCLUSION : ÉPISTÉMÈ ET ARCHIVE.

Au vu d'un certain nombre de faits attestant le recul du concept central de *Les Mots et les choses* au profit du système général d'agglomération des formations discursives dans leur pluralité, on peut prétendre effectivement que la notion d'archive congédie celle d'épistémè. La diversité et la multiplicité prennent le dessus, comme on vient de le rappeler, sur l'homogénéité et l'unité. L'épistémè englobe abstraitement les différentes formations discursives d'une époque donnée sous une bannière centrale de conditions historiquement a priori. L'archive garde en revanche intacte la dispersion des différentes formations discursives lorsqu'elle en fait le tri; tout en les rassemblant, elle préserve chez chacune la spécificité; et même en les réunissant, elle ne prétend pas avoir épuisé l'intégralité et la totalité des formations discursives existantes. En outre, M. Foucault s'intéresse cette fois aux discours en tant que pratiques et non plus en tant que simples ensembles de connaissances. Enfin, M. Foucault affiche un positivisme⁷² dont on ne trouve pas d'équivalent dans ses enquêtes précédentes; les énoncés sont tout à la fois événements (d'où le terme "énoncé-événement") et choses (d'où : "énoncé-chose", "discours-objet"). Cette approche du discours dans sa matérialité ne s'affirme pas dans l'ouvrage de 1966. En somme, l'écart entre les deux concepts se mesure sur ces trois plans.

Cette perspective antagoniste des deux concepts n'est valable que si l'on néglige les remaniements importants subis par l'analyse de l'épistémè et les rectifications du concept même d'épistémè dans les pages de *L'Archéologie du Savoir*.

L'analyse de l'épistémè porte en 1969 sur le "seuil d'émergence" qui sépare les figures épistémologiques reconnues comme sciences, des formes épistémologiques qui ne sont pas encore des sciences (et ne le seront pas forcément). Elle interroge les pratiques discursives en

⁷² Ce qui ne semble guère impressionner D. Lecourt qui souligne au contraire le non-positivisme de M. Foucault, "Pour une Critique de l'Épistémologie" (p. 7). Il apprécie par là évidemment le refus de M. Foucault, après Canguilhem et Bachelard, de toute affiliation à la tradition logico-analytique. Paul Veyne, pour sa part, ne parle pas sur le même⁷² plan lorsqu'il écrit, dans son "Comment on écrit l'histoire" (204), que "M. Foucault est le premier historien complètement positiviste".

tant qu'elles attribuent à tel savoir qui y prend naissance, moyennant diverses modifications et selon telle régularité, la reconnaissance et la fonction de science. Et si elle s'adresse à un niveau si profond de l'étendue temporelle des sciences, celui de la pratique discursive, c'est qu'elle veut mettre à nu entre formations discursives tout un faisceau d'hétérogénéités, de liens et tout le jeu de leurs articulations mutuelles.

Quant à l'épistémè, reprenons intégralement la formulation de M. Foucault :

“ On soupçonnera peut-être cette épistémè d'être quelque chose comme une vision du monde, une tranche d'histoire commune à toutes les connaissances, et qui imposerait à chacune les mêmes normes et les mêmes postulats, un stade général de la raison, une certaine structure de pensée à laquelle ne sauraient échapper les hommes d'une époque, — grande législation écrite une fois pour toutes par une main anonyme. Par épistémè, on entend, en fait, l'ensemble des relations pouvant unir, à une époque donnée, les pratiques discursives qui donnent lieu à des figures épistémologiques, à des sciences, éventuellement à des systèmes formalisés; le mode selon lequel, dans chacune de ces formations discursives, se situent et s'opèrent les passages à l'épistémologisation, à la scientificité, à la formalisation; la répartition de ces seuils, qui peuvent entrer en coïncidence, être subordonnés les uns aux autres, ou être décalés dans le temps; les rapports latéraux qui peuvent exister entre des figures épistémologiques ou des sciences dans la mesure où elles relèvent de pratiques discursives voisines mais distinctes. L'épistémè, ce n'est pas une forme de connaissance ou un type de rationalité qui, traversant les sciences les plus diverses, manifesterait l'unité souveraine d'un sujet, d'un esprit ou d'une époque; c'est l'ensemble des relations qu'on peut découvrir, pour une époque donnée, entre les sciences quand on les analyse au niveau des régularités discursives. ” (AS, 250)

Nous retiendrons de la part négative de cette longue définition les précisions qui tendent à lever tout rapprochement entre la nouvelle acception et l'ancienne compréhension du même mot. L'épistémè, ce n'est plus “ une tranche d'histoire commune à toutes les connaissances, qui imposerait à chacune les mêmes normes et les mêmes postulats ” ni “ une certaine

structure de pensée à laquelle ne sauraient échapper les hommes d'une époque, — grande législation écrite une fois pour toutes par une main anonyme. ”. On s'aperçoit que ces deux précisions dénégatoires cadrent parfaitement avec la première appréciation de la notion en question. Si le mot structure peut faire problème aux lecteurs qui se souviennent des nombreux rejets par M. Foucault de tout rapprochement avec le structuralisme⁷³, il suffit de suggérer que l'on peut avantageusement le remplacer par des termes qui parsèment *Les Mots et les choses*, “ configuration ” ou “ disposition ”. On ne change pas la portée de cette phrase pour autant. Les deux dénis disent chacun à sa manière que cette notion ne vise plus dans *L'Archéologie du Savoir* ce qu'elle recouvrait trois ans auparavant.

En outre, vu la synonymie qui prévaut dans *Les Mots et les choses* entre épistémè et a priori historique, on vérifie aisément que les revirements qui ont frappé l'un n'ont pas épargné l'autre. Ce qui confirme le fait, observé plus haut, que l'a priori historique déchoit de son règne sans partage depuis que les énoncés disposent d'une capacité d'exercer un retour d'impact sur ce que leur réalité effective suppose. Ainsi, il serait erroné

“ de concevoir cet a priori historique comme un a priori formel qui serait, de plus, doté d'une histoire : grande figure immobile et vide qui surgirait un jour à la surface du temps, qui ferait valoir sur la pensée des hommes une tyrannie à laquelle nul ne

⁷³ Dans sa mise en perspective des concepts fondamentaux du structuralisme français, Robert Dion (1993) accorde tout un chapitre à M. Foucault ; Dreyfus identifie pour sa part les domaines de l'archéologie du savoir et du structuralisme d'alors (autonomie d'un domaine d'intérêt théorique, rejet de l'appel à l'intériorité du sujet conscient, récusation de l'exigence herméneutique d'un arrière-plan de pratiques communes) tout en reconnaissant que « le structuralisme n'est jamais qu'une illustration parmi les autres » (op.cit., 88) de la possibilité de rejeter le sujet conscient ; Pour de plus amples discussions, cfr.

Auzias, J.-M. : *Le non-structuralisme de M. Foucault*, 128-46 IN *Clefs pour le structuralisme*, Paris : Seghers, 1975,

Corvez, M. : *Le structuralisme de M. Foucault* , Revue Thomiste 66 (1968) : 101-124,

Kurzweil, Edith : *M. Foucault : structuralism and structures of knowledge*, 193-226 IN *The Age of Structuralism : From Lévi-Strauss to M. Foucault*, New York, Columbia University Press, 1980,

Paden, R. *Locating Foucault _ Archaeology vs Structuralism*, Philosophy and Social Criticism 11 (1986) : 19-37,

Wahl, François : *Y a-t-il une épistémè structuraliste ? ou d'une philosophie en deçà du structuralisme ?* IN

Ducrot, Oswald (ed.) « *Qu'est-ce que le structuralisme ?* », 1978.

saurait échapper, puis qui disparaîtrait d'un coup dans une éclipse à laquelle aucun événement n'aurait donné de préalable" (AS, 169).

On reconnaît ici les traits aberrants de l'épistémè-première-acceptation considérée trois ans après sa montée sur scène. Notamment l'irruption aussi inexplicable que soudaine de ses ruptures. Pour exemple, le passage de l'épistémè classique à l'épistémè moderne s'inaugure par un "événement" étrange, le retrait de la représentation. Or sait-on réellement d'où cet "événement" surgit⁷⁴? Un autre trait aberrant, à part l'incompréhensibilité de ses ruptures, c'est le caractère global de l'épistémè. Toute la sphère du savoir est affectée par sa contrainte en tant que condition historique a priori; nulle empiricité n'est quitte de ses soubresauts.

Dans *L'Archéologie du Savoir* en revanche, le concept d'a priori historique et celui d'épistémè ne s'éloignent pas l'un de l'autre. Le premier devient condition, transformable avec le temps, de réalité actuelle des énoncés. Qui plus est, contrairement à la souveraineté qu'il arborait auparavant, il est désormais susceptible de modifications en retour de la part de ce pour quoi il est condition d'existence. Le second devient faisceau de relations entre pratiques discursives de telle époque. Son caractère de condition demeure, puisqu'il préexiste et donne naissance aux formations discursives, des moins épistémologisées aux plus formalisées.

Ce qui est intéressant au plus haut point, c'est le partage posé par M. Foucault entre "épistémè" et "archive". On serait porté à risquer que la notion d' "archive" est à *L'Archéologie du Savoir* ce que "épistémè" est à *Les Mots et les choses*. Ou à accorder que dans *L'Archéologie du Savoir*, le terme "épistémè" glisse à l'arrière-plan alors que "archive" passe au-devant de la scène⁷⁵. Ce n'est pas, à mon sens, ce qu'autorisent les textes.

⁷⁴ Concernant le passage de la Renaissance à l'âge classique, P. Burgelin (1967, p. 855) note que M. Foucault doit la netteté de la coupure à l'exclusion des platonismes, aristotélismes et stoïcismes du 16^e siècle; Nicolas d'Autrecourt, Pic de la Mirandolle, Copernic, etc. sont passés sous silence au profit d'auteurs aux conceptions magico-symboliques du monde. P. Burgelin s'en prend en outre au « terrorisme » de l'épistémè (id., 857) qui ne laisse pas assez de place, selon lui, aux précurseurs comme Galilée, Kepler ou aux archaïsmes (ex.: Jacob Boehme).

⁷⁵ cfr. Clare O'Farrell, "Foucault", "(...) Foucault appears (...) to have given another name to the concept of

Hormis les modifications mentionnées plus haut, le concept d'“épistémè” garde au contraire tout son privilège, toute sa force de condition “quasi-transcendantale”. À ceci près, naturellement, qu'en 1966, il était condition (historique a priori) de possibilité des connaissances. À présent, depuis que tout est discours dans le domaine du savoir, il recouvre comme on sait, des éléments linguistiques. Les deux notions caractérisent, chacune à sa manière, le discours. Ce qui n'étonne guère, vu le poids accordé au discours dans *L'Archéologie du Savoir*. Mais là s'arrêtent les convergences. La première garde le sens de savoir qui la caractérisait en 1966, à cette nuance près qu'elle regroupe cette fois des relations entre pratiques discursives de manière à contribuer à l'existence des formations discursives. La deuxième en revanche est simple conglomérat de celles-ci et ne peut prétendre au même niveau de généralité que l'épistémè. Celle-ci recouvre et englobe celle-là.

Expliquons. Dans *L'Archéologie du Savoir*, M. Foucault revient méthodologiquement sur les traces de ses ouvrages précédents, plus particulièrement sur celui de 1966. Son souci est de se défaire d'une histoire trop chronologique et événementielle, d'une histoire de la pensée qui met le sujet et sa raison constituante au premier plan, d'une histoire anthropologique, transcendante. Il entend tourner son attention vers des aspects jusqu'ici négligés de l'histoire de la pensée: la régularité des positivités anonymes et de nombreuses pratiques de pensée, leur autonomie par rapport à la volonté du sujet. C'est ainsi qu'il accorde à “l'être du langage” toute la place qui lui revient à ses yeux. Il révisé au passage les éléments aberrants de son concept principal, celui d'“épistémè”. Ce dernier portait encore les marques de la doxographie: les usages de ce concept indiquaient sa prétention, voulue ou non par son auteur, à restituer le visage d'une époque dans son entièreté. Il fallait donc que M. Foucault inventât toute une approche attentive à l'hétérogénéité des formes de savoir, à leur historicité spécifique, à l'irruption des éléments qui les composent (les énoncés), à leur caractère pragmatique et au fait qu'elles sont liées à des pratiques non discursives. Le concept d'“archive” appartient à une cohorte de notions qu'il fallut élaborer pour cette fin: énoncé,

episteme as it appeared in *Les Mots et les choses*, this new name being ‘historical a priori’ or ‘archive’ ” (p.60) ; cfr. aussi D. Lecourt, “*Pour une Critique de l'Épistémologie*” (p.100) qui constate et tâche d'expliquer l'absence, dans *Archéologie du Savoir*, du concept d'épistémè.

formation discursive, positivité,... “ Archive ” apparaît à la fin de cette suite qu’il emballe au demeurant, puisqu’il est le nom d’un ensemble. En ce sens, l’archive rassemble tout ce qui suppose l’épistémè comme condition de réalité.

On pourrait objecter que l’archive est définie comme le système de la formation et de la transformation des énoncés (AS, 171). Et qu’à ce titre, elle peut revendiquer le statut de condition de possibilité. Sans doute, mais pas de manière ultime ou définitive. À parler exactement, si on considère la méthodologie à l’oeuvre dans le texte de *l’Archéologie du Savoir*, on voit que M. Foucault tente d’abord de définir l’unité discursive principale: l’énoncé ; puis se donne la tâche de tester la validité des hypothèses tirées des analyses des formations discursives. Si bien qu’il étend progressivement la problématique : sitôt découverte la fonction énonciative, la réflexion méthodologique n’a plus qu’à s’en servir comme matrice. Par une sorte d’élargissement croissant, on passe de la fonction énonciative au “ système général d’archive ” en passant par la formation discursive. Mais à son tour, l’archive s’intègre dans la dimension générale du savoir et de la positivité car la formation discursive de l’archive spécifie le savoir (AS, 238). L’extension du discours par une succession de mises en rapports élargissantes a pour aboutissement l’épistémè entendue, pour rester fidèle à *Les Mots et les choses*, comme savoir en général. C’est ce qu’indique la proposition suivante:

“ L’analyse des formations discursives, des positivités et du savoir dans leurs rapports avec les figures épistémologiques et les sciences, c’est ce qu’on a appelé, pour la distinguer des autres formes possibles d’histoire des sciences, l’analyse de l’épistémè ” (AS, 249).

L’épistémè est en fin de compte l’intersection des positivités, l’interpositivité, un champ de relations innombrables à l’appréciation desquelles tente de s’élever l’archéologie.

En somme, *Les Mots et les choses* a pour thème principal les modèles de catégorisation successifs qui ont historiquement prévalu en Europe. Le système d’ordre que les hommes instaurent parmi les choses ne varie pas seulement en fonction des aires culturelles concernées, comme le démontre l’encyclopédie chinoise de Borgès (MC, 7). Au sein de chaque culture, ce système est sous la coupe du temps. L’investigation entreprise par M.

Foucault porte sur les codes fondamentaux de sa propre culture . Il l'appelle, non pas ethnologie des cultures européennes, mais “ archéologie des sciences humaines ”. Elle a trait aux “ épistémè ” ou figures de pensée non conscientes qui prédominent à une époque donnée de la culture, qui rendent nécessaires les formes de savoir qui apparaissent à tel moment de l'histoire. Ce caractère préalable à tout savoir et temporel tout à la fois, vaut aux épistémè leur rang d’ “ a priori historiques ”.

En 1969, les a priori historiques caractérisent la manière dont s'articule l'archive entendue comme domaine des énoncés ou, à parler proprement, comme volume complexe regroupant des pratiques discursives et des systèmes d'instauration d'énoncés en tant que ceux-ci sont simultanément des événements et des choses. On serait tenté de déceler là un revirement par quoi l'archive expulse et supplante l'épistémè. Les textes nous apprennent au contraire que, à quelques retouches près et non des moindres certes, la prévalence de cette dernière notion ne se dément pas, trois ans après sa naissance sous la plume de son auteur. L'épistémè n'est sans doute plus cette infrastructure ou ce “ sous-sol ” de la pensée dont le pouvoir s'imposerait uniformément à toute l'étendue du savoir . Elle est au contraire susceptible de transformations émanant des énoncés dont elle détermine la naissance et se différencie en régions hétérogènes. En revanche, elle conserve tout son statut de préalable supposé nécessairement, quoique anonymement, par les formes discursives d'une culture. L'archéologie aborde celles-ci selon une perspective qui met en évidence l'impersonnalité (plutôt que le culte des initiateurs individuels), les régularités et les discontinuités.

Une dernière remarque concernant la portée de la notion vedette de *Les Mots et les choses*. Le souci des faits aurait pu contraindre M. Foucault à admettre une plus ample hétérogénéité à l'intérieur de chaque épistémè⁷⁶. Le contour holistique que prend l'épistémè en 1966 est exigé par le privilège méthodologique (plutôt que le statut simplement thématique comme c'est le cas en 1969) qui revient alors aux discontinuités historiques. Pour que les césures entre périodes épistémiques soient aussi radicales que M. Foucault veut bien les dépeindre, il faut bien poser des continuités intra-épistémiques totales. Si les ruptures sont si dramatiques, si

⁷⁶ Cfr. P. Burgelin (1967) : par exemple la coexistence entre magie et science, l'apparition des sciences de la vie

aucune figure intermédiaire ne se loge dans les abîmes inter-épistémiques, c'est simplement que le joug des épistémè doit être universel et homogène. Et vice versa.

Sitôt que l'intérêt se détourne de l'histoire des effondrements épistémiques, sitôt qu'on s'écarte des formes successives de conceptions de la langue et du rôle historiquement déterminant de ces dernières pour tout le dessin d'une épistémè, sitôt que le discours _ comme pratique et non comme langage représentatif classique, entre en scène dans toute sa diversité et sa primauté, alors il est loisible pour M. Foucault de concéder que cela même qui est le principe d'apparition des énoncés n'est pas à l'abri de leurs " actions " en retour. Cela dit, malgré les nombreuses dénégations qui parsèment *L'Archéologie du Savoir*, rien n'indique que M. Foucault se départ complètement de la prétention à rendre compte de la totalité d'une culture par certains traits de son épistémè en tant que loi des formes de pensée; pour être pris au sérieux, les démentis doivent viser la dimension quasi-transcendantale de cette notion. Ce à quoi ne peut se résoudre notre auteur ; à preuve, l'absence de remaniement du texte de 1966 _et pour cause, même à l'occasion de ses rééditions. Au plus, les réflexions méthodologiques de 1969 évitent-t-elles de porter sur les descriptions diachroniques et se bornent-elles plutôt à des discontinuités " régionales ", à des multiplicités " verticales ".

ANNEXE :

Liste des occurrences du mot “épistémè”

Les traits essentiels de la compréhension foucauldienne du mot “épistémè” réclament une preuve dont la constitution ne saurait consister en autre chose que la collecte d’un ensemble concordant de textes. L’exhaustivité des relevés est non certes le signe d’une prétention à une approche statistique qu’un simple reflet de la minutie exigée pour extirper, de rapprochements en rapprochements, la portée et le sens de la notion qui domine l’enquête, empirique au premier chef, de 1966.

13, 45, 47.1, 55.1, 68, 71.1, 71.1, 76, 77.3, 85 , 86.3, 87, 89, 89.3, 100, 140, 179, 183, 192.1, 219.1, 219, 222.1, 258, 259, 261.3, 270.1, 320.1, 320, 321, 323.3, 336, 337, 338, 346, 356, 357.3, 358.1, 375, 376, 376, 377.1, 377.1, 377, 378.1, 379.1, 385, 390.1, 395.

(Le dernier chiffre après la décimale indique le rang du paragraphe)

BIBLIOGRAPHIE

Écrits de Michel Foucault:

Monographies:

Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines. Paris: 1966.

L'Archéologie du savoir. Paris: Gallimard, Mars 1969.

Périodiques:

« Réponse au Cercle d'Épistémologie », *Cahiers pour l'analyse*, No 9 (1968) : 9-40.

« Réponse à une question », *Esprit*, 371 (1968) : 850-874.

Littérature Secondaire:

Monographies

Auzias, Jean-Marie, *Clefs pour le structuralisme*, Paris: Seghers, 1971

Barker, Philip: *Michel Foucault : subversions of the subject*, New York : St. Martin's Press, 1993.

Cooper, Martha D.: *The implications of Foucault's archaeological theory of discourse for contemporary rhetorical theory and criticism*, Ann Arbor, Mich.: University Microfilms International, 1988.

Couzens Hoy, David (éd.): *Foucault : a critical reader* Oxford, UK; New York, NY, USA : B. Blackwell, 1986.

- Deleuze, Gilles: *Un nouvel archiviste*. Montpellier Fata Morgana, 1972.
- Dion, Robert: *Le structuralisme littéraire en France*, Candiatic: Éditions Balzac, 1993.
- Dreyfus, Hubert L.: *Michel Foucault, beyond structuralism and hermeneutics* , Chicago : University of Chicago Press, 1983.
- Ducrot, Oswald : *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris : Editions du Seuil,1968.
- Evrard, Franck: *Michel Foucault et l'histoire du sujet en occident* Paris : Bertrand-Lacoste, 1995.
- Ferry, Luc et Renaut, Alain: *La pensée 68: essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Paris : Gallimard, 1985.
- Giard, Luce, (éd.): *Michel Foucault : lire l'oeuvre*, Grenoble : J. Millon, 1992.
- Goldstein, Jan, (éd.): *Foucault and the writing of history* Oxford, UK ; Cambridge, Mass., USA: Blackwell, 1994.
- Gros, Frédéric: *Michel Foucault* Paris : Presses universitaires de France, 1996.
- Gutting, Gary: *Michel Foucault's archaeology of scientific reason* Cambridge England; New York : Cambridge University Press, 1989.
- Kremer-Marietti, Angèle: *Michel Foucault : archéologie et généalogie* [Ed. rev., corr. et augm.] 1985.
- Kurzweil, Edith: *The age of structuralism : Levi-Strauss to Foucault*, Columbia University Press, New York : 1980.

Lecourt, Dominique: *Pour une critique de l'épistémologie* (Bachelard, Canguilhem, Foucault) Paris : F. Maspero, 1972.

Major-Poetzl, Pamela: *Michel Foucault's archaeology of western culture : toward a new science of history* Chapel Hill : Univ of North Carolina Press, 1983.

McNay, Lois: *Foucault : a critical introduction* New York : Continuum, 1994.

O'Farrell, Clare: *Foucault : historian or philosopher?* New York : St. Martin's Press, 1989.

Privitera, Walter: *Problems of style : Michel Foucault's epistemology* Albany : State University of New York Press, 1995.

Racevskis, Karlis: *Michel Foucault and the subversion of intellect* Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 1983.

Veyne, Paul: *Comment on écrit l'histoire* Paris : Éditions du Seuil, 1996.

Périodiques

Burgelin, Pierre: *L'Archéologie du Savoir*, Esprit, 1967, 127-145.

Canguilhem, Georges: *Mort de l'homme ou épuisement du Cogito*, Critique, 1967, 599-618.

Corvez, Maurice: *Le structuralisme de M. Foucault*, Revue Thomiste, 1968, 101-124.

Paden, R. *Locating Foucault _ Archaeology vs Structuralism*, Philosophy and Social Criticism, 1986, 19-37,

Lacharité, Normand: *L'Archéologie du Savoir et structure du langage scientifique*",
Dialogue, T.9, No1, 23-57, 1970.

Russo, Frédéric: *L'Archéologie du Savoir de Michel Foucault* . Archives de
Philosophie, 36, 69-105, 1973.

Thuillier, P.: *L'Archéologie du Savoir selon Michel Foucault*, la Recherche, 1969, 95-
111.

Valdinoci, Serge: *Les incertitudes de l'archéologie: arché et archive*. Revue de
Métaphysique et de Morale, 83,73-101, 1978.